



The *Great* Canadian  
Catholic Hospital History Project

Documenting the legacy and contribution of the  
Congregations of Religious Women in Canada,  
their mission in health care, and the founding and operation of Catholic hospitals.

---



Projet de la *Grande* Histoire  
des hôpitaux catholiques au Canada

Retracer l'héritage et la contribution des  
congrégations de religieuses au Canada,  
leur mission en matière de soins de santé ainsi que la fondation et l'exploitation des hôpitaux catholiques.

---

# L'Hôpital Général de Montréal de Sœur de la Charité (Sœurs Grises)

1853 à 1877

**TOME III**

par

**Sœur Clémentine Drouin s.g.m**

Source: courtesy of  
Service des archives et des collections  
Sœurs de la Charité de Montréal  
« les Sœurs Grises »

Copyright: Public Domain

Digitized: March 2014



SRS GRISES

---

HOPITAL

GENERAL

DE

MONTREAL

3

**L'HOPITAL GENERAL**

**DE**

**MONTREAL**

*Nihil obstat*

CHANOINE G. ROBERT MITCHELL, chancelier  
censeur "ad hoc"

*Imprimatur*

† J.C. CHAUMONT  
auxiliaire de Montréal

Montréal, 13 janvier 1943

Sœur Clémentine DROUIN s.g.m.

# L'HOPITAL GENERAL

DES SOEURS DE LA CHARITE

“SOEURS GRISES”

---

TOME III

1853 à 1877

---

MAISON-MÈRE  
MONTREAL  
1943

## AVANT-PROPOS

---

*“Heureux, disait un jour Mgr Racine, heureux le peuple qui garde un souvenir durable des œuvres de ses ancêtres. Il sera digne d'estime et de bonheur.” Ce bonheur, la chroniqueuse de l'Hôpital-Général de Montréal l'a éprouvé en recueillant les faits du passé, fruits des vertus, du dévouement, de la charité de nos vénérées Mères Julie Deschamps, Jane Slocombe et Elisabeth Dupuis.*

*Prononcer le nom de Mère Julie Deschamps, c'est évoquer le souvenir d'une supérieure éminente, née, semble-t-il, pour gouverner. Comment ne pas admirer l'activité, le zèle, la force morale, le génie organisateur, la persévérance, l'amour du Pauvre, la compréhension de ses besoins et tant d'autres dons réunis en la personne de notre 8ième, 11ième et 13ième Supérieure générale durant les vingt-cinq années de son administration!*

*Mère Jane Slocombe qui lui succéda en 1863, nous apparaîtrait aussi comme une parfaite sœur de Charité, rayonnante de bonté, de délicatesse exquise pour ses filles et pour les indigents. Les trésors de son cœur joints aux ressources de son esprit, mais surtout son union à Dieu surent montrer à nos sœurs la grandeur de leur vocation et leur indiquer le moyen de réussir pleinement dans les œuvres. Sa bienfaisance se répandait à flots sur les miséreux en qui son esprit de foi découvrait si facilement le Christ. “Mère Slocombe, disait M. Flavien-P. Martineau, p.S.S., est sans contredit la Supérieure des supérieures. Je n'ai jamais rencontré, ni en France ni ailleurs, de religieuse aussi qualifiée que l'était votre admirable Mère Slocombe.”*

Mère Elisabeth Dupuis, appelée à remplacer Mère Jane Slocombe décédée en 1872, fut une âme d'oraison. Au milieu de ses occupations continuelles et absorbantes, sa volonté restait étroitement unie à Dieu pour qu'Il fasse en elle et avec elle, ce qui le glorifierait le plus. Non seulement les prescriptions de la sainte Règle, mais aussi celles du Coutumier lui apparaissaient comme l'expression de la volonté de Dieu. Mère Elisabeth Dupuis pratiquait ce qu'elle a dit plus d'une fois: "Puisque nous voulons faire des saintes, accueillons bien la souffrance que notre Père du ciel nous envoie."

En passant sous nos yeux dans le rayonnement de leurs œuvres, ces grandes figures de nos Mères nous aideront à accélérer notre marche vers la perfection. "Les âmes ne s'allument-elles pas les unes aux autres comme des flambeaux?"

"La force est aux sources", disait Lacordaire. Cette parole, nous aurons encore lieu de l'appliquer dans ces pages en considérant la sollicitude de leurs Excellences nos Seigneurs les Evêques pour notre Institut, l'aide fraternelle apportée par les révérends Pères Oblats de Marie-Immaculée à nos missionnaires en pays indien, et le dévouement de nos vénérés Pères de Saint-Sulpice. Les Fils de Monsieur Olier demeurent, depuis plus de deux siècles, notre lumière et notre force; nous leur restons attachées comme la branche de vigne au cep.

Daignent tous ces bienfaiteurs agréer ici l'expression de notre indéfectible gratitude.

---



# L'HOPITAL GENERAL

SOUS

MÈRE JULIE HAINAULT — DESCHAMPS

8ème, 11ème et 13ème SUPÉRIEURE GÉNÉRALE DE L'INSTITUT

## CHAPITRE I

MÈRE JULIE HAINAULT - DESCHAMPS ÉLUE SUPÉRIEURE  
GÉNÉRALE — SA MONOGRAPHIE.

1853

Mère Rose Coutlée venait de terminer ses cinq années de supériorat. Sous la présidence de Monsieur Dominique Granet, supérieur provincial de Saint-Sulpice à Montréal, notre Communauté procéda le 3 octobre 1853 à de nouvelles élections, et Mère Julie Deschamps, jusqu'alors dépositaire, dut accepter en qualité de supérieure générale, la charge qu'elle allait exercer en différents termes, durant un quart de siècle.

L'élue annonce à Monsieur Joseph Carrières, supérieur général de Saint-Sulpice, les changements par lesquels le Chapitre vient d'inaugurer son mandat :

*“Par nos élections du 3 courant, la divine Providence a permis que je fusse placée à la tête d'une Communauté qui a l'honneur d'appartenir à Saint-Sulpice. Je suis donc heureuse de venir vous offrir mes très humbles hommages. Le fardeau de la supériorité mis sur mes épaules m'est d'autant plus redoutable que j'ai toujours été occupée, depuis mon noviciat, aux affaires temporelles. Heureusement, ma Sœur McMullen, une ancienne supérieure, ayant été réélue*

*assistante, m'aidera à porter tant de responsabilités. Ma Sœur Slocombe qui, durant sept ans, partagea avec moi les sollicitudes de l'économat, m'apportera son concours précieux dans l'emploi de maîtresse de novices. Toutes trois, nous implorons le secours de vos prières. Nous désirons par-dessus tout, très honoré Père, participer à l'esprit de nos anciennes Mères, qui n'est autre qu'un esprit de piété tout intérieure puisé dans les enseignements de nos vénérés Fondateurs, les Prêtres de Saint-Sulpice."*

De ces quelques lignes, il est facile de conclure que la jeune Supérieure, âgée de trente-quatre ans à peine, ne se berçait pas d'illusions. D'autre part, sa confiance en Mère Elisabeth McMullen était pleinement justifiée. Celle-ci avait rempli les offices les plus importants de la Communauté: dépositaire et supérieure générale. La pleine confiance que lui avait alors témoignée Mère Deschamps allait demeurer la même. Les rôles étant renversés, l'expérience de l'ex-supérieure et les initiatives de la nouvelle allaient tendre ensemble vers un but unique: la sanctification de la Communauté et le développement de ses œuvres. Mais avant de constater l'heureux succès de leur collaboration, retraçons la généalogie de la famille Deschamps jusqu'à l'époque où naquit notre Mère, grand'tante de Son Excellence Mgr E. Alphonse Deschamps, évêque de Thennesis, auxiliaire de Montréal, et de feu M. Alexandre Deschamps, prêtre de Saint-Sulpice.

L'année 1651 avait été terrible pour Ville-Marie. Guettés, poursuivis par les Iroquois, les colons vivaient sous une continuelle menace de mort et les plus intrépides eux-mêmes se déclaraient impuissants, vu leur petit nombre, à vaincre ces barbares. M. Paul Chomedey de Maisonneuve, gouverneur de Montréal, s'embarqua pour la France avec l'espoir d'en ramener un renfort assez considérable pour sauver son œuvre. Dès son arrivée à Paris, aidé de M. de la Dauver-

sière, le Gouverneur lança un appel aux jeunes gens robustes, exercés au maniement des armes, ayant un métier et des mœurs irréprochables. L'engagement comportait en retour le transport des colons aux frais de la Compagnie de Montréal qui leur assurait en plus, durant cinq années: logement, instruments de travail et salaire convenable. Le Ciel bénit la démarche du gouverneur: de la Picardie, de la Champagne, de la Normandie, de l'Ile-de-France, de la Touraine, de la Bourgogne, du Maine et de l'Anjou se levèrent de généreux dévouements. "Parmi ces nombreux volontaires, écrit M. Michel Faillon, p.S.S. dans son "Histoire de la Colonie Française," figurait Toussaint Hunault, natif de S. Pierre-aux-champs, ou des-champs, en Normandie, aujourd'hui dans le département de l'Oise, arrondissement de Beauvais." Le nom de sa paroisse natale le fit surnommer Deschamps, nom sous lequel ses descendants ont été connus depuis au Canada. Il s'engagea à La Flèche par un contrat passé entre lui et M. de LaDauversière devant de Lafousse, le 18 avril 1653.

Le 20 juin suivant, M. de Maisonneuve reprenait la mer avec une recrue de 113 hommes, "tous gens de cœur et capables de défendre Montréal." En plus de ce renfort inespéré, la divine Providence faisait don à Ville-Marie d'une femme éminente, modèle et future fondatrice d'une Congrégation aussi méritante que distinguée: Mademoiselle Marguerite Bourgeoys faisait partie de l'expédition. Arrivés à Québec le 22 septembre, les voyageurs ne purent cependant se rendre à Montréal qu'à la fin d'octobre.

Jusque là, Ville-Marie n'avait été qu'un poste militaire et le fort, la demeure de tous ses habitants. M. de Maisonneuve crut l'heure propice de raffermir l'établissement. A tous ceux qui voulaient s'y fixer définitivement, il offrit de leur abandonner les sommes avancées par la Compagnie de Montréal, de leur concéder des terres, plus un lot d'un arpent dans l'enceinte de la future ville afin de s'y cons-

truire une demeure. Sa générosité les gratifia même d'une somme d'argent afin de faciliter leur établissement.

Toussaint Hunault accepta de si avantageuses conditions. Le 23 janvier 1654, lui furent concédés trente arpents de terre dans la ville avec une gratification de \$500.00. Riche de ce petit domaine et de ses vingt-six ans, le brave colon songea à fonder un foyer. Le 28 novembre de la même année, il épousait une jeune Française de seize ans, Marie Lorgueil, originaire de Cognac. Sur les registres de la Pointe-aux-Trembles et du Bout-de-l'Île sont consignés les noms des descendants de Toussaint Hunault jusqu'à la quatrième génération. La cinquième va poindre à Vaudreuil, en 1785, par le mariage de Joseph Hainault-Deschamps avec Angélique Lalonde de la paroisse de l'Île Perrot.

Nous voici en présence des aïeux paternels de notre future supérieure et Mère. La bénédiction divine se répand sur leur douze enfants: plusieurs fils perpétueront chrétiennement leur nom, et de leurs trois filles, deux se consacreront à Dieu: Sœur Angélique Hainault, une des plus distinguées assistantes de notre Institut, et Jeanne, religieuse de l'Hôtel-Dieu de Montréal, à qui le nécrologe de sa Communauté décerne cet éloge: "Le décès de notre très honorée Sœur Jeanne Hainault à qui Dieu avait donné "un zèle apostolique pour sa gloire et le salut des âmes. "Sa conversation était toute céleste. Ce fut à l'âge de "trente-trois ans, de religion la onzième, qu'elle alla recevoir la récompense de ses mérites, le 14 janvier 1824."

L'un des fils, Joseph, épousa à l'Île Perrot en 1818 Marie Boyer, fille de Pierre Boyer et de Joseph Leduc, de la paroisse de Soulanges; c'était une cousine au quatrième degré. Le 19 mai de l'année suivante (1819), M. Deschamps présentait à l'église de Lachine, Marie-Julie, leur première enfant et notre future supérieure. Elle fut baptisée par M. Antoine Duranceau, curé de la dite paroisse. Lachine

demeura toujours chère à Mère Deschamps. Elle ne manquait pas dans ses voyages à Châteauguay, de signaler en chemin aux sœurs qui l'accompagnaient, la maison paternelle en disant: "C'est ici que je suis née." Beaucoup de reconnaissance passait dans ces simples mots.

Lorsqu'elle eut grandi, M. Deschamps vint présenter la fillette à sa tante de l'Hôpital-Général. Celle-ci porta une attention particulière à l'enfant et demanda à son frère de la lui confier afin de la préparer à sa première communion. C'est ainsi qu'en octobre 1827, la petite Julie arrive chez les sœurs Grises. Cette salle, ces grands murs, ces nombreuses compagnes effraient la nouvelle venue; elle réalise le sacrifice qu'on lui a imposé: ne plus voir sa maman, sa jeune sœur, ses petits frères! et les larmes coulent, coulent en abondance, surtout quand vient le soir. Mère Marguerite Lemaire, supérieure de la Communauté, apprend le chagrin de Julie et vient la consoler avant le sommeil. Un soir, la Supérieure est surprise de trouver l'enfant très joyeuse, lui tendant les bras pour l'embrasser. La bonne Mère comprend que sa tâche est remplie. "Désormais, lui dit-elle, je ne reviendrai plus; vous continuerez, n'est-ce pas, d'être bien gentille." Dès cet instant, Julie prend le parti d'être sage et se met avec ardeur à l'étude du catéchisme: elle espère faire bientôt sa première communion. Ce beau jour se lève au mois de mai 1829. Serait-ce à cette première visite de son Dieu que la jeune communicante entendit l'appel à la vie religieuse? Peu de temps avant sa mort, notre vénérée Mère confiait à une de nos sœurs: "C'est au cours des vingt-deux mois passés auprès de ma tante, chez nos orphelines, que le bon Dieu me mit au cœur l'attrait de la vocation religieuse."

Après sa première communion, Julie rentre dans sa famille. Comprenant mieux ses devoirs, elle s'efforce de se rendre utile à sa tendre mère dont la santé décline sensiblement, et s'initie graduellement aux travaux domestiques.

Vers cette époque, M.Deschamps renonce à l'agriculture pour aller habiter Rigaud. Ses affaires prennent de l'essor, mais le Ciel lui ménage de dures épreuves. Bientôt, la mort lui enlève deux de ses enfants, puis son épouse qui expire le 15 avril 1833. Ces douloureuses séparations en imposent d'autres. Pour favoriser les études de son cadet Honoré, M. Deschamps les place tous deux à Montréal dans une famille honorable, à proximité d'un couvent de la Congrégation de Notre-Dame. Avant de quitter la maison paternelle, Julie a soin de faire l'inventaire des meubles, de la lingerie, et de tout ce qui s'y trouve: "Toutes ces choses, dit-elle à son frère, vont être confiées au soin des servantes... peut-être à une belle-mère! Je veux m'assurer si l'on ne prodiguera pas ou si l'on conservera tout tel que nous le laissons." Notre future économiste ne se révèle-t-elle pas dans ce geste d'une adolescente de quatorze ans?

Admise à l'Ecole Notre-Dame-des-Victoires, Julie étudie sous la direction de Mère Saint-Bernard, encore novice. Coïncidence remarquable: l'une et l'autre seront appelées plus tard à gouverner une grande Communauté. A leurs premiers rapports de respect et d'affection entre maîtresse et élève, succéderont alors ceux d'une prévenance mutuelle et d'une intimité d'autant plus profonde que les motifs en seront plus religieux.

Les dimanches et fêtes, Julie amenait Honoré aux offices de l'église Notre-Dame et, à l'issue des Vêpres, tous deux se rendaient chez les sœurs Grises pour visiter la bonne tante Hainault. Cette assiduité avait été remarquée par une sœur ancienne qui, un jour, s'avisa de demander: "Quel est donc ce jeune couple qui vient si fidèlement chaque dimanche, faire visite à sœur Assistante?"

Le 3 février 1834, Monsieur Deschamps épousait en secondes noces, dame Geneviève Desève, veuve de Nicolas Lenoir dit Rollant. Le mariage fut béni à Notre-Dame de Montréal par Monsieur Claude Fay, p.S.S. curé de la pa-

roisse. Cet évènement ramena Julie et Honoré au foyer paternel.

### Mademoiselle Deschamps et le monde

A l'époque où la jeune fille y revint, Lachine jouissait déjà d'une certaine activité commerciale. Les trappeurs du Nord-Ouest canadien venaient y échanger leurs pelleteries et enrôler des colons par le récit de leurs émouvantes aventures. Les gouverneurs de ces contrées lointaines y avaient aussi leur pied-à-terre. C'est encore là que s'embarquaient pour les "pays d'en haut", les chercheurs d'or et les apôtres de la foi. Là qu'en 1818, Mgr Norbert Provencher, premier évêque de la Rivière-Rouge et M. Sévère Dumoulin avaient quitté famille et patrie pour aller évangéliser les peuplades de l'Ouest; là aussi qu'en 1844, nos premières missionnaires de la Rivière-Rouge allaient bientôt affronter les mêmes périls pour l'amour des âmes. Ce séjour à Lachine ne fut-il pas providentiel pour Mademoiselle Deschamps? Celle qui plus tard enverra au Nord-Ouest un si grand nombre de sœurs Grises missionnaires a besoin de respirer cette atmosphère de dévouement et de voir ces scènes de désintéressements héroïques dont son village est le théâtre.

Au foyer, elle accepte de bonne grâce sa nouvelle position, se montre soumise, respectueuse et déférente pour Madame Deschamps qui ne tarde pas à l'apprécier, à l'aimer, non seulement comme sa propre fille mais comme une compagne, une amie. Elle la produit complaisamment dans son cercle social, lui prodigue ses attentions, n'épargne rien pour satisfaire et même prévenir ses désirs. De son côté, le monde fait bon accueil à cette jeune fille de dix-sept ans, svelte, intelligente et bonne. Elle attire avec ses yeux bruns brillants et vifs, son front large et ouvert, son sourire sympathique, parfois moqueur. Sous sa franche gaieté, l'on

devine un cœur droit, généreux et fort. Facilement, Mademoiselle Deschamps plaira au monde mais le monde lui plaira-t-il? Trop chrétienne pour se laisser prendre à ses filets, nous n'oserions affirmer pourtant que sa nature sensible soit demeurée indifférente aux témoignages d'estime; il lui fallut un incident providentiel pour la détacher des affections purement humaines. Un jour qu'elle assistait à une noce en qualité de fille d'honneur, les réjouissances mondaines lui apparurent soudain insipides; son souvenir se reporta vers les joies sereines goûtées jadis auprès des religieuses; sa vocation s'affirme: elle aussi se consacrerait à Dieu.

Informé de cette décision, son père s'en réjouit, puis s'étonne de voir sa fille accepter quelques jours plus tard une nouvelle invitation mondaine. Aurait-elle déjà renoncé à son projet? Pas précisément, mais le sacrifice sera dur, Julie le sent et elle hésite. La voici au milieu de ses amies; la soirée s'annonce brillante, mais au milieu des propos joyeux, elle perçoit bientôt le son d'une cloche. La résidence de ses hôtes s'élève à proximité de l'Hôpital-Général, c'est la cloche réglementaire qui annonce, chez les sœurs Grises, la prière du soir. Chaque tintement semble appeler la jeune fille qui, cette fois, promet irrévocablement de se rendre. Huit jours plus tard, sans même prendre congé de sa belle-mère tant elle redoutait le coup de la séparation, elle allait se jeter dans les bras de notre vénérée Mère Marguerite Beaubien qui lui ouvrait les portes du noviciat. C'était le vendredi, 9 septembre 1836.

### **Le Noviciat, la Profession, les premiers Emplois**

Dès le début de sa vie religieuse, Sœur Julie Deschamps comprend le renoncement qu'il faut pratiquer et la ferveur dans laquelle on doit s'y maintenir. On la voit suivre avec exactitude le règlement quotidien. Elle aime tous les



emplois, mais le service des pauvres semble avoir ses préférences. Avec quel esprit de foi elle fait leur lit et les sert à table! Elle s'empresse vers le plus infirme et le comble d'attentions. Au noviciat, elle s'intéresse à toute chose et répand autour d'elle la vie et l'entrain. Son esprit vif, son caractère espiègle et son humeur joviale accueillent avec le même empressement les jours de congé. Ses batteries sont préparées à l'avance, et gare à celle qu'elle se propose d'attaquer! Malgré ses succès, on lui fait payer plus d'une revanche, mais son amabilité s'en amuse et obtient même souvent un pardon gratuit.

La plus riche nature, on le sait, n'est pas sans imperfections. La jeune postulante apprendra d'une vigilante Maîtresse, Mère Michel-Archange Thuot, à manier les armes du combat spirituel. Nommer Mère Thuot, c'était faire vibrer la fibre la plus sensible du cœur de notre Mère Deschamps; elle en parlait avec respect et amour, admirant en elle la religieuse modèle. Cette judicieuse appréciation était partagée par toutes les novices de cette époque. Celles-ci voyant leur Maîtresse toujours unie à Dieu, se persuadaient qu'elle devait recevoir de grandes lumières pour leur direction, et lui donnaient toute leur confiance. D'une piété très éclairée, elle leur inspirait un grand amour de la Liturgie: L'Avent, le Carême, les fêtes de Noël, de Pâques et de la Pentecôte devenaient le thème de ses onctueuses exhortations.

La Mère Maîtresse n'avait pas seulement en vue la formation spirituelle de ses novices; elle désirait également, pour le plus grand bien de la Communauté, parfaire leur instruction. Sous la direction de M. Antoine Sattin, p.S.S., alors confesseur de la Maison-Mère, une classe régulière avait été ouverte au noviciat, et l'on sait avec quelle sollicitude le dévoué Père suivait cette initiative. Rien ne pouvait mieux répondre aux aspirations de la jeune Sœur

Julie Deschamps. Ses études à la Congrégation de Notre-Dame ayant cessé trop tôt, elle reprit avec empressement livres et cahiers. L'entrée d'une nouvelle postulante, Charlotte Pomminville, possédant parfaitement l'anglais et le français, favorisa cet élan; ce fut pour notre ardente novice, l'occasion d'acquérir des connaissances très utiles qu'elle ne cessera de développer dans la suite.

Sa première année de probation accomplie, il tardait à la postulante de revêtir le Saint-Habit. (A cette époque la formation religieuse comportait chez-nous, une année de postulat et une année de noviciat.) Satisfaite de ses bonnes dispositions, notre Mère Dorothee Trottier de Beaubien se rendit à son désir. La cérémonie de Vêture, présidée par M. Vincent Quiblier, supérieur du Séminaire, assisté de M. Romain Larré, p.S.S., confesseur de la Communauté, eut lieu le 9 septembre 1837.

Une seconde année de noviciat va préparer immédiatement Sœur Julie Deschamps à l'émission de ses vœux. Les Supérieures constateront sa fidélité aux obligations qu'elle veut contracter. D'un pas ferme, elle marche dans la voie de la perfection; elle goûte combien le joug du Seigneur est doux, et léger, le fardeau de la vie religieuse. Sa grande ambition est d'imiter Mère Thuot: "Je la trouvais si parfaite, dira-t-elle plus tard, que je m'appliquais à la copier." Cependant, une heure de doute, un moment de perplexité font hésiter la jeune aspirante à la veille de la profession. Parcourant en esprit les différents offices de la Maison: "Beaucoup d'infirmes, de pauvres vieillards, un grand nombre d'orphelins! se dit-elle.... mais sera-ce tout? Ne pourrait-on pas multiplier les œuvres et fonder des missions?" Mère Maîtresse sourit en recevant cette confidence: "N'est-ce que cela qui vous inquiète? répondez. Prenez confiance; vous en aurez des missions." Que n'eut-elle ajouté: vous en ouvrirez vous-même un grand nombre —vingt-cinq— vous étendrez notre Institut au-delà

des frontières canadiennes. Rassurée, sœur Julie Deschamps ne songe plus qu'à se bien préparer à sa profession religieuse fixée au 10 septembre 1838. Mgr Ignace Bourget préside la cérémonie et reçoit l'émission de ses vœux.

La nouvelle professe n'avait que dix-neuf ans, mais la maturité de son jugement prévenait son âge. On lui confia le soin des orphelines. Six mois plus tard, présentant ses aptitudes pour l'administration financière, on la plaçait à la procure sous la conduite de Sœur Marie-Louise Valade.

Cependant, un événement va réaliser plus tôt qu'on ne l'aurait supposé les prévisions de Mère Thuot. M. Edmond Crevier, grand -vicaire de Mgr Ignace Bourget et curé de Saint-Hyacinthe, avait décidé l'établissement d'un Hôtel-Dieu dans sa ville naissante. Cette construction était à peine terminée qu'il en offrait l'administration aux Sœurs Grises de Montréal. Demeurant unies à la Maison-Mère par la fidélité aux mêmes Constitutions et aux mêmes usages, les fondatrices auraient néanmoins à ouvrir un noviciat et à recruter des sujets. Les filles de Mère d'Youville ne purent se refuser à cette Oeuvre; quatre d'entre elles acceptèrent d'aller s'y dévouer. Nous avons nommé nos Sœurs Michel-Archange Thuot, Tharsile Guyon, Honorine Pinsonnault et Emilie Jauron. On s'étonne de ne pas voir la jeune sœur Julie Deschamps suivre sa chère Maîtresse; il n'est même pas prouvé qu'elle en ait témoigné le désir.

Quatre ans plus tard (1844), l'apôtre de la Rivière-Rouge, Mgr Norbert Provencher, soucieux de l'éducation de ses pauvres enfants des bois, vient lui aussi, solliciter une part des généreux sacrifices auxquels se vouent les sœurs Grises. Le conseil acquiesce à cette seconde demande et la perspective de la fondation lointaine soulève un grand enthousiasme dans la Communauté. La zélée Sœur Julie Deschamps s'offrira sans doute au choix de ses Supérieures, disent ses compagnes, et elle obtiendra sûrement la réali-

sation de ses désirs! Il n'en fut rien. Son nom ne tomba même pas dans l'urne avec ceux des quatorze candidates volontaires. Liée par l'obéissance et la discrétion envers son directeur, Sœur Deschamps ne trahit rien de ses généreuses démarches; elle multiplia simplement ses prévenances et ses services envers les futures missionnaires qu'elle eut tellement désiré suivre. C'étaient des compagnes bien chères: Sœur Marie-Louise Valade, son officière depuis cinq ans, Sœur Eulalie Lagrave, une ancienne vénérée, Sœur Gertrude Coutlée - Saint-Joseph, une compagne de noviciat et Sœur Hedwige Lafrance, non moins appréciée.

### La Dépositaire (1844 -1853)

L'emploi de dépositaire étant devenu vacant par le départ de Sœur Marie-Louise Valade, notre Sœur Julie Deschamps en fut investie. A cette époque, le nombre des sœurs employées à la procure était restreint. La Dépositaire résidait au Manoir de Châteauguay avec une compagne qui la secondait dans la tenue des livres. Une autre la remplaçait à la Maison-Mère à titre d'économe. Bien souvent, la Dépositaire devait se rendre à la Communauté pour prendre conseil de sa Supérieure ou pour suivre les affaires courantes.

Dans toutes ses démarches, Sœur Julie Deschamps s'appliqua à suivre les traces de ses devancières, maintenant toute chose dans l'ordre et l'économie. Comme nos anciennes Mères, elle joignait une exquise politesse à une aimable simplicité. Les étrangers comme les censitaires furent toujours satisfaits de son bienveillant accueil. Elle se montrait particulièrement respectueuse envers les membres du Clergé et les dignitaires ecclésiastiques. Cette civilité toute religieuse s'étendait aux pauvres qu'elle traitait avec prévenance et bonté. Indulgente autant que ferme envers les serviteurs et les employés, ceux-ci l'estimaient et lui conservèrent toujours une sincère et respectueuse confiance.

Le petit hameau de la Commune n'était pas moins l'objet de ses attentions. Chaque famille bénéficia de sa générosité, et l'on sait combien elle eut à cœur de maintenir la classe de catéchisme pour les enfants de l'endroit. Un jour que ces petits étaient venus au Manoir, la Dépositaire ne voulut point les laisser repartir sans leur servir le goûter. Un vieillard qui se trouvait présent, dit à sœur Deschamps : "Ma sœur, ce que vous faites là, je l'ai vu faire à Madame d'Youville.

— Que dites-vous, père; vous auriez connu notre Mère d'Youville?

— Oui, dans le temps, j'étais comme un de ces enfants et je venais dans l'île, moi aussi. Je me souviens bien d'avoir mangé du bon pain trempé dans du lait et des fruits que la sainte Femme nous donnait.

— Alors, dites-moi de quelle taille était notre Mère d'Youville?

— Tenez, ma sœur, elle était grande comme la sœur McMullen.

— De quelle couleur étaient ses yeux?

— Ah! dame, pour ça, ma sœur, vous m'en demandez trop. Je me souviens seulement que son teint était animé; elle avait les couleurs hautes.

Mère Julie Deschamps conservera toujours le souvenir de ce vieillard.

Comme on le voit, les traditions de charité se perpétuaient au Manoir. Une des grandes consolations de la Dépositaire était d'envoyer aux hospitalisés de la Maison-Mère les meilleurs produits de la ferme. Aux jours de grand congé elle se rendait à la Communauté afin de leur préparer elle-même un bon dîner.

En 1844, les sœurs de la Congrégation de Notre-Dame acceptèrent d'ouvrir à Châteauguay un pensionnat que la

Paroisse s'engageait à construire. A cette occasion, les sœurs Grises offrirent quatre cents dollars (\$400.00) et promirent en plus vingt minots de blé par année, obligation qu'elles remplirent jusqu'en 1860, époque où les parties l'annulèrent à l'amiable.

La Dépositaire ne s'en tint pas à cette contribution. Elle prévenait les besoins de ces bonnes religieuses, leur faisant parvenir délicatement ce qu'elle imaginait leur être nécessaire.

Sa bienveillance pour ses sœurs n'était pas moins délicate. Celles qui partageaient ses occupations étaient à l'aise et aimaient leur officière. Mère Jane Slocombe, en particulier, garda toujours d'elle un excellent souvenir. Pendant les longues veillées d'hiver, l'on vivait dans une douce intimité entre des travaux à l'aiguille et des lectures spirituelles.

L'emploi de dépositaire ne semble pas trop onéreux à Sœur Deschamps. Elle s'y livre avec une entière liberté d'esprit; le bien qu'elle répand dans son entourage lui procure de saintes consolations. Cependant, le Ciel va bientôt demander un cruel sacrifice à cette âme généreuse. Le 11 mars 1845, M. Deschamps, son père, avait dû se rendre à Laprairie pour une question de négoce. L'affaire terminée, il se remet en route; on veut le retenir car le jour baisse, mais, hardiment, il s'enfonce dans la nuit. Sur la rivière, la glace cède sous les pas de son cheval, qui s'engouffre dans l'abîme entraînant la voiture et le voyageur. On ne retrouve la victime que le 4 mai suivant, sur la rive de la Longue-Pointe. En apprenant cette mort tragique, Sœur Deschamps s'écria: "O mon Dieu que votre volonté soit faite! Mais un torrent de larmes monte à ses yeux; quelle inquiétude et quelle angoisse! dans quel état son père avait-il paru devant Dieu? Pourtant, elle a la force d'ajouter: "Mon Dieu, que votre justice infinie s'accomplisse sur l'âme de mon père." Dès lors, la résignation et une paix confiante

calment sa douleur. Le jour où se célébrait le service funèbre sur les restes mortels de M. Deschamps, Sœur Hainault, sa propre sœur, ex-assistante de notre Communauté, rendait son âme à Dieu. On le sait, cette tante aimée avait protégé Sœur Deschamps à l'égal d'une mère; ce double deuil lui fut très sensible.

Au mois de juin 1847, Montréal recevait les immigrants irlandais infectés du typhus. Cette époque a laissé des souvenirs navrants et inoubliables, consignés dans le deuxième volume de notre histoire. Quelle héroïque charité chez les Communautés religieuses et les citoyens de Montréal! De trente-sept sœurs professes et dix-huit novices dont se composait notre personnel, vingt-trois coururent dès les premiers jours au secours des pestiférés réunis sur le terrain de la Pointe Saint-Charles. Atteintes les unes après les autres de la contagion, sept moururent. Les sœurs de la Providence et même celles de l'Hôtel-Dieu offrirent alors leur aide; mais nos sœurs retournèrent quand même au chevet des mourants et y demeurèrent jusqu'à la fin de l'épidémie.

Sœur Julie Deschamps, occupée alors à des travaux de construction, ne pouvait se rendre à la ville que le samedi, mais chaque dimanche, on la retrouvait aux lazarets, secondant Sœur Pomminville - Ste-Croix dans la tenue des registres d'admission, de sortie ou de décès. Hélas! celle qu'elle aidait ainsi tomba victime de sa charité et Sœur Julie Deschamps ressentit bien sensiblement cette perte. Atteinte à son tour, elle triompha de la terrible maladie et se hâta d'aller accueillir au Manoir, les sœurs que bonne Mère Elisabeth McMullen y envoyait en convalescence.

Cette épreuve terminée, des travaux considérables marquèrent les années que sœur Julie Deschamps passa à Châteauguay: entre autres, l'agrandissement des ailes de la Maison-Mère, la construction d'un pont pour l'usage du moulin de Châteauguay, etc..

Puis, ses talents et ses vertus, sa parfaite connaissance des affaires et son infatigable dévouement la désignèrent pour l'administration supérieure. Le 6 août 1847, la Déespotaire était appelée à remplacer au Conseil des "Douze administratrices", la vénérée Sœur Ann Nobless, décédée le 4 du même mois en soignant les pauvres de sa salle atteints du typhus.

---



## CHAPITRE II

FONDATION DE L'HOSPICE SAINT-JOSEPH — RETOUR DE M. MICHEL FAILLON, P.S.S., AU CANADA — TABLEAU DU PÈRE ÉTERNEL — ÉPIDÉMIE DE CHOLÉRA ASIATIQUE — CHANGEMENT DU SUPÉRIEUR ECCLÉSIASTIQUE — DÉCÈS DE M. JEAN-PIERRE CHANIAL, P.S.S. — AUTONOMIE DÉFINITIVE DES PREMIÈRES FONDATIONS — FONDATION DU COUVENT YOVILLE À SAINT-BENOIT.

1853 — 1854

L'instrument était prêt. Façonné de longue date, il allait, entre les mains divines, magnifiquement servir. On se souvient de la prédiction de Mère Michel-Archange Thuot à sa novice de 1838: "Vous en aurez des missions." Voici, pour Mère Julie Deschamps, le moment de la réaliser en acceptant la direction de l'Hospice Saint-Joseph de Montréal.

Confié en 1841 à une demoiselle Laferté et à ses collaboratrices laïques, cet établissement périlait et, le cœur brisé, ces charitables demoiselles allaient le remettre aux sœurs Grises. Mais voyons d'abord la genèse de sa fondation.

En visitant les pauvres, M. Jean-Baptiste Gottefrey p.S.S. trouva un jour sur son chemin, le cadavre d'une malheureuse femme. Un bébé de dix-neuf mois à peine reposait près de la défunte et jouait inconsciemment dans ses cheveux. Emu du spectacle, le compatissant Sulpicien recueillit l'enfant et, le dimanche suivant, du haut de la chaire de Notre-Dame, raconta le fait en faisant appel à la charité publique. Des cœurs de mères s'attendrirent facilement. Une d'elles, Madame Leblanc, s'offrit à M. Gottefrey pour prendre soin de la petite.

A quelques jours de là, ce nouveau Vincent de Paul ayant convoqué Mesdames Leblanc, Valois, Beaubien et Mademoiselle Ritchot, délibéra avec elles sur les moyens à prendre afin de protéger les orphelines sans foyer. Madame Olivier Berthelet et Mademoiselle Thérèse Berthelet qui s'étaient déjà imposé de réels sacrifices pour les pauvres, voulurent faire partie de l'association. A la première assemblée, tenue le 23 décembre 1842, Madame Berthelet fut élue présidente.

Le 2 avril 1850, cette bienfaitrice des indigents mourait, légua quatre mille dollars (\$4,000.00) pour la construction d'un hospice qui serait confié à des sœurs de Charité.

En conformité avec les dernières volontés de son épouse, M. Berthelet fit commencer, le 15 juin 1851, un vaste édifice en pierre sur la rue du Cimetière, aujourd'hui rue Cathédrale. Elevé sur un terrain de 374 x 100 pieds le futur hospice mesurait 100 x 50 pieds.

Désireuse de coopérer, elle aussi, à cette bonne œuvre, Mademoiselle Thérèse céda à son frère, une large part de son patrimoine. Les dames rivalisèrent également pour procurer, soit par leurs propres deniers, soit par des ventes de Charité, les ressources nécessaires à la Maison. Cependant, elles ne tardèrent pas à reconnaître qu'en dépit de leur dévouement, les directrices laïques à qui l'œuvre avait d'abord été confiée, ne pouvaient en assurer la survivance. De concert avec le Fondateur, elles songèrent alors aux sœurs Grises, mais l'un des administrateurs et les directrices, surtout, s'y opposaient. La tempête gronda; M. Berthelet sut patienter. Un ami de l'institution, M. Narcisse Valois, se fit la Providence visible des hospitalisées durant ces jours de malaise et d'indécision.

Enfin, M. Pierre-Louis Billaudèle, supérieur du Séminaire, demanda un jour à M. Berthelet s'il n'agrèerait pas qu'on remplaçât les demoiselles directrices par des sœurs Grises: l'heure de la Providence avait sonné.

Le 23 décembre 1853, le Fondateur alla lui-même offrir son institution à notre Mère Julie Deschamps. Il avait même déjà dressé l'acte de donation que sa fille, Madame Larocque, qui l'accompagnait, déposa sur le tombeau de notre Vénérable Mère d'Youville. Le 4 janvier suivant, l'Hospice Saint-Joseph ouvrait ses portes aux sœurs de la Charité: Mère Rose Coutlée, ex-supérieure générale, nos Sœurs Zoé Beaubien-Normant, Rose Caron-Agnès, Julie Gaudry et Suzanne Versailles.

M. Dominique Granet, supérieur de Saint-Sulpice offrit le saint sacrifice de la messe et avant de se retirer voulut visiter la maison. Quel dénûment dans ces vastes salles! Rien de confortable dans les dortoirs; de pauvres paillasses étendues sur le plancher étaient la seule couche des cent huit orphelines. On imagine facilement ce que pouvait être la nourriture. Les Messieurs du Séminaire fournissaient cependant le pain et le bois. Le Collège de Montréal abandonnait aux enfants les restes des tables dont on tirait un bon profit. On avait ouvert une salle de couture, que les Dames de Charité encourageaient; mais cette industrie était loin de répondre aux divers besoins.

Le 9 mars 1854, Mère Julie Deschamps écrivait à Mère Valade, supérieure de la maison de Saint-Boniface:

“M. Berthelet vint nous offrir le 23 décembre, anniversaire de la mort de notre Vénérable Mère d'Youville, son Hospice St-Joseph avec deux autres maisons de bois; ces dernières sont louées et il s'en est réservé la jouissance pour huit ans. Le terrain de l'Hospice mesure 374 pieds de front sur 100 de profondeur, il est entouré d'une clôture en planches, haute de douze pieds. Il y avait cent huit pauvres dans cette maison que nous avons prise à nos charges. Tout le monde était demi-nu et presque sans lit. Il nous a fallu dépenser plus de \$1600.00 pour leur donner le nécessaire. La divine Providence a heureusement pourvu à ce déboursé nouveau, en nous faisant ter-

“miner le dernier décembre, la vente d’une partie de notre “ferme de la Pointe-Saint-Charles, dont nous avons reçu un “acompte de \$1600.00 comptant.”

En 1856, M. Berthelet dotait l’Hospice d’un terrain d’une superficie de huit arpents sur la Côte Saint-Antoine. Cette propriété était évaluée à \$3260.00. La Communauté se devant de reconnaître ces multiples bienfaits, Mère Julie Deschamps promit qu’une messe basse serait offerte tous les ans à perpétuité, le 27 mai, en la fête de saint Olivier, patron du Fondateur.

L’Hospice bénéficia des largesses de maints autres bienfaiteurs: Madame Larocque, digne fille du Fondateur, qui sacrifia une partie de sa fortune au profit de l’Oeuvre; M. Benoit Granjon, p.S.S., premier directeur de l’établissement et ses successeurs, MM. Jacques Arraud et Louis Musart qui poussèrent le dévouement jusqu’à se constituer professeurs de chant auprès des orphelins. M. Jean-Baptiste Gottefrey, nous l’avons dit, fut le promoteur de l’association des Dames de Charité. M. Léonard Villeneuve, p.S.S. celui que tous appelaient le père des pauvres, se fit aussi prodigue envers nos chères enfants. Enfin M. Victor Roussetot p.S.S. commença à l’Hospice de la rue Cathédrale sa longue carrière de charité.

Comment ne pas mentionner ici le nom vénéré de Mgr Ignace Bourget; ce saint Evêque aimait tant nos pauvres! Il aimait surtout le Fondateur de l’Hospice et le louait en toute circonstance. C’est lui qui le fit connaître à Rome et lui obtint l’honneur insigne de Commandeur de Sa Sainteté Pie IX. Comme il était heureux, le pieux Prélat, de voir son vertueux ami honoré des faveurs du Saint-Père!

Et depuis l’érection de la Paroisse Saint-Jacques le Majeur en 1904, l’Hospice devenu Ecole Ménagère professionnelle et desservi par les Messieurs de l’Archevêché a été l’objet de leur zèle et de leur sollicitude.

Suivons maintenant les diverses évolutions de l'Oeuvre au cours de ses quatre-vingt-six années d'existence. L'Hospice reçut d'abord des orphelines pour les former à la vertu et aux travaux manuels. Dès leur arrivée, nos sœurs y organisèrent un atelier de couture. Les plus jeunes élèves suivaient les classes de français au cours élémentaire. De 1864 à 1911, 5,167 enfants furent ainsi initiées à la vie chrétienne et au travail domestique.

En 1911, on transforma l'orphelinat en une Ecole Ménagère subventionnée par le Gouvernement provincial et affiliée à l'Université de Montréal. Neuf cent vingt-trois jeunes filles y avaient reçu leur formation lorsqu'en 1930, les Autorités civiles en décidèrent l'expropriation. Un déplacement s'imposait: une nouvelle construction fut élevée au chemin de la Côte Saint-Michel, sur la paroisse Ste-Thérèse de l'Enfant-Jésus, district de Villeray. Durant une décade, l'enseignement ménager y fut doublé d'un Jardin de l'Enfance pour garçonnets et fillettes de 5 à 12 ans. Puis, en 1940, forcé lui-même de céder ses locaux à une Ecole d'Aviation, l'Institut Nazareth venait loger ses élèves aveugles à la Côte Saint-Michel: Hospice et Ecole Saint-Joseph n'étaient plus désormais qu'un beau souvenir!

### **M. Michel Faillon p.S.S. revient au Canada**

En reprenant le cours des événements, nous voyons que l'an 1853 réservait une joie à notre famille religieuse, par le retour au Canada de M. Michel Faillon p.S.S.. Ce bon Père venait terminer la visite canonique interrompue par la mort de M. Louis de Courson. On l'attendait anxieusement chez les sœurs Grises, si nous en croyons l'annaliste de l'époque:

“Le 27 mai (1853), vers 3 heures de l'après-midi notre très honoré Père Faillon vint nous voir accompagné de M. Victor Rousselot qu'il avait amené de France. Les sœurs et les pauvres formaient double haie le long de l'avenue de l'église.”

“La Supérieure et son Assistante présentèrent leurs hommages au vénéré Sulpicien, puis il entra à l’église pour y adorer le très Saint-Sacrement et se rendit ensuite à la communauté où nous entonnâmes le “*Laudate Dominum*”. Monsieur Faillon s’était agenouillé à la châsse de notre vénérable Fondatrice avec une visible satisfaction. Le chant terminé, il nous tint sous le charme d’un de ces entretiens pieux que nous avons tant appréciés lors de sa première visite, puis il voulut, avec son cher confrère, visiter les salles des pauvres et, sur l’invitation de notre Supérieure, promit de revenir le lendemain dire la sainte Messe. Ce lendemain fut un nouveau jour de fête pour toute la Maison, comme d’ailleurs chaque fois que cet insigne bienfaiteur trouvait le loisir de revenir au milieu de notre famille religieuse.

### Tableau du Père Eternel

La dévotion au Père Eternel faisait souvent le sujet de ses entretiens. Durant son séjour en France, il avait commandé à Versailles un nouveau tableau du Père Eternel. Cette toile devait remplacer à la chapelle, celle qu’avait fait peindre notre Vénérable Mère et que nous désirions conserver à la salle des exercices. Elle parvint à Montréal le 8 juin 1854, fut bénite solennellement le jour de la Très Sainte-Trinité et placée à la chapelle où nous l’admirons encore. Un autre tableau du Sacré-Cœur qui devait faire pendant à celui du Père Eternel, fut également commandé à Versailles par M. Faillon mais il ne nous parvint qu’à la fin de janvier 1856.

### Choléra asiatique

Ce même été 1854, le choléra asiatique faisait de nouveau son apparition dans notre ville. Moins menaçant cependant qu’en 1832 et 1849, des mesures préventives allaient le

contrôler plus rapidement. Notre Mère offrit encore cette fois les services de nos sœurs infirmières et organisa un service de visites et de veilles à domicile. Dès le mois d'août suivant, l'épidémie cessa.

### **Calvaire de Châteauguay**

Vers la même époque, nous eûmes la consolation de voir s'élever sur la butte de Châteauguay, le crucifix, vénéré depuis longtemps dans l'église Notre-Dame, devant lequel notre Mère d'Youville avait prié. Il remplaçait la croix plantée en 1832.

### **M. Bonnissant, supérieur ecclésiastique**

En cette année 1854, la Saint-Louis, fête de M. Normant, fut teintée de mélancolie: M. Dominique Granet, supérieur ecclésiastique de la Communauté depuis trois ans, cédait cette charge à M. Clair-Mathurin Bonnissant, jusque là notre confesseur, tandis que M. Victor Rousselot devenait notre aumônier. Le dévouement, la bonté, la sollicitude toute paternelle de M. Granet avait gagné chez-nous tous les cœurs; aussi fut-il vivement regretté.

### **Décès de M. Chaniel p.S.S.**

Cinq jours plus tard, la Communauté eut à déplorer la mort prématurée du bon M. Jean-Pierre Chaniel p.S.S., chapelain de nos hospitalisés. En repos à Oka, il voulut se baigner au lac, cherchant sans doute à soulager ses fréquents maux de tête. Mais sa complexion sanguine lui occasionna une apoplexie foudroyante. Il n'était âgé que de trente-cinq ans. Le défunt venu de France en 1848 avait été nommé confesseur de nos pauvres l'année suivante. Dans l'exercice de ce ministère, on eut lieu d'admirer son dévouement et sa grande humilité. Possédant certaines connaissances en orfèvrerie, il tenait toutes les horloges de la

maison en bon ordre, ménageant d'autant les deniers des pauvres. Lorsqu'on songea à faire imprimer la vie de notre Vénérable Mère d'Youville, il offrit à Mère Rose Coutlée, alors supérieure, une contribution de \$40.00 en disant: "C'est tout ce que je possède."

### Autonomie des Fondations

Une heure douloureuse pour notre Institut allait bientôt sonner. Cinq ans avaient passé depuis la réunion du premier Chapitre général; il fallait convoquer les Supérieures des diverses fondations à une nouvelle assemblée. En 1849, on avait cherché le moyen de resserrer les liens unissant la Maison-Mère aux fondations et il avait paru que pour assurer l'uniformité de l'esprit et des Règles, une dépendance plus entière à l'égard de la Maison-Mère serait opportune. Mère Julie Deschamps espérait que le deuxième Chapitre convoqué le 17 avril 1854, réaliserait ces vues. Mais dans l'intervalle, eut lieu le deuxième Concile de Québec et Mgr Ignace Bourget en revint avec la conviction qu'il valait mieux abandonner le projet d'un Chapitre général. Plus encore: renseigné probablement sur les dispositions des Supérieurs majeurs des diverses fondations, Sa Grandeur fit entendre à Mère Julie Deschamps que tout espoir d'union devenait irréalisable. Une décision unique s'imposait: laisser à chaque fondation son entière autonomie.

Le cœur navré, notre Mère dut annoncer à Saint-Hyacinthe, à Saint-Boniface, à Ottawa et à Québec, la révocation du Chapitre. "...Nous regardons ici comme accompli le fait de votre indépendance de l'Hôpital Général de Montréal," écrit-elle. Cette déclaration trop laconique dut sembler cruelle; mais peut-être la pauvre Mère préféra-t-elle s'attirer tous les blâmes plutôt que de paraître manquer de discrétion ou de soumission envers les Autorités



ecclésiastiques! Elle laissait néanmoins aux sœurs pleine liberté de revenir à Montréal ou de s'agréger définitivement à leurs fondations respectives. Nos Sœurs Honorine Pinnonnault et Tharsile Guyon revinrent de Saint-Hyacinthe; Sœur Ursule Charlebois de Bytown (Ottawa), Sœur Eulalie Perrin et Sœur Perpétue Thériault, de Québec, et Sœur Marie-Anne Pépin de Saint-Boniface.

A quatre-vingt-dix ans de distance, il est difficile, pour ne pas dire impossible, de juger avec certitude tous ces faits. Les documents de l'époque laissent néanmoins clairement comprendre que l'autonomie fut déclarée pour répondre aux intentions de nos Seigneurs les Evêques.

A ses regrets sincères, Mère Julie Deschamps joignait le désir de voir les liens de la charité fraternelle unir toujours d'esprit et de cœur toutes les Filles de Mère d'Youville. Ce vœu s'est réalisé: les relations les plus cordiales règnent entre les Sœurs Grises et il est permis d'espérer qu'après la fusion de la Communauté de Nicolet en 1941 (1) d'autres réunions réaliseront tôt ou tard la parole de notre Vénérable Fondatrice: "Que l'union la plus parfaite règne parmi vous."

### **Fondation du Couvent de Saint-Benoit**

Le Couvent de Saint-Benoit, situé dans le comté des Deux-Montagnes, doit sa fondation à l'honorable Jean-Joseph Girouard.

En 1816, M. Girouard venait s'établir à Saint-Benoit pour y exercer le notariat. Laborieux et passionné pour l'étude, il s'acquit une réputation d'habileté et de science qui le fit considérer comme un des meilleurs notaires de

---

(1) La Communauté des Sœurs Grises de Nicolet fut à l'origine un détachement de l'Hôtel-Dieu de Saint-Hyacinthe. Sa fondation remonte à 1886.

son temps. C'était l'homme juste par excellence, disent les chroniques de l'époque. Qu'il suffise de rappeler ici que M. Girouard portait sur sa manche un minuscule papier taillé en forme de triangle pour se rappeler la présence de Dieu. Passait-il devant une croix, il chantait l'*O Cruce, Ave* ou du moins la saluait avec respect. Il entendait la sainte Messe tous les matins et communiait très souvent. Aux jours de communion il paraissait plus joyeux et ne manquait pas d'aller avec son épouse visiter quelque famille pauvre et lui faire l'aumône. Quand il avait communié au Couvent, il envoyait le déjeûner des sœurs en retour de l'Aliment divin qu'il avait pris chez elles. On reconnaissait les personnes avec lesquelles il avait eu quelques difficultés par son empressement à les obliger ou à leur être agréable. En vue d'obtenir la vertu d'humilité, il en lisait chaque jour "les douze degrés" décrits par saint Benoit.

"Quel bonheur, disait-il à Madame Girouard, de parler du bon Dieu sans contrainte!" Et, faisant allusion à sa future fondation: "Le monde ne nous comprend pas dans ce que nous avons dessein d'entreprendre pour la gloire de Dieu, ajoutait-il. Il faut mettre le moins d'humain possible dans cette œuvre si importante; nous devons y figurer comme les derniers. Si nous étions assez malheureux pour perdre le mérite de nos actions, du moins, les pauvres en profiteront."

L'amour de la Patrie est étroitement lié à l'amour de l'Eglise. Jaloux de travailler plus activement aux intérêts du Canada, M. Girouard embrassa la carrière politique. En 1830, il était appelé à représenter à la Chambre des députés son Comté des Deux-Montagnes, et occupait encore cette charge lorsqu'éclatèrent les "Troubles de 1837". On sait à quelle occasion ces troubles se soulevèrent et quelles en furent les tristes conséquences. Devenu l'un des principaux centres de l'insurrection, le Comté des Deux-Montagnes subit aussi de plus lourdes pertes. Les villages

de Saint-Eustache et de Saint-Benoit furent livrés aux flammes, leurs églises bombardées, les biens des paroissiens confisqués. Bref, les prisons regorgèrent bientôt de prévenus politiques.

M. Girouard avait pris une part trop active à ces événements pour n'en être pas la victime. Lui aussi subit l'emprisonnement. Remis en liberté par l'amnistie de 1838, il renonça pour jamais à la vie politique, reprit l'exercice de sa profession, refit en quelques années sa fortune et s'adonna plus que jamais à ses bonnes œuvres. Devenu veuf en 1847, il épousait quatre ans plus tard, demoiselle Emélie Berthelot qui allait bientôt se constituer la sympathique auxiliaire de sa charité. C'est même paraît-il, la seule perspective de concourir à quelque bonne œuvre qui déterminait Mademoiselle Berthelot à s'engager dans l'état du mariage. A deux années de là, un soir de janvier 1853, Madame Girouard, entrant dans le cabinet d'étude de son mari, le voit, tout radieux, étaler sous ses yeux une somme considérable que le gouvernement lui octroyait, comme indemnité des dommages subis lors des troubles de 1837. "Qu'allons-nous faire de cet argent? dit ingénument Madame Girouard, toute surprise de cette richesse. — Chère amie, est-ce que tu ne désires rien pour ta toilette, ton ameublement? — Non! répondit cette femme si chrétienne et si peu attachée aux biens de la terre, je vous assure que je ne désire rien." M. Girouard se recueille, fait quelques pas dans la pièce, puis se ravisant: "Et ton Couvent, est-ce que tu n'y penses pas?... — Quoi, le moment serait-il venu de réaliser ce désir, reprend toute joyeuse Madame Girouard. — Précisément, et le bon Dieu ne m'envoie ce superflu que pour me donner le plaisir d'exécuter mon dessein avant ma mort, en coopération avec toi, ma chère amie."

L'entretien se prolongea sur ce sujet d'un intérêt émouvant et, dès le lendemain, Madame Girouard venait

à Montréal présenter le projet à Mgr Ignace Bourget. Toujours heureux de promouvoir les bonnes œuvres de ses diocésains, Mgr de Montréal autorisa celle-ci avec beaucoup de bienveillance. Le 4 mai 1853, on jeta les fondations du nouvel édifice. M. Girouard crut prudent de s'entendre alors avec les religieuses auxquelles il voulait confier son institution. Accompagné de son épouse, il vint à l'Hôpital-Général et parla à la Supérieure d'alors, Mère Rose Coullée. Elle loua la charitable entreprise de ses distingués visiteurs et se montra très sympathique à leur projet, sans rien conclure cependant.

Au mois de décembre suivant, Madame Girouard fit un voyage à la ville et profita de l'occasion pour rendre visite à la Supérieure des sœurs Grises, dans le but d'étudier avec elles certaines dispositions pour l'ameublement de la maison.

Quelle ne fut pas sa déception d'apprendre que la nouvelle Supérieure ignorait ses démarches antérieures et ne semblait pas les approuver. M. Girouard, on le comprend, partagea le chagrin de sa digne épouse. Leur confiance en la divine Providence n'en fut cependant pas ébranlée. Ils trouvèrent dans les belles pages de la vie de Mère d'Youville, — que Mère Deschamps avait remise à Madame Girouard — de beaux exemples de soumission et d'abandon à Dieu qui ranimèrent leur courage.

En janvier 1854, M. Ouimet, l'entrepreneur-menuisier, était prêt à commencer les travaux de l'intérieur de la maison. En fervent catholique, il informe M. Girouard, que, d'ordinaire, il n'entreprenait aucun ouvrage important sans faire chanter une grand'messe, le priant en même temps de s'unir à lui. Le fondateur acquiesça à sa demande, et écrivit à la Supérieure des sœurs Grises pour lui demander d'unir ses prières aux leurs. Il la mit au courant des travaux, l'invitant bien cordialement à venir donner des ordres pour la distribution de l'intérieur.

Mère Deschamps répond au fondateur "qu'elle joindra certainement ses prières aux siennes pour le plus heureux succès de son admirable entreprise et pour connaître elle-même la sainte volonté de Dieu; mais à son grand regret, elle n'est pas préparée à accepter la direction de l'établissement de Saint-Benoît car elle ne peut assumer une telle responsabilité."

Cette réponse consterna les deux époux. Un seul ami pouvait les consoler, c'était le bon M. Joseph Comte, p.S.S. procureur du Séminaire. M. Girouard lui fit part de sa peine. Le vénérable Sulpicien n'y vit qu'une croix nécessaire au succès. "Si les moyens humains manquent, dit-il, on peut plus sûrement s'appuyer sur le bon Dieu." Ces paroles réconfortèrent M. Girouard au point de lui faire renouveler ses instances auprès de la Supérieure. Mais notre Mère Deschamps ne crut pas devoir céder, et fonda son refus sur le fait que l'établissement projeté ne présentait aucun moyen de subsistance. Elle allégua de plus que les sœurs ne pourraient facilement vivre à la campagne du fruit de leur travail et de leur industrie, comme le démontraient plusieurs exemples. Qu'y avait-il à répondre? M. Girouard n'insista pas, mais il eut sur les lèvres une parole qui remua profondément le cœur de Mère Deschamps. "Madame, insinua-t-il en se retirant, ce que vous dites là est si sage et si prudent, humainement parlant, que si j'avais quelque chose à répliquer, je ne voudrais le faire qu'avec le livre de votre Mère Fondatrice à la main: *Toujours à la veille de manquer de tout, nous ne manquons cependant jamais du nécessaire!*"

Au cours de l'été 1854, M. Joseph Toupin, p.S.S., de passage à Saint-Benoît, dînait chez M. Girouard. La conversation porta naturellement sur l'Hospice et sur le refus des sœurs Grises d'en accepter la direction. M. Toupin assura son ami de sa sympathie et lui promit de l'aider dans ses démarches auprès de Mère Deschamps.

Le 11 septembre, M. Alfred Toupin, curé de Saint-Placide, vint prier M. Girouard de l'accompagner à la ville. Était-ce un mot d'ordre de M. Joseph Toupin, p.S.S., son frère? Les faits qui suivent le donnent à supposer. M. Girouard accepta l'invitation, sans songer néanmoins à aller de nouveau chez les sœurs Grises. Il attendait que tout fût terminé avant de tenter une dernière démarche, et sur un dernier refus, s'adresser à une autre Communauté.

M. Joseph Toupin alla donc rencontrer M. Girouard chez M. Berthelot, frère de Madame Girouard, et l'informa que les sœurs Grises étaient plus favorablement disposées à accepter son œuvre.

En conséquence, le 13, M. Girouard, après avoir assisté à la messe conventuelle à l'Hôpital-Général, demande audience à la Supérieure. Mère Deschamps l'accueille avec bienveillance. Ils discutent ensemble sur le sujet qui les intéresse. M. Girouard a tellement la chose à cœur qu'il ne veut ni boire ni manger que tout ne soit conclu et décidé. Un acte de donation et d'acquiescement signé devant M. P. Lacombe, notaire du Séminaire, règle définitivement la question.

Avant de se retirer, M. Girouard obtint de Mère Deschamps qu'elle viendrait le lendemain à Saint-Benoit, afin de visiter la maison qu'il remettait entre ses mains, puis il écrivit à Madame Girouard pour lui demander de prévenir M. le curé Groulx de cette visite. Le message parvint au village à trois heures; et à quatre heures, M. Girouard y arrivait avec Mère Deschamps et son assistante, Mère McMullen. Tous les gens de la localité se réunirent pour les recevoir. Vers les cinq heures, les visiteurs se dirigèrent vers le Couvent dont l'extérieur était à peu près terminé et l'on soumit à la Mère supérieure les dispositions projetées pour les travaux de l'intérieur. Le lendemain, nos Mères prirent le dîner chez M. le Curé avec les fondateurs et d'autres paroissiens qui devinrent les bienfaiteurs

de l'Hospice. Dans l'après-midi, le docteur Léandre Dumouchel reconduisit nos Mères jusqu'au lac des Deux-Montagnes, d'où elles continuèrent leur route vers Montréal.

Le 25 septembre, Mère Deschamps envoyait deux filles de confiance à Saint-Benoît: Pélagie Leblanc et Joséphine Chopin. (1)

Madame Girouard donna de l'aide aux bonnes filles chargées provisoirement de l'Hospice. Les Dames du village y envoyèrent aussi leurs servantes et toutes rendirent de bons services.

Les fondateurs tressaillaient d'aise en remplissant les armoires de provisions.

Tandis qu'à Saint-Benoît on se hâtait de terminer les préparatifs, on s'occupait à Montréal du choix des fondatrices. La Supérieure venait de nommer nos Sœurs Alixe Christin et Leblanc-Emery. Elle en cherchait une troisième quand la jeune Sœur Adéline Jacques lui demanda naïvement: "Ma Mère, vous n'avez pas fait connaître la troisième missionnaire de Saint-Benoît; elle est donc bien précieuse cette sœur?" — Mais c'est vous, chère enfant, je vous nomme." Et Mère Deschamps de dire aux sœurs: "Elle s'est mise au blanc, je l'ai prise."

Le départ s'effectua le 3 novembre de cette même année 1854. Huit voitures envoyées par M. Girouard vinrent au devant des religieuses. Après de fraternels adieux, la Communauté se rendit à l'église pour y réciter les prières de l'itinéraire.

Mère Deschamps voulut accompagner ses chères filles. Elle prit avec elle notre Sœur Sauvé afin de lui donner la consolation de revoir son vieux père. Nos voyageuses arrivèrent à Saint-Benoît vers les 4 heures de l'après-midi.

---

(1) La première consacra à cette maison un dévouement de près d'un demi-siècle; la seconde, plus tard, eut la consolation d'être admise parmi les Filles de Saint-Vincent de Paul à New-York. Ses talents et ses mérites la distinguèrent parmi les membres de sa Communauté.

au son des joyeuses volées des cloches de l'église paroissiale et de l'école des garçons. Bienveillante fut la réception chez M. Girouard. Nos sœurs occupèrent des chambres dans cette demeure durant quelques jours. Le couvent, d'un mutuel consentement, fut nommé "Hospice Youville." Le fondateur y conduisit les sœurs afin qu'elles en prissent possession. Il en avait fait fermer toutes les portes et, sur le seuil, en présenta gracieusement les clefs à la révérende Mère Supérieure.

Dès la veille, Mgr Joseph Larocque, administrateur du diocèse en l'absence de Mgr Bourget, était venu par Oka, accompagné de son secrétaire.

M. Pierre-Louis Billaudèle, supérieur du Séminaire, se rendit aussi la veille avec MM. Mathurin Bonnissant et Joseph Toupin, p.S.S. Ce dernier présenta un beau calice avec sa patène en argent ciselé.

Les curés dont les noms suivent accourent dès le matin : M.M. Joseph Désautels, curé de Rigaud, Vincent Plinguet, de Sainte-Scholastique, Pierre Poulin de Saint-Hermas, Alfred Toupin de Saint-Placide, Campeau de Saint-Augustin, Frédéric Pelletier de Saint-Eustache; vinrent aussi, M.M. Dufresne et Rousseau de Montréal. Tous allaient rehausser de leur présence, la bénédiction officielle.

Le 9 novembre, en la fête de la Dédicace, Mgr Larocque officia pontificalement à la grand'messe chantée à l'église paroissiale et M. Billaudèle, p.S.S., fit le sermon. L'évêque donna ensuite une brève et claire explication de la cérémonie qui devait suivre, puis se rendit à l'Hospice où, parcourant processionnellement les différentes pièces au chant des psaumes, il procéda à la bénédiction.

Dans l'après-midi, le docteur Dumouchel eut l'honneur de reconduire Sa Grandeur au lac des Deux-Montagnes.

Le lendemain, dès 5 h.30, M. Bonnissant offrit le saint sacrifice à l'Hospice pour les sœurs et les pauvres. A 7 h.30, M. Billaudèle célébra pour les personnes de l'extérieur. M. le Maire et le docteur Dumouchel y chantèrent de pieux



cantiques. Tous les messieurs prirent le déjeuner au couvent. C'est durant ce premier repas que le docteur Dumouchel offrit gracieusement ses services comme médecin.

Enfin la petite Communauté s'installa dans son couvent avec les pauvres que le fondateur lui avait offerts comme prémices de l'œuvre. Quelques jours plus tard, Mère Julie Deschamps et Sœur Dosithée Sauvé revenaient à la Maison-Mère, se reposant avec confiance sur les soins et le dévouement des fondatrices.

Messieurs les curés Ambroise Groulx et Clément Aubry assurèrent successivement leurs bons services au couvent. Plus tard, de nouvelles nécessités suscitèrent de nouveaux dévouements. La divine Providence qui est toujours attentive aux besoins de ses enfants, conduisit en 1861, vers Saint-Benoît, un Prêtre au cœur d'apôtre, M. Maxime Tassé, qui sut apprécier le double but de l'œuvre : la Charité et l'Éducation. Il désira que cette maison devînt plus que jamais, un centre de lumière et de vie chrétienne. Dès lors, les jeunes filles pourraient y puiser, non seulement une formation virile, mais aussi une instruction soignée.

D'autre part, après vingt-deux ans d'existence, l'Hospice nécessitait de grandes réparations; et l'Oeuvre elle-même pour se développer, demandait un plus vaste local. Divers inconvénients avaient également surgi du fait que la maison était bâtie assez loin de l'église paroissiale. On songea donc à élever un nouvel édifice sur un terrain plus rapproché; de concert avec les Marguilliers, M. Tassé offrit ce terrain. De plus, il versa pour le nouvel établissement, deux mille piastres (\$2,000.00) en pur don et fit appel à la charité de ses paroissiens; tous voulurent y contribuer selon leurs moyens et en moins d'un an on vit s'élever le nouvel Hospice.

Le premier janvier 1878, il n'attendait plus que la bénédiction de l'Église pour recevoir ses hôtes. Elle lui fut donnée le 9 janvier par Sa Grandeur Mgr Charles-Edouard Fabre au milieu d'un nombreux clergé et d'un grand

concours de fidèles. Peu de jours après, on vit les élèves accourir et se presser nombreuses auprès de leurs Maîtresses. Depuis lors, vivant foyer d'éducation chrétienne, le Couvent Youville a donné d'excellentes mères chrétiennes à la société et offert à l'Eglise deux cent vingt-cinq religieuses.

Terminons cet historique par un trait original remontant à l'époque de la fondation. Le 28 juillet 1856, vers 5 heures du matin, les sœurs étant à l'oraison, une fille de service vint les avertir qu'une vache et son veau étaient attachés à la clôture de la cour. Sœur Marie, supérieure, ne voulut pas interrompre pour autant l'exercice, mais immédiatement après, elle sortit avec ses sœurs et aperçut la bête portant à ses cornes la pancarte suivante: "Donnée aux sœurs de l'Hospice Youville, Saint-Benoît, 27 juillet." Exclamation générale! Qui pouvait être l'auteur d'un tel don? Comment l'avait-on amenée ainsi à l'insu de tous? On soupçonna M. Joseph Comte, p.S.S.; c'était lui, en effet, qui avait confié à M. Lemaire, la laitière prise sur la ferme du Séminaire, avec ordre de la conduire chez les sœurs avant l'aurore. Hélas! au mois d'octobre suivant, la vache fut trouvée morte dans le parc; mais deux jours plus tard, elle était remplacée par une autre portant la requête suivante: "Mise à la porte de l'étable de mon maître au milieu de la nuit sans en connaître la cause, et ne voulant pas vagabonder puisque la loi le défend, je viens demander une place dans l'étable de l'Hospice Youville, promettant d'être bonne laitière." Cette fois, le don venait du docteur Dumouchel.

M. Jean-Joseph Girouard mourut le 18 septembre 1855. Ses funérailles eurent lieu quatre jours plus tard, puis un deuxième service fut chanté le 23 septembre à la chapelle du Couvent et un troisième le 4 octobre à la Maison-Mère. Les restes mortels du vénérable fondateur reposent dans la crypte du Couvent Youville où une inscription sur marbre blanc perpétue le souvenir de ses bienfaits.

### CHAPITRE III

“AVIS SPIRITUELS” DE M. FAILLON — PREMIÈRE RÉCOLLECTION — TRIDUUM DE L’IMMACULÉE-CONCEPTION À TOLEDO — M. FAILLON RAPPELÉ EN FRANCE — NOS SOEURS DE SAINT-HYACINTHE ET D’ÔTTAWA MISSIONNAIRES À SAINT-BONIFACE—ENLÈVEMENT DE SOEUR STE-THÉRÈSE—SUCCURSALE DE LA CRÈCHE À L’HOSPICE SAINT-JOSEPH — MOULIN DE CHÂTEAUGUAY — RETOUR DE M. FAILLON — FONDATIONS À SANDWICH, AMHERSTBURG ET WINDSOR — RÉUNION DE SAINT-BONIFACE À MONTRÉAL

1855 - 1859

L’hiver de 1855 s’annonça menaçant pour les pauvres. Les Autorités civiles durent subvenir à leur soulagement et le Séminaire, comme toujours, s’y intéressa efficacement. Des fournaux économiques ayant été ouverts, nos sœurs de l’Hospice Saint-Joseph eurent la charge d’une de ces distributions quotidiennes. La Maison-Mère ouvrit aussi plus largement ses portes aux nécessiteux qui s’y pressaient en grand nombre.

Malgré cette surcharge, Mère Julie Deschamps ne craignit pas de faire réparer la chapelle en prévision du Triduum d’actions de grâces pour la proclamation du dogme de l’Immaculée-Conception. A cette préparation matérielle, sa piété joignit celle des âmes et voulut que tout fût mis en œuvre pour honorer dignement notre Reine du ciel. Le 12 mars, Mgr Bourget adressa à ses Communautés religieuses une circulaire où se révélaient les sentiments de sa foi et de son zèle envers Marie Immaculée: nouvelle invitation à la ferveur que nos sœurs accueillirent avec empressement.

Et qui dira l’heureuse influence de M. Michel-Etienne Faillon pour répandre la connaissance et l’amour de la

Sainte Vierge! Il nous prêcha Son rôle dans l'économie de la Rédemption, les avantages de la vie intérieure et du filial abandon à Marie. Les témoignages sensibles de sa foi et de sa confiance appuyaient ses paroles; il répandit à profusion médailles et images de "l'Intérieur de Marie".

C'est vers ce même temps qu'il donna à nos anciennes Mères des conférences fort appréciées. Ces "Avis spirituels", édités en 1933, ont pour objet l'esprit qui doit unir entre eux tous les membres de la famille de Mère d'Youville.

Cet esprit consiste essentiellement dans les deux vertus, si chères au cœur de notre Fondatrice et qu'elle a si instamment recommandées à ses filles: l'obéissance et la charité.

"Regardez ces avis, ajoute M. Faillon, comme les plus importants que je vous aie jamais donnés, et comme le testament de mon cœur qui vous est tout dévoué à chacune." Et il termine par ce vœu: "qu'il serait utile d'instituer une petite fête de famille, qui sera célébrée tous les ans, le jour de la fête de la Présentation de la Sainte Vierge au Temple."

Nos anciennes Mères accueillirent avec joie cette proposition et, depuis plus de quatre-vingts ans, cette fête du 21 novembre précédée de trois jours de récollection, est en vigueur dans notre Institut. De même, l'esprit et le dévouement de nos Pères de Saint-Sulpice n'ont point changé envers celles qui s'honorent d'être leurs filles. Tous nos chapelains ont tenu à préparer nos âmes à cette rénovation par de pieux et substantiels entretiens.

Ce fut dans ces dispositions que nos Mères saluèrent les beaux jours du triduum de l'Immaculée-Conception fixé pour notre Communauté aux 13, 14 et 15 août 1855.

Les réparations de l'église étaient à peine terminées, que déjà l'on s'occupait des décorations. La statue de la Vierge Immaculée, élevée bien au-dessus du maître-autel, portait un riche diadème, et de ses mains, s'échappaient des jets lumineux. Des guirlandes de verdure descendaient sous ses

pieds et s'enlaçaient sur les murs au milieu d'écussons et d'oriflammes. Un cercle lumineux brillait tout autour du chœur et des fleurs en abondance embaumaient nos autels. Ces fêtes, nous disent les anciennes, furent splendides.

Au milieu des douces joies du triduum, Mère Deschamps reçut la visite de M. Auguste Campion, grand-vicaire de Cleveland et curé de Toledo, Ohio. Il venait demander des sœurs pour fonder un établissement de charité dans sa paroisse. Mgr de Cleveland, lui-même, avait antérieurement fait la même demande pour sa ville épiscopale, mais sur notre refus bien motivé, il s'était adressé aux Ursulines, vouées à l'éducation des enfants. M. Campion, lui, désirait des sœurs de Charité.

Mère Deschamps crut voir la volonté de Dieu dans cette nouvelle démarche. Le 16 septembre suivant, le Conseil général signa l'acte d'acceptation et en informa l'Evêque de Cleveland par la lettre suivante en date du 19 :

“Permettez-moi d'offrir à Votre Grandeur l'expression de ma vive et sincère gratitude de la faveur que vous faites à notre Communauté, de lui demander, par l'entremise de M. Campion, votre vicaire-général, un détachement de sujets pour travailler à la vigne du Seigneur, dans la ville de Toledo.

Si nous n'avons pas eu l'avantage de nous établir à Cleveland même comme l'aurait désiré Votre Grandeur (il y a deux ans), nous nous estimons vraiment heureuses d'accepter cette autre position dans votre diocèse où nous serons toujours disposées à nous dévouer aux œuvres de charité qui nous seront confiées.

C'est avec toute la confiance que m'inspire le haut mérite de Votre Grandeur et celui de votre Grand-Vicaire que je confie à votre sainte protection, Monseigneur, quatre de nos sœurs, persuadée qu'elles trouveront, en leur Evêque, un puissant protecteur comme un tendre Père.

En vous priant de bénir ma Communauté, je désire une grande part de cette bénédiction pour nos premières missionnaires de Toledo qui sont si heureuses de vous reconnaître désormais comme leur premier Pasteur et Père."

Monseigneur Rappe répondait ainsi, une semaine plus tard :

"J'ai eu l'honneur d'apprendre par M. l'abbé Campion, mon grand-vicaire, que vous aviez voulu consentir à sa prière et promettre une colonie de vos chères filles pour fonder une maison de charité à Toledo. C'est de tout cœur, Madame, que j'ai approuvé sa démarche et c'est de tout cœur que je forme des vœux pour votre établissement dans mon diocèse, et je ne négligerai rien de tout ce qui est en mon pouvoir pour encourager votre noble dévouement. Je ne dois pas cependant vous dissimuler que j'ai craint que cette fondation était un peu prématurée, considérant les nombreuses entreprises et les charges pesantes que les catholiques de cette ville se sont imposées depuis peu. Cependant, M. l'abbé Campion, qui est sur les lieux, croit qu'il pourra pourvoir à tout; reposons-nous donc sur la bonne Providence et j'espère que nous ne serons pas confondus.

Recevez, Madame, d'avance, l'expression de ma vive reconnaissance et comptez sur mon parfait dévouement.

Donnez-moi s'il vous plaît, une part à vos charitables prières et recevez en échange, vous et vos filles missionnaires, ma bénédiction paternelle."

Nos Sœurs Henriette Blondin, Thérèse Brady, Mary-Jane Hickey et Suzanne Monarque furent désignées pour cette mission. Le départ s'effectua le 24 octobre 1855. Sous l'égide de l'Archange Raphaël, Mère Julie Deschamps et les nouvelles missionnaires voyagèrent par bateau jusqu'à Buffalo où M. Connolly qui les avait accompagnées, remit les voyageuses aux soins de M. Campion.

Rendu à destination, le bon Curé ne put offrir à nos sœurs que le logis des Mères Ursulines. Cette maison de

trente pieds de longueur n'avait qu'un étage avec mansarde, et les religieuses qui l'habitaient étaient déjà au nombre de six. Comment y recevoir les nouvelles venues! Après plusieurs démarches, le Curé obtint d'un brave Irlandais, M. Wall, la propriété qu'il venait de faire construire. Nos sœurs y entrèrent le 15 novembre. L'installation fut des plus facile, chacune n'ayant que sa malle à placer; on s'en servit même en guise de tables et de sièges. Un seul poêle devait distribuer la chaleur dans tout le logis.

Bientôt, M. Champion amena douze petites orphelines, les douze premières! L'accueil fut des plus maternel, mais pour préserver nos chères enfants du froid, nos sœurs durent recourir à leur propre vestiaire. Un certain soir qu'on avait revêtu une des petites d'un gilet de flanelle rouge en guise de robe, ce costume fit éclater une explosion de gaieté probablement assez bruyante, car on raconte que des passants s'arrêtèrent aux fenêtres "pour voir ce que les *Nuns* faisaient".

Un jeune médecin protestant, le Docteur Hazelets, avoua plus tard que lui-même avait épié les sœurs au début mais que bientôt, ayant constaté leur joyeux dévouement, il en avait conçu de l'admiration; aussi, à l'occasion, leur offrit-il gratuitement ses services. M. Coghlin les pourvut longtemps des provisions les plus nécessaires; M. Rowsey leur donna une vache; les dames Coghlin, Rowsey et McBean organisèrent une vente de Charité à leur profit. Ces secours s'avéraient néanmoins insuffisants; aussi, Mère Julie Deschamps, en quittant ses filles pour rentrer à Montréal, avait-elle le cœur gros d'appréhensions. Le 20 novembre suivant, elle écrivait à Mère Marcelle Mallet, supérieure de nos Sœurs de Québec :

"Il faut que je vous dise un mot sur la mission de Toledo. Cette ville est beaucoup plus considérable que je ne me l'étais imaginé; elle n'est pour ainsi dire qu'à son berceau et déjà elle compte une population de douze mille âmes.

Elle sera dans quelques années très commerciale, car les canaux et les chemins de fer s'y croisent en tous sens. Ses vastes rues à perte de vue, tirées au cordeau et plantées d'arbres, offrent un coup d'œil charmant. Nos sœurs sont bien vues à Toledo. Les protestants, moins fanatiques à cet endroit que dans d'autres parties des Etats-Unis, vivent en bonne intelligence avec les catholiques. De concert avec ces derniers, ils se sont réjouis de l'arrivée des sœurs de Charité, et même, dès les premiers jours, ils s'informaient si les sœurs leur feraient l'honneur de les visiter eux aussi. Vous pensez bien que nous n'avons pas manqué de répondre à leur désir, et je vous assure que les démonstrations de joie de quelques-unes des familles protestantes de la ville que j'ai voulu visiter moi-même, étaient loin de paraître équivoques. On nous sollicitait pour prendre le thé; en un mot, ces braves gens nous comblaient de civilités. Sans tarder, nos sœurs, accompagnées d'une dame de charité, commencèrent la visite à domicile. Dès leurs premières excursions, elles virent avec bonheur que le champ confié à leur sollicitude par le Père de famille était un théâtre digne du dévouement des sœurs de la Charité. En arrivant à Toledo, la maison destinée aux sœurs n'étant point prête à les recevoir, on nous conduisit chez les religieuses Ursulines, où nous fûmes accueillies avec la plus aimable cordialité, et cela pendant onze jours. Ces religieuses, au nombre de six, appartiennent à la maison de Cleveland, ville épiscopale éloignée de Toledo d'une centaine de lieues. Je crois que les Ursulines sont partout les mêmes. Pour moi, je n'oublierai jamais la bonté et l'affection que nous ont témoignées celles de Toledo. Les trois premières sont venues de la Maison de Boulogne il n'y a que cinq ans. Mgr Rappe, aujourd'hui évêque de Cleveland, était chapelain de cette Communauté en France. Dès son premier voyage il amena avec lui un groupe d'Ursulines vraiment dignes de la confiance de leur saint Evêque car, afin de rendre plus de



services à la Religion, elles savent se faire toujours tout à tous.....”

Au mois de février 1856, la ville de Toledo est inondée. Les sœurs ne peuvent suffire à soulager les victimes et Sœur Suzanne Monarque succombe de faiblesse. On appelle Montréal à l'aide et notre Mère envoie deux jeunes missionnaires fortes et courageuses, nos Sœurs Adèle Bélanger et Elisabeth Sobiensky, auxquelles elle joint une de nos meilleures employées, Marie Lizotte. Quelle joie à Toledo en revoyant des compagnes de chez nous!

La Providence divine préparait cependant une nouvelle épreuve: madame Wall, très âgée et ennuyée du voisinage trop bruyant des orphelines, demanda à son mari de congédier ses locataires. Contristé, celui-ci dut néanmoins se rendre à cette demande. M. Champion cherchait encore une résidence pour la petite Communauté lorsque, informé de son embarras, un jeune protestant converti, M. Frédéric Bakewell, vint offrir une maison qui allait devenir, plus tard, la propriété de nos sœurs. (1)

Ce logis était plus spacieux et plus confortable. Le déménagement s'effectua promptement, l'ameublement n'ayant guère augmenté: quelques chaises, des matelas, un poêle et les malles. Le 3 mai 1856, on coucha pour la première fois dans la maison de M. Bakewell. Le lendemain, le nouveau bienfaiteur vint s'informer de la situation et, avec l'aide de M. Champion, se mit en frais de monter le poêle. Il était dix heures quand les sœurs et les orphelines se mirent à table pour le déjeuner, et quel déjeuner! On

---

(1) M. Frédéric Bakewell, converti au catholicisme par le zèle de M. Champion, devint Sulpicien. De 1862 à sa mort survenue le 12 décembre 1869, il exerça le saint ministère à l'église Saint-Patrice de Montréal où l'on conserve encore le souvenir de son dévouement. C'est au moment d'entrer au Séminaire qu'il fit don de sa propriété aux sœurs Grises.

vivait d'aumône . . . . . Un peu de pain suffit pour ce matin-là. Toutefois, à partir de ce changement de demeure, les provisions vinrent presque abondamment. Le bon Dieu leur envoya aussi une de leurs premières consolations apostoliques : ayant recueilli une servante pauvre et malade qui, depuis longtemps, négligeait ses devoirs religieux, elles eurent la joie de la bien soigner et de la préparer à une mort très pieuse.

Tandis que nos sœurs souriaient à l'espoir d'accomplir un peu de bien à Toledo, on parlait, en ville, du départ des sœurs Ursulines comme d'un fait décidé. Vu le manque de ressources pour soutenir et encourager deux maisons religieuses, M. Champion pensait que les sœurs de la Charité suffiraient pour le moment ; elles visitaient les malades, recevaient les orphelines et pourraient avec le temps s'occuper de l'instruction de la jeunesse. Il espérait que Mgr Rappe, acceptant d'aussi bonnes raisons placerait avantageusement les Ursulines ailleurs, ou les dirigerait vers la maison de Cleveland. Telle n'était pas la pensée du pieux évêque qui en écrivait à Mère Deschamps, le 26 mai 1856 :

“Il a été vraiment question de retirer, ou plutôt de remercier les Dames Ursulines de Toledo. En voici l'occasion. Comme j'ai eu l'honneur de vous en faire part avant l'arrivée de vos chères filles à Toledo, il est éminemment difficile pour nos pauvres catholiques de cette ville de pourvoir à l'entretien de deux Communautés religieuses.

Je n'ai pu, en conscience, souscrire à la proposition de mon vicaire-général sans blesser les lois de l'honneur et de la justice. Sur mon refus, M. l'abbé Champion m'offrit sa démission que j'ai cru devoir accepter. Avec des qualités vraiment éminentes comme prêtre, en réalité il n'est pas homme d'affaires, chose cependant requise dans nos jeunes missions.

J'apprends que nos enfants de Toledo sont passablement irrités contre moi et pour le départ de M. Champion et pour

le fardeau, le double fardeau que je laisse peser sur eux, refusant de retirer nos Sœurs Ursulines; de sorte que mon administration dans cette ville devient pénible.

Je suis sûr que vos filles de Toledo sont restées totalement étrangères à tout cela et m'aideront, par leur refus à accepter la position des Dames Ursulines. C'est dans ce sens que j'ai eu l'honneur de leur écrire samedi dernier.

J'ai la confiance de remplacer M. Campion par un ordre religieux, et vous pourrez rester assurée, Madame et chère fille, que je ne négligerai rien pour consoler nos chères enfants de Toledo du départ de M. Campion.

Mon intention est de visiter Toledo dans une dizaine de jours; nous ferons en sorte, Dieu aidant, de tout faire pour le mieux.

J'ai besoin, Madame et chère fille, du secours de vos prières, ne le refusez pas à celui qui est de tout cœur. . . ."

Cet événement bien pénible pour le bon Père Campion était cependant le moyen préparé par la divine Providence pour l'amener à l'accomplissement de ses desseins. Il obtint son entrée au Séminaire de Montréal et, durant nombre d'années, exerça le ministère avec beaucoup de fruit, surtout à l'église Saint-Patrice où la population irlandaise lui a conservé un si reconnaissant souvenir.

Comme Mgr Rappe en avait informé Mère Deschamps, Sa Grandeur se rendit à Toledo, d'où il lui écrivit le 12 juin 1856:

"Je suis à Toledo depuis quelques jours et, de cette ville, j'ai l'honneur de répondre à votre bien aimable lettre du 3 courant. Je vous remercie très sincèrement, Madame, pour le concours sage et prudent que vous promettez à nos vues, et j'ai la confiance que vos chères filles de Toledo répondront à vos avis maternels. Tout me fait espérer qu'avec quelques sacrifices de la part des deux Communautés naissantes; tout ira bien. J'ai confié le soin de vos chères filles à M. l'abbé Evrard, prêtre sage, pieux, actif et doué d'un talent

spécial pour les affaires. Il a de plus une connaissance parfaite de trois langues, et une expérience de quinze années dans le saint ministère; il sera tout dévoué aux deux jeunes Communautés.

Le sacrifice, Madame et chère fille, qu'il y aurait à faire pour consolider votre établissement à Toledo, ce serait de procurer à votre précieuse Communauté un local convenable pour l'objet qu'elle se propose. Vos sœurs ne le pourront sans votre assistance. La ville aidera dans la construction du bâtiment nécessaire à l'œuvre, je veux dire d'un orphelinat et des locaux pour le logement des sœurs destinées à cette œuvre et au soin des malades à domicile. Quant à un hôpital, je ne crois pas prudent de s'en occuper en ce moment. J'ai quelque espérance que la ville pourrait leur confier la maison des pauvres et des malades avec une rétribution convenable et une maison meublée pour cette fin."

A la fin du mois d'août, notre Mère Supérieure résolut d'aller à Toledo pour étudier la situation sur place. La jeune Sœur Suzanne Monarque y était bien souffrante, lui écrivait-on, les symptômes de la tuberculose alarmaient ses compagnes; il était urgent de la ramener à la Maison-Mère. Sœur Adèle Robin-Ste-Croix fut choisie pour la remplacer. Elle reçut cette obédience avec un grand esprit de foi, et partit en compagnie de notre très honorée Mère. Nos voyageuses arrivèrent à Toledo dans les premiers jours de septembre. L'état de pauvreté de la petite Communauté s'était bien peu amélioré; aux repas on usait plus de graisse que de viande, le beurre apparaissait rarement et l'on acceptait volontiers de l'orge pour breuvage: "la pauvreté étalait partout son luxe."

Mère Deschamps fit connaître cette gêne aux bons amis de nos missionnaires dont plusieurs répondirent à son appel, comme en témoigne cette lettre à Mgr Rappe:

Montréal, 24 novembre 1856

Le but principal de mon voyage était de voir Votre Grandeur relativement aux affaires de notre établissement de Toledo. Les circonstances m'ayant privée de cet honneur, je prie Votre Grandeur de me permettre d'y venir aujourd'hui. Dans le but de procurer à nos sœurs un local pour y bâtir une maison plus spacieuse que celle qu'elles occupent maintenant, je m'étais chargée, comme Votre Grandeur le sait déjà, de faire les démarches pour trouver à emprunter une somme suffisante à l'acquisition d'une ferme de la contenance de quarante arpents de terre, pour assurer des revenus à l'établissement. Toutes les démarches que j'ai pu faire n'ayant eu aucun succès, vu la rareté de l'argent qui se fait sentir partout, je ne vois pour elles d'autres moyens de s'agrandir que d'appliquer une partie des produits du bazar qu'elles sont sur le point de faire, et les autres petites épargnes qu'elles pourraient mettre de côté, à acheter deux ou trois arpents contigus à un arpent que M. Rowsey a eu la générosité de leur offrir sur sa ferme située sur "Legrange Street" appartenant ci-devant à M. Baker, ou un autre terrain dans le cas que celui mentionné serait plus cher ou moins convenablement situé. Quelques citoyens aisés de Toledo m'ayant fait des offres très avantageuses pour aider nos sœurs à bâtir, j'approuverais le projet si Votre Grandeur n'y a point d'objection. Voilà, Monseigneur, ce que je crois être le plus expédient pour elles, si toutefois votre Grandeur approuve le projet que je lui soumets."

Monseigneur répondit avec bonté le 29 du même mois :

"De tout mon cœur j'approuve votre plan, mais je vous engagerais à consulter M. Evrard pour vous assurer si nos bonnes sœurs de Toledo pourront prudemment pourvoir à l'entretien de leur famille chérie après avoir employé une partie de leurs ressources amassées par le "Fair", et si cette mesure est de nature à plaire aux contributeurs. Je le pense,

M. Evrard doit être plus au courant des choses que moi. Il serait bon aussi de le consulter sur la localité la plus convenable pour l'orphelinat.

J'aime à renouveler ici, Madame et chère fille, mes sentiments de gratitude et dévouement envers votre précieuse colonie de Toledo. Si j'ai cru que le temps n'était pas arrivé de fonder à Toledo et qu'il n'était pas raisonnable après la fondation faite de supprimer le couvent des Dames Ursulines, j'ai néanmoins entretenu la plus haute estime pour votre excellente maison. Mon regret en ce moment est de ne pouvoir les aider à sortir de la maison trop étroite qu'elles occupent. Mais tout ce qu'il sera en mon pouvoir de faire pour leur bien spirituel, je vous promets, Madame et chère fille, de ne rien négliger pour l'accomplir."

La correspondance de Mère Deschamps nous montre avec quel dévouement elle suivait les développements de la mission de Toledo. Au coût de \$2,000.00 on venait d'y acquérir un terrain de deux âres de superficie, dans un quartier très salubre de la ville, avec l'espérance d'y bâtir une maison de charité pour les malades et les orphelins.

Le 15 mai 1857, elle écrivait à cette occasion à l'abbé Evrard :

"De nombreuses occupations m'ont privée jusqu'à ce jour de la satisfaction de répondre à votre gracieuse lettre du 24 courant. Je sollicite votre indulgence. Je ne saurais, Monsieur, vous exprimer toute la gratitude dont je suis pénétrée envers vous, si grand est votre dévouement pour le bien et le développement de notre établissement de Toledo. Je suis vraiment confuse, à la vue de ce que vous ne cessez de faire pour nous. Je prie Dieu d'être lui-même notre caution en votre faveur.

L'acquisition du terrain, les conditions et le prix sont à ma plus grande satisfaction et je crois que, eu égard aux moyens, on ne pourrait rien faire de mieux. Mes vœux dans

la manière de procéder à la construction de la bâtisse sont en parfaite harmonie avec le plan sage et judicieux que vous avez eu la bonté de me communiquer. Il est évident que, nécessairement, une grande prudence devra présider à toutes ces opérations, si on ne veut pas s'exposer à faire banqueroute. Quoique je compte sur la bonne volonté des braves gens qui ont eu la générosité de faire par avance des promesses avantageuses, cependant je crains fort qu'ils ne deviennent en défaut pour les remplir. Comme vous le dites très bien : "Il est plus facile de promettre que de tenir". Mais pour se créer quelques ressources pécuniaires, ne pourrait-on pas faire à Toledo ce qui se pratique ordinairement dans notre pays pour les Communautés peu aisées, je veux dire se présenter chez tous les citoyens, protestants comme catholiques, pour demander un concours en faveur de la bonne œuvre. Ici, cette manière de collection réussit à merveille. Cette visite générale, malgré tout ce qu'elle a de pénible, pourrait être faite par les sœurs. Si vous jugiez qu'il ne fût pas convenable que nos sœurs sortissent pour tendre la main, un Comité de personnes charitables pourrait être organisé. Mais il est bien entendu que si cette dernière mesure tendait à faire penser au Comité qu'en vertu des services qu'il rendrait, il aurait droit d'intervenir dans la conduite des travaux, il faudrait plutôt y renoncer, car ce serait créer peut-être des difficultés, des embarras pour nos sœurs qui se reposent entièrement sur vous, Monsieur, pour la conduite et l'exécution des travaux. Tout cela n'est qu'un projet. Vous connaissez mieux que personne l'esprit qui règne dans votre pays adoptif, vous verrez aussi mieux que tout autre s'il est opportun de le mettre à exécution.

Ma sœur Blondin vous remettra le titre rédigé ainsi que les notes signées. Je bénis le Seigneur du bien que vous me dites de nos sœurs, je vois avec satisfaction qu'elles s'appliquent à mettre en pratique les salutaires instructions que vous avez la charité de leur donner."

Les aumônes recueillies dans le diocèse de Cleveland et ailleurs, le fruit de leur travail et de leur économie permirent à nos sœurs de commencer, dès cette année 1857, une construction dont elles purent occuper une partie le 12 août 1858 ; mais le tout ne fut terminé qu'en 1861. Le coût s'éleva à \$21,505.00.

De ces humbles débuts, ont surgi l'Hôpital Saint-Vincent et l'Orphelinat Saint-Antoine. La bénédiction de ce dernier reconstruit en 1907, eut lieu le 27 octobre, cinquante-deuxième anniversaire de l'arrivée des fondatrices. Ses trois cents petits hospitalités, garçons et filles, y reçoivent une instruction soignée au sein d'une vie confortable se rapprochant le plus possible de la vie familiale.

Quant à l'hôpital, il a bénéficié de plusieurs agrandissements : deux ailes bénites par Sa Grandeur Mgr Horstmann le 25 juillet 1905, une autre addition datant de 1916, une autre encore de 1925 et des améliorations successives ont porté sa capacité d'hospitalisation à 350 lits. La résidence des Infirmières, bénite le 18 mars 1917 par Sa Grandeur Mgr Schrembs, a pris avec les années des proportions plus vastes et peut actuellement recevoir plus de 200 étudiantes.

### **M. Faillon rappelé en France**

Le 21 septembre 1855, on apprenait à Montréal le rappel en France de M. Michel-Etienne Faillon. Ce départ allait contrister tous ceux qui avaient connu le vénérable Sulpicien. Au Séminaire, on ne s'en consolait que par l'espoir d'un retour possible. Les trois Communautés sulpiciennes : Hôtel-Dieu, Congrégation Notre-Dame et sœurs Grises, auxquelles il portait un si paternel intérêt, en étaient affligées. M. Victor Rousselot, notre confesseur, écrivait à M. Faillon, quelques jours après ce départ :

“Que vous dire de la surprise, de la peine et de l'affliction de nos sœurs à la nouvelle de votre départ ! Il a fallu le langage de la foi pour les consoler. Je leur ai dit souvent



que je ne désespérais pas de vous voir revenir en Canada. Les circonstances en effet peuvent devenir telles que, dans un an ou deux, on jugera à propos de vous renvoyer parmi nous. Fiat! Fiat!"

### Nos Sœurs de S.-Hyacinthe et d'Ottawa missionnaires à S.-Boniface

C'est en cette même année 1855 que nos Sœurs de Saint-Boniface, ne pouvant se recruter, durent faire appel aux autres fondations pour recevoir du secours. Saint-Hyacinthe et Ottawa y répondirent généreusement: leur Institut était encore au berceau, cependant, elles envoyèrent "à titre de prêt" des religieuses distinguées: nos Sœurs Theresa McDonnell—Sainte-Thérèse, Sainte-Marie, Mary Curran et Justine Dupuis-Fisette.

Les deux professes d'Ottawa, Sœurs Sainte-Thérèse et Sainte-Marie, voyagèrent en chemin de fer avec Mgr Grandin et trois de nos sœurs, jusqu'à S. Paul, Minnesota. Là commençait la route des prairies. Jour après jour, au pas lent des bœufs, on va, on va, tandis que la charrette de la Rivière-Rouge grince et cahote sur ses essieux de bois. Le soir, on dresse la tente, on entend hurler les loups, on endure les terribles maringouins. Le saint Evêque distribue largement les secours spirituels mais il ne conjure ni les éléments, ni les animaux féroces, ni les insectes malfaisants. Du moins, sachant combien l'endurance sera nécessaire aux nouvelles missionnaires, il leur en donne immédiatement l'exemple.

D'ailleurs, les sacrifices sont parfois compensés par les beautés de la nature vierge: dans ce pays aux horizons immenses, les aurores et les crépuscules sont presque toujours grandioses. Ce que nos sœurs admirèrent le plus, ce fut une prairie couverte de roses, une prairie à perte de vue couverte de roses caressées par la brise et le baiser matinal du soleil. Quel coup d'œil magnifique sous un ciel d'azur!

Nos voyageurs font leur chemin à travers cette prairie; les tendres fleurs se courbent sous le sabot des montures et leur parfum réjouit un instant les missionnaires.

Si longue que fut la route, elle prit fin; on arriva sain et sauf à Saint-Boniface. La bonne Mère Marie-Louise Valade ouvrit grands ses bras et son cœur: sœurs Grises de Montréal, d'Ottawa et de Saint-Boniface ne formèrent plus qu'une seule famille.

Les nouvelles missionnaires se montrèrent vraies sœurs de Charité. Sœur Sainte-Thérèse, en particulier, mérita immédiatement le qualificatif que les Indiens donnent aux religieuses: "Femme de la Prière". On la nommait aussi la bonne Mère des Pauvres, la Guérisseuse du bon Dieu, ou tout simplement "not'sœur Docteur". Les soins de Sœur Sainte-Thérèse doublés de sympathique bonté allaient à l'âme autant qu'au corps des pauvres Indiens. Voyez-la à travers la prairie, sous la pluie, dans la neige, dans le vent; peu lui importe la température, encore moins la distance! On est affligé, elle vient; on est malade, elle accourt. Tout son cœur passe dans ses œuvres, jamais un malheureux ne se vit refuser un secours. Il n'est pas étonnant qu'elle soit vraiment apprécié.

### **Enlèvement de Soeur Sainte-Thérèse**

En 1858, l'union de la mission de la Rivière-Rouge avec la Maison-Mère de Montréal s'effectuait après de longs préliminaires, comme nous le verrons dans la suite de ce chapitre. A cette occasion, la Communauté envoie d'autres sujets, comme aides à nos chères missionnaires. Bytown réclame naturellement les sœurs qu'elle avait si généreusement sacrifiées depuis trois années. Les deux missionnaires, Sœurs Sainte-Marie et Sainte-Thérèse sont donc rappelées. Elles reçoivent leur obédience en 1858, mais, vu les difficultés, ne peuvent partir qu'en 1859.

Les préparatifs du départ se font. . . . les Métis et les Sauvages résolus de ne pas laisser partir leur *sœur docteur* tiennent conseil. “Je me ferai brûler vif, dit l’un d’eux, plutôt que de laisser partir not’ sœur.”

Le jour du départ arrive. . . une grand’messe est chantée pour le succès du voyage, et la petite caravane se met en marche. Mère Valade accompagne ses filles jusqu’à la première étape et passe avec elles la nuit sous tente. Quelque pressentiment l’avertissait-il de veiller le plus loin possible sur le départ des voyageuses? Dès l’aube, on est debout. Tout va à merveille, constate avec satisfaction la bonne Mère. Dès ce soir, sans doute, la petite caravane rejoindra à Pembina, sur la frontière américaine, Mgr Grandin qui a pris les devants, à cheval, en compagnie de Mgr Taché. Les adieux s’échangent. Mère Valade, tout à fait rassurée, reprend le chemin de la maison vicariale et les voyageuses continuent leur route.

Arrivée à la rivière aux Gratias —aujourd’hui Morris— la caravane fait halte pour le repas. Immédiatement, charrette et voyageurs sont cernés par une troupe d’Indiens surgie du bois voisin. Sur un ton moins que rassurant, le chef de la bande s’adresse à Sœur Sainte-Thérèse: “Vous êtes notre prisonnière, dit-il; montez dans la charrette que voici et suivez-nous; nous ne vous ferons aucun mal.” En effet, aucun de ces Indiens n’aurait osé porter la main sur une religieuse. Deux d’entre eux ne s’étaient-ils pas enquis auprès d’un prêtre de l’Evêché “si c’était péché de toucher à une sœur”. Soupçonnant leur dessein, le prêtre avait répondu avec autant de force que de prudence: “Si vous touchez aux sœurs, vous serez excommuniés.”

Sœur Sainte-Thérèse ignorait ce détail, aussi, glacée de peur, crut-elle plus prudent d’obéir. Tandis que Sœur Ste-Marie allait continuer son chemin vers Ottawa, la captive retournait sous bonne garde à la Rivière-Rouge. Mademoi-

selle Annette St-Amant qui raconte si gracieusement ce fait dans "L'Art d'Être Heureuse", conclut ainsi :

"La Charité eut ce soir-là son apothéose. Dans le crépuscule nacré, parmi les cris de joie et les acclamations frénétiques, sœur Sainte-Thérèse, l'amie des pauvres, rentra dans son royaume. Une trentaine de cavaliers, fusil sur l'épaule, escortaient la charrette triomphale et caracolaient fièrement sur leurs montures pomponnées. Les cloches de la Cathédrale éclatèrent soudain en carillon joyeux. Elles sonnaient pour un baptême, mais on les crut de la fête."

"Enfin, le cortège arrive à la porte du Couvent. Une salve de mousqueterie éclate avec un formidable : "Vive not' sœur docteur !" Brisée par les émotions et les cahots, Sœur Sainte-Thérèse, après une courte visite à la chapelle, va prendre son repos. Demain, elle se remettra à la tâche et, durant plus d'un demi-siècle encore, elle se penchera, consolatrice et secourable, sur la misère quotidienne des grands enfants des bois. (1)

### Succursale de la Crèche à l'Hospice Saint-Joseph

Or, tandis que se déroulaient ces événements, notre Mère Deschamps s'occupait à la Maison-Mère des petits enfants de la Crèche. Vu l'exiguïté du local, on dut les transférer à Saint-Joseph, dans la maison contigüe à l'hospice. Dès les premiers jours d'octobre, notre chère Sœur Mathilde Thériault les y installait, aidée de nos bonnes et dévouées filles : Angélique Marion et Marie Lagacé. Les bébés de dix-huit mois ne pouvaient manquer d'en bénéficier puisqu'au retour de chez leurs nourrices, ils y étaient également reçus. En 1858, la Maison-Mère accueillit une partie des infirmes hospitalisées à Saint-Joseph et se chargea des

---

(1) Sœur Ste-Thérèse mourut à Saint-Boniface le 4 novembre 1917, dans la soixante-quatrième année de sa vie religieuse, à l'âge de quatre-vingt-deux ans.

fillettes parvenues à l'âge de la première communion. Nos Sœurs Elmire Thibodeau et Marie-Louise Bélanger—Casgrain furent chargées de cette nouvelle salle dite “des préparantes”.

### **Monsieur Dominique Granet, supérieur provincial**

Le 21 avril 1856, le vénéré supérieur de Saint-Sulpice, M. Pierre-Louis Billaudèle, était au comble de ses vœux: “Il descendait de la croix”, selon sa propre expression. Les élections quinquennales lui permettaient de prendre rang dans la vie commune. M. Dominique Granet, son successeur, le retint néanmoins au Séminaire pour bénéficier de ses sages conseils et de sa longue expérience. En s'inclinant devant le nouvel élu, on n'oubliait pas d'ailleurs le dévouement et les bienfaits de celui qui demeurerait toujours le bon père, le “grand-père”, qualificatif dont sa condescendance daignait sourire.

“Vous savez la nouvelle, écrivait plaisamment M. Victor Rousselot à nos sœurs de Saint-Benoît à cette occasion. Le cher Grand-père a donné sa démission et le Père Granet est supérieur du Séminaire et votre nouveau grand-père. Le grand-père Billaudèle a été admirable d'humilité. Aujourd'hui qu'il n'est plus supérieur, il est d'une joie qu'on ne lui a jamais vue. Son désir est de mener une vie cachée, recueillie: le voilà au comble de ses vœux. La dernière place dans la maison, c'est ce qu'il envie. Je ne sais si toutes les sœurs Grises en sont là!” (Lettre du 21 avril 1856)

### **Dons de M. Faillon**

Quelques jours après cet événement, notre Père Bonnisant remettait à notre Mère plusieurs exemplaires de la vie de M. Olier écrite par M. Faillon. Ayant, semble-t-il, laissé une large part de son cœur au Canada, l'Auteur nous multipliait ses témoignages de bienveillance. Au mois de jan-

vier 1856, la Communauté avait également reçu de lui un riche tableau du Sacré-Cœur, qui occupe encore aujourd'hui la paroi droite de la nef, au bas de notre chapelle. On y voit M. Normand exhortant Mère d'Youville, ses compagnes et les pauvres qui les entourent, au culte du Sacré-Cœur, alors si peu répandu au Canada. Ce tableau fut béni par M. Billaudèle le jour de Pâques, tombant, cette année-là, le 22 mars.

Le 8 septembre suivant, nous recevions encore huit tableaux de l'Intérieur de la Sainte-Vierge, nouveau bienfait de M. Faillon. Bénites le 18 octobre, ces toiles furent ensuite distribuées dans nos maisons. S'étant multipliée en témoignages de gratitude à l'adresse du vénéré bienfaiteur, Mère Julie Deschamps en recevait le 4 décembre (1856) la charmante réponse que voici :

“Vous m'exprimez des remerciements pour les tableaux que vous m'avez fait la grâce d'accepter. Je dois vous en faire au contraire moi-même du moyen que vous me fournissez par là de contribuer par ce faible moyen au bien de vos chères enfants et à la gloire de Marie, notre auguste Mère. Vous me dites que vous n'êtes jamais les moins bien partagées dans mes petites distributions. Que voulez-vous faire à cela? Il est dit de Jacob qu'il avait un faible pour Benjamin, j'aime à m'autoriser d'un si illustre exemple pour justifier à mes yeux la faiblesse que vous remarquez en moi. Car, pour nous, votre Communauté n'est-elle pas le Benjamin des Communautés de Ville-Marie? Et puis, mes bonnes Sœurs Grises me témoignent tant de confiance, tant de bonne volonté, elles entrent avec tant de simplicité et d'abandon dans toutes les pratiques qu'on leur suggère pour leur avancement, que véritablement, je croirais m'opposer à la volonté de Dieu si je ne tâchais pas de répondre du mieux que je le puis à leurs saints désirs. Vous me dites, ma bonne Mère, que la très sainte Vierge ne m'en aimerait pas moins, si je vous laissais payer les deux statues que je

vous donne bien volontiers. Mais vous, êtes-vous bien assurée de cela? Moi qui en doute, j'aime mieux prendre le parti le plus sûr. Ces statues m'appartiennent, c'est moi-même qui les ai commandées et payées; ce serait donc les vendre que d'en recevoir le prix. Mais jamais je ne pourrais vendre à prix d'argent les statues de Marie et de Joseph; j'aurais peur de m'assimiler au disciple infidèle. Si vous voulez absolument que je vous les vende, je le veux bien, pourvu que ce ne soit pas pour de l'argent, ou pour rien qui soit appréciable à prix d'argent. Je vous les vends donc pour cinq *Ave Maria* chacune, en exigeant encore que chacune des sœurs et des novices me donne la même chose, en puisant dans la bourse de son propre cœur. Tout cela, sans doute, vaudra bien mieux qu'un sac de piastres; et au bout du compte, tout le bénéfice réel sera de mon côté. . . ."

Une lettre adressée par notre Mère à M. Faillon, au mois de décembre de l'année 1856, va nous faire connaître les derniers faits de l'année:

"J'imagine, bon Père, que vous ne trouverez pas importun que je joigne à nos souhaits de bonne année, quelques détails sur notre famille que le bon Dieu daigne augmenter. Nous sommes quatre-vingt-deux professes depuis le onze courant, huit novices et dix postulantes. Je vous envoie la liste de nos noms, afin que vous connaissiez celles qui ont fait profession depuis votre départ de Montréal. Nos salles sont encombrées d'infirmes, de vieillards et d'orphelins; malgré cela, nous n'avons pas cru devoir nous refuser à une nouvelle œuvre que M. le Supérieur du Séminaire nous a proposée, celle d'accueillir les filles servantes irlandaises qui se trouvent très souvent sans situation et par là, en danger de se perdre. Nous sommes occupées dans le moment à préparer les salles pour les recevoir. Je vous assure, mon Père, que ce n'est qu'en nous gênant beaucoup de toutes manières, que nous pouvons accepter cette nouvelle charge. Mais si, au prix de nos petits sacrifices, nous avons

le bonheur de contribuer au salut de quelques âmes, nous en serions amplement récompensées. Vous prierez, j'ose vous le demander, pour le succès de cette œuvre.

Je ne me souviens pas, très honoré Père, si je vous ai parlé du moulin que nous avons été obligées de bâtir à Chateauguay, à dix-huit arpents seulement de l'ancien, afin de conserver notre droit sur un pouvoir d'eau qui nous aurait été enlevé par quelques particuliers, suivant que la loi du dix-huit décembre 1854 le permet. Le coût de ce nouveau moulin ne montera pas à moins de 7,500 louis et il ne nous donnera pas plus de profit que l'ancien, qui suffisait amplement pour moudre les grains de la seigneurie. Je ne crois pas que l'indemnité que nous devons recevoir nous rembourse plus de la moitié de cette dépense; le reste sera perdu pour les pauvres, si la très Sainte Vierge, sous la protection de laquelle nous avons mis cette bâtisse, ne vient à notre secours, en inspirant aux membres de la Chambre plus de générosité. Le moulin a été béni le 14 du courant sous le nom de Marie Immaculée.

Nous signerons demain un contrat de vente du lot de terre que nous avons sur la rue Youville; le prix convenu de la vente est de 5,000 louis comptant, le reste est à rente constituée. M. Comte trouve que ce terrain, qui n'a pas un arpent en superficie, est bien vendu. Nous pensons appliquer cette somme à l'achat d'un terrain adjacent à celui que nous avons eu en don de M. Berthelet le 16 juillet dernier, pour venir en aide à l'Hospice Saint-Joseph. Nous commençons à négocier cette affaire aujourd'hui.

J'ai reçu la semaine dernière une lettre de nos sœurs de Toledo. Le bon Dieu bénit leurs travaux. Les gens leur sont toujours bien dévoués. Ils leur ont fait, le 25 décembre dernier, un bazar qui a rapporté plus de \$1,400.00, somme plus que suffisante pour nourrir les quarante orphelins dont elles sont chargées. Je ne vous dis rien des asiles; nos sœurs doivent vous écrire. Notre Père Rousselot se soutient très



bien, marchant toujours du Séminaire ici par tous les temps, beau ou mauvais. Il fait pénitence pour nous!"

### **Retour de M. Faillon au Canada**

Cependant, plus d'un cœur entretenait l'espoir du retour de M. Faillon au Canada. M. Victor Rousselot lui écrivait à ce sujet, le 29 septembre 1856 :

"J'arrive de l'Hôpital-Général; j'y étais allé pour célébrer votre fête. Tous, les sœurs, les pauvres et moi, nous avons prié pour vous. Désormais, la fête de saint Michel est un jour de communion pour les sœurs en mémoire de vous. Il est destiné à prier Notre-Seigneur de vous rendre tous les biens que vous nous avez faits. Entre autres choses, on vous souhaite un petit mal d'yeux de telle nature qu'il ne vous puisse nuire aucunement, et cependant, inspirer à M. Carrière la pensée de vous envoyer une troisième fois au Canada. Que nous serions heureux de vous revoir ici; et vous-même, quel bonheur n'éprouveriez-vous pas en voyant, soit le grand Séminaire dont la construction s'achève, soit la chapelle de Notre-Dame des Sept-Douleurs, soit surtout le renouvellement de la Communauté qui s'opère chaque jour! Mais laissons agir la Divine Providence et ayons confiance que nous vous reverrons."

Le retour de M. Faillon au pays natal ne parut pas, en effet, favorable à sa santé; elle faiblit même au point qu'il ne put continuer son travail. On comprit alors combien le climat du Canada lui avait été salutaire. M. Carrière hésitait néanmoins à éloigner de nouveau un confrère dont la présence lui était si utile. Le désir de le conserver prévalut cependant et un troisième voyage à Montréal fut décidé. Le 3 novembre 1857, nous saluions le vénéré Père en terre canadienne.

Généreux comme toujours, il ne pouvait revenir chez les Sœurs Grises sans leur causer une agréable surprise: une

statue de Saint-Joseph, mesurant environ six pieds, l'avait précédé au milieu de nous. Bénite par lui-même le 11 du même mois, elle fut intronisée dans la chapelle latérale construite aux frais de Père Rousselot, et faisant face à celle de Notre-Dame des Sept-Douleurs.

### **Sandwich, Amherstburg et Windsor**

A cette même époque, Mgr Pinsonneault, évêque de London, demandait des Sœurs Grises de Montréal pour remplacer à Sandwich, les Dames du Sacré-Cœur dont il désirait transférer le pensionnat dans sa ville épiscopale. Tout en assistant les pauvres, des Sœurs de Charité pourraient, pensait Sa Grandeur, donner l'instruction élémentaire aux enfants. Après mûres délibérations, notre Conseil général accepta cette fondation, désignant comme fondatrices nos Sœurs Honorine Pinsonnault, Eulalie Perrin, Delphine Guenette, Justine Mulhall et Rose Brown-S.Patrice.

Leur départ s'effectua le 15 septembre 1857 et Mère Julie Deschamps voulut, encore cette fois, aller installer elle-même la petite colonie. On leur avait assigné la maison habitée autrefois par notre Sœur Raizenne (1). Un jardin potager et des arbres fruitiers en agrémentaient l'extérieur, mais à l'intérieur, la pauvreté régnait dans toute sa rigueur. Sans la générosité des familles Baby et Casgrain, nos missionnaires n'auraient certainement pas été sans manquer du nécessaire. Les fournisseurs refusaient de leur faire crédit, excepté pour le pain et la farine d'avoine. Les autres provisions indispensables ne leur parvenaient que très rarement. Cette misère était telle que M. Dudet, curé d'Amherstburg, en eut compassion. Il fit venir les sœurs

---

(1) Sœur Raizenne avait quitté l'Institut en 1826 pour fonder une communauté religieuse enseignante. Sans avoir pu réaliser son dessein, elle était morte à Sandwich, en grande réputation de sainteté.

(Voir 2ième volume de "l'Hôpital-Général")

dans sa ville et leur donna la maison d'éducation que les sœurs de Saint-Joseph venaient de quitter. Plus tard, cependant, pour répondre aux instances de Mgr Pinsonnault, nos Mères envoyèrent quelques sujets pour les écoles élémentaires de Sandwich et de Windsor.

### Réunion de Saint-Boniface à Montréal

Voyons maintenant Mgr Alexandre Taché, l'évêque vénéré de la Rivière-Rouge, plaidant, en mai 1857, la cause de nos sœurs missionnaires devenues Communauté autonome le 4 septembre 1854.

A l'occasion d'un voyage à Montréal, Sa Grandeur exposa verbalement à Mgr Ignace Bourget l'impossibilité, pour des religieuses, de se recruter dans un pays à peine civilisé. L'autonomie devait fatalement aboutir à l'extinction! Mgr Bourget le comprit facilement et encouragea Mgr de Saint-Boniface à négocier un rapprochement. Après avoir tant souffert de cette rupture, comment la Maison-Mère aurait-elle pu ne pas se montrer favorable à un retour possible! Mère Julie Deschamps avoua à Mgr Taché que sa lettre du 4 septembre 1854 lui avait été suggérée (pour ne pas dire imposée) par l'Autorité ecclésiastique et l'assura qu'elle regarderait comme un beau jour celui où s'effectuerait une réunion complète et indissoluble. Fort de cette assurance, Mgr Taché demanda de nouvelles religieuses pour une mission qu'il projetait en Alberta. (Lac Sainte-Anne, puis Saint-Albert) Mère Deschamps les lui promit à la condition qu'on leur procurerait tous les secours spirituels nécessaires et qu'on leur faciliterait l'accomplissement de leurs saintes Règles. Monseigneur lui représenta que les missions étaient pauvres et les ressources incertaines. Il ne pouvait pas même promettre le nécessaire.

—Nous savons, répondit la généreuse Mère, que les Pères ne laisseront pas souffrir nos sœurs; nous ne vous demandons que le vêtement et la nourriture.

—Et si les Pères n'ont pas de quoi pourvoir à leur subsistance?

—Dans ce cas, nos sœurs jeûneront comme eux et prieront Dieu de venir en aide aux uns et aux autres.

Mgr Taché promit d'envoyer aussitôt que possible la Supérieure de Saint-Boniface pour conclure l'union. Dès le printemps suivant, bonne Mère Marie-Louise Valade se mettait en effet en route et, le 5 juillet 1858, elle arrivait à Montréal, accompagnée d'une femme métisse. On devine combien l'accueil dut se faire affectueux et tendre pour faire oublier à la chère Mère ces longues années d'angoisse et de douleur. Elle avait tremblé pour l'existence même de son Oeuvre tandis que Montréal avait regretté, en un silence impuissant, le démembrement de la Famille entière. Oh! les larmes brûlantes de ce revoir inespéré! De part et d'autre, on sentit que rien n'avait changé, quant à l'affection fraternelle.

Son passage à Montréal permit à Mère Valade de constater les progrès de la Communauté, et le développement de ses œuvres. Elle visita l'Asile Saint-Patrice et l'Hospice Saint-Joseph, et applaudit au projet qu'on méditait alors d'élever sur le terrain de l'Hospice une salle d'asile de 116 pieds par 40, qu'allait faire construire M. Rousselot en faveur des petits enfants qui, tout en s'amusant, viendraient y bégayer le nom de leur Créateur et apprendre à le connaître.

Enfin, le 8 septembre, elle eut la satisfaction de voir se conclure sous les auspices de Marie en sa Nativité, les négociations qui l'avaient conduite à Montréal: l'union de la Communauté de Saint-Boniface avec la Maison-Mère. Un acte renfermant les principales clauses de cette union fut dressé et Mgr Bourget, assisté de MM. Bonissant, supérieur et Rousselot, confesseur, daigna présider l'assemblée qui devait sanctionner ce pacte d'entente fraternelle. "Cette fête sera pour vous, dit-il aux sœurs réunies, l'occasion de

paix et de charité. L'acte que nous venons signer aujourd'hui est un acte de paix qui vous unira de nouveau à vos sœurs séparées sinon d'esprit, au moins de corps, par des circonstances malheureuses. Il produira en vous une augmentation de nouvelles forces pour procurer la gloire de Dieu." Et après avoir rappelé les beautés et les sacrifices de la vie de missionnaire, Monseigneur invita les sœurs à demander à Marie dans sa Nativité, l'esprit de zèle et de charité requis pour remplir avec fruit ce saint ministère. "Allons au berceau de cette divine Mère puiser cet esprit d'apostolat, dit-il en terminant, c'est là que nous signerons ce pacte d'union. Puisse-t-elle le bénir de ses petites mains et le présenter au Père Eternel pour qu'Il daigne le ratifier à jamais."

Monseigneur signa aussitôt l'acte, puis il donna le Salut pendant lequel le *Te Deum* fut chanté avec beaucoup de ferveur.

Afin de cimenter cette cordiale entente, Mère Deschamps accorda à Mère Valade trois sujets pour Saint-Boniface: nos Sœurs Hedwidge Dandurand, Vitaline Royal et Marie-Anne Lassiseraye. Et selon la promesse faite à Mgr Taché, elle désigna Sœurs Zoé Leblanc-Emery, Adèle Lamy et Marie Jacques-Alphonse comme fondatrices de la mission du Lac-Sainte-Anne. Mère Valade prépara le départ, s'efforçant de communiquer à toutes l'esprit de zèle et de sacrifice.

Le vendredi, dix-sept septembre 1858, était le jour des adieux. Les nouvelles missionnaires se montrèrent heureuses d'avoir été choisies pour aller au loin faire connaître et aimer Jésus. Avant le départ, vers les sept heures, nos Pères Bonnissant, supérieur, et Rousselot, confesseur, vinrent réciter à l'église avec la communauté réunie les prières de l'Itinéraire. Mère Deschamps alla conduire ses vaillantes filles à la gare. La jeune Sœur Aglaé Lamy-Caron, sœur de Sœur Lamy, et quelques autres les accompagnèrent.

Le voyage des prairies, toujours pénible, dura trente-trois jours. Elles eurent beaucoup à souffrir du froid et de la faim, écrivait Mère Deschamps aux sœurs de Québec. "Le matin, elles trouvaient tout glacé sous la tente, jusqu'aux couvertures de leurs pauvres lits. Il y avait quinze jours qu'elles marchaient sans qu'il leur fût arrivé aucun accident. Mais un soir, à la veille de prendre un peu de repos, comme elles étaient à traverser une rivière, un de leurs bœufs, au lieu de gagner terre, prit le large avec sa charrette chargée d'effets, parmi lesquels il y avait une grande boîte remplie d'ornements, de canons d'autel, de cartes géographiques, etc. . . Tout fut mouillé, gâté, et en grande partie perdu.

Leur arrivée fut des plus solennelles. Sa Grandeur Mgr Taché avait envoyé à leur rencontre deux sœurs accompagnées de quelques dames et plusieurs belles voitures à quatre roues. Le son joyeux des cloches se fit entendre de bien loin et toute la Rivière-Rouge était en réjouissance. Au couvent, elles rencontrèrent les sœurs rangées dans le parterre avec les orphelines. Après une fraternelle accolade, on entra dans la chapelle ornée comme aux beaux jours de fête. Après un salut solennel suivi du *Te Deum*, on se rendit à la salle de communauté pour causer à loisir : tout comme autrefois —et à jamais!— Saint-Boniface et Montréal ne formaient plus qu'une seule et même famille Grise!"

---

## CHAPITRE IV

ELECTIONS QUINQUENNALES — FETE DES CINQ PLAIES ET EXPOSITION DES SAINTES RELIQUES — FONDATION DE L'HOSPICE LAJEMMERAIS, DE L'ASILE SAINT-JOSEPH ET DU COUVENT DE SAINT-NORBERT — DÉCÈS DE SOEUR EULALIE LA-GRAVE — MÈRE McMULLEN VISITE SAINT-BONIFACE — INCENDIE À LA MISSION DE TOLEDO — LA MAISON SAINT-COLOMBAN — INCENDIE DE LA CATHÉDRALE DE SAINT-BONIFACE — DÉCÈS DE M. ROMAIN LARRÉ, P.S.S. — ACQUISITION DU "MONT STE-CROIX" — DÉCÈS DE SOEUR M.-LOUISE VALADE — NOS CONSTITUTIONS SOUMISES À L'APPROBATION PONTIFICALE — ECOLE À SAINT-HENRI — HOSPICE DE BEAUHARNOIS — INSTITUT NAZARETH — RAPPEL DES SOEURS DE SANDWICH, WINDSOR ET AMHERSTBURG.

1858 - 1861

En 1858, les élections générales maintenaient dans leurs charges respectives, nos vénérées Mères Julie Deschamps, supérieure générale, Elizabeth McMullen assistante et Mère Jane Slocombe maîtresse des Novices. Une nouvelle phase s'ouvrait pour notre Institut; Mère Deschamps voulut confier à saint Joseph le soin d'en diriger les événements. Le 22 décembre suivant, à l'occasion d'une messe célébrée à la nouvelle Chapelle Saint-Joseph par Père Faillon, cette bonne Mère remettait derechef entre les mains de notre céleste Econome tous les intérêts de la Communauté.

### Dévotion aux Cinq Plaies

L'année suivante devait voir se développer parmi nous une dévotion chère à Mgr Bourget. Voici la lettre que Sa Grandeur nous adressait à ce sujet:

Montréal, 29 janvier 1859

A la révérende Mère Deschamps  
supérieure générale

Ma fille,

Une indisposition qui me fait garder la chambre, me donne le temps d'accomplir une résolution prise depuis longtemps, savoir : de partager entre toutes les Communautés de Montréal et de ce diocèse, les riches trésors de biens spirituels cachés dans la dévotion à la Passion de Notre-Seigneur et à tous les objets sacrés que l'Eglise propose à notre vénération pour nous entretenir dans une dévotion si salutaire.

"Pour vous mieux faire connaître ma pensée, je dois vous faire observer que ç'a été là l'intention de la Sainte Eglise, lorsqu'elle a institué les fêtes de la Prière et de l'Agonie de Notre-Seigneur au Jardin des Oliviers, de la "Passion", de la "Couronne d'Epines", de la "Lance et des Clous", du "Saint-Suaire", des "Cinq Plaies" et du "Précieux Sang". Aussi, toutes les Communautés se sont-elles portées d'elles-mêmes à honorer d'un culte particulier ces jours saints qui leur rappellent, d'une manière si touchante, les souffrances du divin Epoux."

"Mais il me semble qu'il serait plus agréable à Notre-Seigneur et plus profitable à ces Communautés, si chacune célébrait une de ces fêtes avec une dévotion plus spéciale; c'est pourquoi je me détermine à vous appliquer celle des "Cinq Plaies", qui se célèbre le vendredi de la troisième semaine du carême".

"En conséquence, on se fera un bonheur dans votre Communauté, de travailler avec une ardeur toujours nouvelle à acquérir cette dévotion aux "Cinq Plaies" du Sauveur. On se préparera à cette fête avec encore plus de soin, et on le fera avec plus de piété et de solennité".



“On se fera de plus, un devoir de propager, par tous les moyens qu’inspire un saint zèle, cette dévotion aux “Cinq Plaies” de Notre-Seigneur, par son exemple et par ses paroles.”

“L’office de cette fête est si beau et si touchant que votre Communauté y trouvera une source intarissable de piété qui lui fera goûter tous les fruits délicieux qui pendent à l’arbre de la Croix, lesquels sont, d’après saint Ignace, la douleur, l’affliction, la confusion, la tristesse, les gémissements, le brisement de cœur, les larmes et la peine intérieure.”

“Vous prierez donc votre Supérieur ou Directeur de vouloir bien vous traduire en français ce bel Office, dans lequel l’Eglise, cette sainte Epouse de Jésus-Christ, nous fait entendre sa juste douleur sur les souffrances de son divin Epoux, et lui témoigne tout ce que son cœur lui inspire de sentiments les plus tendres et les plus affectueux.”

“Vous y trouverez des sujets de pieuses méditations et de dévots cantiques, bien propres à nourrir une dévotion qui plus que jamais, sera celle de votre Communauté dans les siècles des siècles. Je vous bénis de toute mon âme, vous, ainsi que toutes vos bonnes sœurs, et je demeure de vous toutes,

le très dévoué serviteur

Ignace, évêque de Montréal.”

### Saintes Reliques

Pour inaugurer parmi nous ce culte spécial, le pieux Pontife vint, le 1er avril 1859, offrir dans notre chapelle, l’admirable Sacrifice qu’il fit suivre de l’exposition solennelle des reliques des saints. C’était le prélude de cette touchante octave dont le retour nous apporte, chaque année de nouvelles grâces.

### Hospice Lajemmerais, Varennes

Au printemps de cette même année, M. Joseph Desautels, curé de Varennes, exprimait à notre Mère générale le désir d'avoir des filles de Mère d'Youville dans sa paroisse. Pour un moment, la demande laissa le Conseil un peu perplexe: Varennes avait peu de pauvres, la proximité de la ville donnait aux plus nécessiteux l'avantage d'être admis à notre Maison-Mère. D'autre part, on ne pouvait offrir aux fondatrices qu'un ancien hôtel, désigné sous le nom de "Saline" à raison d'une source minérale qui jaillissait tout auprès. On aurait voulu pouvoir compter sur la générosité des paroissiens pour la construction d'une maison plus convenable mais ceux-ci ne se souciaient guère d'un établissement de ce genre.

Une raison allait néanmoins déterminer les sœurs Grises à accepter cette fondation: Varennes était la paroisse natale de notre Vénérable Mère d'Youville. A maints autres endroits, on bénissait son nom; ne convenait-il pas de perpétuer sa mémoire sur cette terre bénie de sa naissance? "En plus, ajoutait Mère Deschamps, si nous n'allions à Varennes que pour y faire éviter un seul péché mortel, n'en serions-nous pas heureuses?" Donc, le 19 juin 1859, le Conseil se prononçait définitivement en faveur, et le 30 septembre suivant, notre Mère générale allait y conduire les fondatrices: Mère Rose Coutlée, Sœur Célanire Beaudry-Régner et Sœur Denise Pépin-Dufrost.

Le lendemain, 1er octobre, Mgr Ignace Bourget daignait se rendre à Varennes pour inaugurer notre Oeuvre. Après avoir célébré la sainte Messe à l'église paroissiale, Sa Grandeur se rendit à la "Saline" pour y procéder à la bénédiction d'une cloche qu'il nomma "Marie-Marguerite", et à la bénédiction de la maison elle-même, plaçant la chapelle sous le vocable du Père Eternel. Notre bon Père Mathurin-Clair

Bonnissant, p. S. S. accompagnait Monseigneur à cette cérémonie à la suite de laquelle un dîner d'honneur fut servi aux invités par les dames du village.

Nos sœurs prirent alors possession de la maison qu'on nomma Hospice Lajemmerais en souvenir des Dufrost de Lajemmerais, ancêtres de notre Vénérable Fondatrice. Dès le premier jour, on admit une infirme et deux orphelines auprès desquelles Mère Deschamps inaugura elle-même le service des pauvres. En effet, durant le banquet servi aux invités, elle se chargea de porter à ces chères hospitalisées une large part du menu. L'invalidé qui avait l'humeur morose mais un fort bon appétit, se dérida tout à fait pour assurer que "jamais elle n'avait été invitée à pareil fricot."

Durant les vingt-et-une premières années, l'Hospice ne progressa que très lentement, mais en 1880, la "Saline" céda sa place à une solide construction en brique à quatre étages, mesurant 84 x 45 pieds, et surmontée d'un joli clocher. Vieillards, enfants pauvres ou orphelins et dames pensionnaires allaient y goûter plus de confort. A qui attribuer cette heureuse amélioration? Sans doute à la divine Providence, au travail et à la bonne administration de nos sœurs, mais aussi à la générosité de Mgr Joseph Desautels. Ce bon Curé céda à l'Hospice quatre arpents de terre dont la Fabrique lui laissait la jouissance. Il lui légua en plus \$6,000.00 avec la seule charge d'hospitaliser M. l'abbé F.-X. Bourbonnais. Cette clause n'avait rien d'onéreux pour nos sœurs car avant même de connaître la teneur du testament, l'Hospice Lajemmerais avait offert au digne prêtre un appartement que ses bienfaits lui avaient depuis longtemps mérité.

Outre les noms de ces deux bienfaiteurs, les chroniques de la mission ont enregistré ceux des abbés Joseph-Salomon Théberge, Filion et Etienne Birs, du docteur François Painchaud, du notaire Azaire Archambault, des MM. Brodeur, Decelles, Pariseau, Beauchemin et Létourneau, tous amis fidèles de notre Oeuvre de Varennes.

## Couvent de Saint-Norbert, Manitoba

Passons maintenant à notre mission de Saint-Norbert, Manitoba. Faire l'historique du Couvent de Saint-Norbert, c'est se reporter à 1858 ; c'est redire les difficultés inouïes, les durs travaux, les misères et les peines des années de fondations à la Rivière-Rouge.

Située à une distance de neuf milles à l'est de Saint-Boniface, la paroisse de Saint-Norbert est baignée par les eaux de la Rivière-Rouge et de la rivière La-Sale, ce qui lui fit attribuer dans les premiers temps, le nom de "Mission de la Rivière La-Sale".

Sa première chapelle en bois mesurant 90 x 33 pieds, fut construite en 1856 et desservie par un missionnaire de Saint-Boniface. L'année suivante, Saint-Norbert possédait son premier prêtre résident, le Père Jean-Marie Lestang, O.M.I. que l'on considéra comme le fondateur de la paroisse.

Depuis leur arrivée à la Rivière-Rouge, en 1844, nos sœurs ont si bien collaboré à toutes les œuvres des missionnaires que le Père Lestang n'hésita pas à les associer à la sienne. Sœur Hedwidge Dandurand, récemment arrivée de Montréal, et Sœur Flavie Laurent, au pays depuis huit ans, sont choisies pour la nouvelle fondation. Conduites par Sa Grandeur Mgr Alexandre Taché, par Mère M.-Louise Valade et par Sœur Mary Curran, elles arrivent à Saint-Norbert le 29 décembre 1858.

Les paroissiens vinrent en bon nombre, et à une distance assez éloignée, rencontrer la caravane, lui souhaitant la bienvenue par plusieurs décharges de fusil. Nos sœurs leur étaient données comme "étrennes" ; c'est ainsi que Monseigneur, toujours paternel, les présenta à la population. Heureux de les accueillir, ces braves gens n'avaient néanmoins à leur offrir que le grand luxe de la pauvreté. On a conservé l'inventaire de la cabane de fondation :

1 paillasse (sans lit), 2 couvertures, 2 oreillers  
 1 table, 1 banc, 1 poêle  
 1 poêlon, 2 chaudrons, 3 tasses, 2 soucoupes  
 6 cuillères, 4 vieux couteaux et fourchettes

Sur cette base solide du dénuement joyeusement accepté, la divine Providence allait édifier le Pensionnat de Saint-Norbert, car c'est en qualité d'institutrices qu'on y avait appelé les sœurs Grises.

La dure étape des débuts dura quinze ans. En 1874, on érigea une maison plus convenable; en 1889, une troisième modifiait et améliorait la seconde, et en 1904 on vit s'élever l'édifice actuel. (1)

Durant toute cette période, Saint-Norbert eut comme curés le Père Lestang puis —de 1862 à 1905— Mgr Joseph-Noël Ritchot P.D. Ce dernier employa tout son zèle à l'éducation chrétienne et française des enfants de la Paroisse. On sait quelle lutte opiniâtre l'Ouest eut à soutenir pour sauvegarder sa Langue et sa Religion dans l'enseignement. Mgr Ritchot fut de ceux qui surent tenir ferme et renverser toutes les difficultés. Ayant encouragé nos sœurs par tous les moyens en son pouvoir, ce dévoué Pasteur ne vit pas le développement complet de l'Oeuvre; en 1905, Dieu le rappelait à Lui.

Mgr Gabriel Cloutier, P.A., vicaire-général, succéda à Mgr Ritchot. Héritier de son dévouement, lui aussi se montra l'ami de la Jeunesse. Ses fréquentes visites aux classes encourageaient et stimulaient les élèves qui tous se sentaient les objets de sa paternelle sollicitude. Curé durant vingt-cinq ans, Mgr Cloutier s'éteignit dans son presbytère le 27 avril 1930.

En 1908, le Couvent de Saint-Norbert célébrait le 50ième anniversaire de sa fondation. Les dames de la Paroisse or-

---

(1) Depuis la rédaction de cet historique, le Couvent s'est encore amélioré et agrandi par la construction d'une aile terminée en 1941.

ganisèrent une fête que Sa Grandeur Mgr Adélarde Langevin, archevêque de Saint-Boniface, voulut bien présider. Cette présence du premier Pasteur rehaussait l'hommage de gratitude que chaque paroissien voulait rendre au dévouement tout désintéressé des sœurs Grises. Durant nombre d'années, en effet, nos sœurs s'étaient dépensées pour Saint-Norbert, sans autre rémunération que les aumônes de quelques âmes charitables.

En cette année de son Jubilé d'Or, le Couvent fut haussé au rang des Ecoles Supérieures manitobaines. En 1934, il devenait Institut Collégial. Ses registres conservent les noms de 7063 élèves dont 395 diplômées. Nous avons aussi le bonheur de constater qu'il a formé plus de 90 religieuses et un grand nombre d'institutrices (statistiques de 1934).

### **Asile Saint-Joseph, Montréal**

Tandis que naissait à Saint-Norbert le futur Institut Collégial, une œuvre plus humble mais non moins utile s'élabore à Montréal, celle de la Salle d'Asile de l'Hospice Saint-Joseph. M. Victor Rousselot p.S.S. en était, non seulement le fondateur, mais le bienfaiteur unique puisqu'il en avait assumé tous les frais. Commencée le 26 juillet 1858, cette construction était terminée et bénite par Mgr Ignace Bourget, le 2 juin de l'année suivante. Sa Grandeur bénit également une magnifique statue de Saint-Joseph qui fut, le même jour, placée au sommet de l'édifice.

Un visiteur de l'époque nous peint exactement la physionomie de cette "Salle d'Asile", œuvre d'un autre âge que notre XXIème siècle a remplacée par les "Ecoles Maternelles".

"Le joli édifice de brique sur la rue Bonaventure, en face de la gare du chemin de fer, est complété. Il est aujourd'hui distribué, meublé et fourni de tout ce qui peut constituer, nous osons le dire, une salle modèle. Plus de deux cents en-

fants y viennent chaque jour. Ce sont des enfants, en général, d'honnêtes ouvriers et de journaliers. Ils arrivent le matin avec leur petit panier, où est renfermé un propre diner. Ils repartent le soir, et c'est à qui sera le premier au rendez-vous du lendemain, tant les exercices variés de la salle d'asile ont d'attraits pour eux."

"Nous avons été frappés, en entrant, de l'air d'intelligence et de contentement, de la bonne tenue et de la propreté de tout ce petit monde. Le préau dans lequel ils se tenaient alors est une très vaste salle, divisée en deux par une cloison longitudinale de quatre pieds de haut; d'un côté sont les petits garçons, de l'autre les petites filles. Ces enfants s'amuse, rient, jouent, mais tranquillement."

"La salle est élégamment peinte. Au fond, il y a un Christ et deux statues, de la Sainte-Vierge et de Saint-Joseph. De chaque côté, se trouvent des crochets où les enfants suspendent leurs vêtements. Une planchette au-dessous, reçoit les petits paniers. A une extrémité de la salle, il y a un lavabo, très ingénieusement disposé."

"La sœur de charité qui préside aux exercices frappe un coup avec le livre de bois, qu'on appelle grand moniteur de l'école; et tout de suite les jeux sont interrompus; on se forme en ligne de chaque côté, militairement et avec un sérieux imperturbable. A un autre coup, on fait volte-face sur toute la ligne et, chacun s'appuyant les deux mains sur l'épaule de son voisin, la double file se met en route pour la classe, les plus petits en tête, et tous marquent la mesure au pas d'une de nos chansons canadiennes."

"La classe est une autre magnifique salle bien haute et bien aérée. La moitié est disposée en gradins, et ce n'est pas une des parties les moins amusantes des exercices, que de voir les petits enfants y prendre place avec prestesse et empressement, sans toutefois rompre trop promptement les rangs, tant est parfaite la discipline. En face des gradins se trouve un long pupitre, qui sert pour la classe. Sur ce pupi-

tre la sœur étale, les unes après les autres, les lettres en bois que les enfants nomment, ou plutôt, acclament d'une voix unanime, dès qu'elles paraissent, puis de même de la phrase tout entière. . On ne saurait croire avec quelle rapidité ils apprennent à lire et surtout à prononcer correctement, par cette méthode. Il y a aussi un alphabet-monstre sur un grand tableau suspendu à un des murs de la salle. Près de chaque lettre est cloué un objet dont elle commence le nom. Un petit violon est cloué près de la lettre V; un petit hibou empaillé près de la lettre H, etc. C'est sur ce tableau que les plus petits enfants apprennent en peu d'instant, et retiennent parfaitement, l'ayant toujours sous les yeux, cette formidable chose qu'on appelle A B C, chose qui a arrêté pendant plusieurs mois peut-être, des intelligences qui, une fois munies de cette arme, se sont élevées rapidement au plus haut degré."

"Une immense mappemonde aux couleurs très vives fait le pendant du tableau. Un petit garçon a été envoyé à la mappemonde armé d'une longue baguette, qu'il avait peine à porter, mais dont il était tout fier; il a indiqué les cinq parties de l'Amérique, et le cours du fleuve S.-Laurent. Une petite fille de quatre ans a été appelée au pupitre et elle a établi l'ordre dans une phrase dont la maîtresse avait brouillé toutes les lettres. On a compté en chantant, on a compté à l'aide du boulier-compteur, en vendant et en achetant des pommes et des oranges, hélas! imaginaires; on a répondu avec intelligence à des questions sur le catéchisme et sur la Bible."

"De temps à autre, toute la classe est invitée par manière d'exercice gymnastique, à faire une sorte de tapage avec les pieds et les mains, chose dont elle s'acquitte à merveille et qui a l'avantage de chasser le sommeil des paupières qu'il menace d'envahir. Cependant, il y a aussi deux petites litières, où l'on couche bien doucement les enfants qui s'endorment au milieu de la leçon. Deux ont été ainsi emportés



dans les bras de la religieuse et déposés dans ces lits sans que le bruit les réveillât.”

“Enfin, on a apporté un grand tableau noir sur lequel étaient tracées. . . devinez- quoi? Nous vous le donnerions en cent que vous n’y songeriez point; il vaut donc mieux vous dire que ce merveilleux tableau représentait des figures de géométrie. Et pourquoi pas? Est-il plus difficile à un enfant de comprendre ce que c’est qu’un angle, un cercle et une perpendiculaire, lorsqu’il en voit tous les jours -choses qui ne peuvent pas être autrement qu’elles ne sont- que de comprendre une foule de règles de grammaire toutes plus ou moins arbitraires et souvent, au moins en apparence, contradictoires? Disons tout de suite qu’on n’a attaqué aucune des propositions d’Euclide et qu’on s’est borné aux premières définitions. Les enfants paraissent, du reste, goûter cet exercice. Nous avons été heureux cependant, de voir que tout se terminait là et qu’il n’était question, pour le présent, ni de physique ni de chimie.”

“Les deux joyeuses bandes se sont ensuite mises en marche vers le préau, au chant de “Marlborough s’en va-t-en guerre”, et cela non sans jeter un coup d’oeil narquois sur leurs petits camarades que le sommeil avait mis hors de combat”.

“Le préau n’est pas le seul endroit où ils puissent s’ébattre; ils n’y demeurent guère que les jours de mauvais temps; il y a au dehors une galerie couverte et une jolie cour, que l’on vient de planter d’arbres, et où se passe la plus grande partie de leurs récréations. Les classes ne durent jamais longtemps, à la fois; la plus grande variété préside, ici comme en France, aux exercices de la salle d’asile”.

“Nous n’avons pas besoin de dire tout le mérite qui revient aux MM. du Séminaire de Saint-Sulpice et particulièrement à M. Rousselot, p.S.S. et aux dignes citoyens qui,

non seulement ont doté la ville de cette institution, mais qui ont par là introduit dans le pays un système nouveau, dont l'influence ne tardera pas à se faire sentir dans tout l'enseignement élémentaire."

Non content d'avoir employé ses deniers à fonder la première Salle d'Asile à Montréal, Père Rousselot voulut en former la première institutrice. Lui-même initia Sœur Julie Gaudry à cette méthode d'enseignement déjà pratiquée en France. L'humilité de notre Sœur se récria d'abord mais le Fondateur lui assura finement: "Ce que Française a pu faire, Canadienne, sans mystère, le fera pour son honneur." En effet, la sœur Grise canadienne répondit largement à ses espérances: durant nombre d'années, les Salles d'Asile se multiplièrent dans notre Institut et il se trouva toujours facilement des institutrices aptes à en comprendre l'esprit et à en assurer le succès.

### Décès de Sœur Eulalie Lagrave

Les joies sans mélange sont rares ici-bas! Tout en contemplant les consolants débuts de l'Asile Saint-Joseph, Mère Julie Deschamps ressent au cœur la morsure d'une douloureuse inquiétude: on lui écrit de Saint-Boniface que chère Sœur Eulalie Lagrave, frappée de paralysie, achève sa carrière. Retraçons quelques détails de cette mort édifiante.

On se souvient que nos Sœurs Zoé Leblanc-Emery, Adèle Lamy et Marie Jacques-Alphonse étaient de passage à la Rivière-Rouge, en route pour le Lac Sainte-Anne. Pour ménager la sensibilité de la mourante, on lui dissimula leur départ pour la dernière étape, mais elle ne tarda pas à le deviner: "Ah! elles sont déjà parties... Pauvres enfants; au ciel, elles auront une belle couronne!"

Oui, elles étaient parties. Retenue auprès de la mourante, Mère M.-Louise Valade avait chargé nos Sœurs Hedwidge Lafrance, M.-Anne Lassiseraye et Vitaline Royal de les

conduire jusqu'à la Prairie-du-Cheval-Blanc (Saint-François-Xavier). Mgr Taché s'y était rendu également pour s'assurer si les voyageuses avaient ce qu'on osait alors appeler "le confortable du voyage", ce voyage qui allait durer cinquante jours.

Le lendemain de ce départ, vers quatre heures du matin, Sœur Eulalie Lagrave était à l'extrémité. Entourée de toute la Communauté, elle fixa sur ses compagnes un regard où se peignait une affectueuse tendresse. Le cœur brisé de douleur, Mère Valade eut cependant la force de réciter les prières de la recommandation de l'âme et insinua à l'agonisante l'oraison jaculatoire: "Jésus, Marie, Joseph, que je meure paisiblement en votre sainte compagnie!" — "Paisiblement... murmura Sœur Lagrave, c'est beau mourir paisiblement!" Elle sourit et rendit son âme à Dieu. C'était le 4 août 1859. La co-fondatrice de Saint-Boniface avait consacré à cette œuvre quinze années d'héroïques sacrifices.

Le départ de cette ouvrière de la première heure creusait un vide difficile à combler. Bonne Mère Julie Deschamps le comprit et voulut immédiatement envoyer un renfort. Dès le 15 septembre suivant, nos Sœurs M.-Anne Pépin et Sophie Ethier partaient pour Saint-Boniface.

### **Mère McMullen visite Saint-Boniface**

Mais voilà que huit jours plus tard, une lettre annonçait à Montréal la maladie mortelle de Mère M.-Louise Valade qui, réalisant la gravité de son état, manifestait le désir d'une visite officielle. Probablement voulait-elle, avant de retourner à Dieu, recevoir l'approbation de l'Autorité première et l'assurance que tout, dans sa fondation, était conforme aux Règles de notre cher Institut.

Mère Deschamps ne pouvait laisser sans réponse un désir si légitime; elle voulut même que la Visitatrice essayât de rejoindre les nouvelles missionnaires déjà en rou-

te. Séance tenante, Mère McMullen s'offrit pour remplir cette mission et Sœur Rose Clapin lui fut donnée comme compagne de voyage. Mais Sœur Clapin était économe et avait dû sortir en ville ce jour-là pour les affaires de la Maison. Quatre hommes sont envoyés à sa recherche. Se figure-t-on sa surprise en les voyant arriver presque en même temps dans le magasin où elle venait d'entrer? "La Mère Supérieure vous demande en toute hâte," lui disent-ils. Sur-le-champ, elle rentre un peu anxieuse au foyer. Mère Deschamps l'attend dans sa chambre et plusieurs sœurs préparent déjà les malles. La bonne économe comprend ce dont il s'agit; elle s'incline respectueusement et accepte son obéissance comme l'expression de la volonté divine. Trois heures après la réception de la lettre de Mère Valade, Mère McMullen et l'économe prenaient la route de Saint-Boniface. Le 30 septembre, elles étaient à Saint-Paul. Nos Sœurs M.-Anne Pépin et Sophie Ethier venaient d'en partir. Sans perdre un instant, nos voyageuses prennent la diligence et arrivent le lendemain juste à l'endroit où nos missionnaires avaient passé la nuit et repliaient leurs tentes pour reprendre les charrettes. Au bruit de la voiture publique, Sœur Ethier relève la tête. "Ma sœur, une sœur Grise qui passe!" — "Y pensez-vous, ma sœur, une sœur ici?" Au même moment, de la diligence, on entend: "Sœur Pépin! Sœur Pépin!" Stupéfaites, elles croient rêver et veulent à peine reconnaître Mère McMullen et Sœur Clapin qui descendent vers elles. On échange quelques paroles, mais l'omnibus ne peut attendre. En le voyant disparaître, les missionnaires auraient voulu s'élancer à sa suite, mais hélas! force leur était de continuer le lent trajet à travers les prairies. A quelques heures de là, Mère McMullen et sa compagne étaient à Saint-Cloud, où les religieuses Bénédictines les accueillirent avec beaucoup de charité.

Cependant, les jours se succédaient sans nouvelle de la caravane. Mère McMullen éprouvait de véritables anxiétés

quand enfin elle vit apparaître les chères sœurs harassées de fatigue et d'ennui. Les conducteurs, buvant et s'amusant, s'étaient peu souciés de leurs voyageuses; mais la bonne Mère allait maintenant continuer avec elles et sa perspicacité allait déjouer leurs plans. Ils transportaient des boissons enivrantes et, pour cette raison, évitaient les routes fréquentées au risque de rencontrer les Sioux alors en pleine hostilité. Mère Elisabeth McMullen s'imposa et dirigea elle-même la caravane jusqu'à Saint-Boniface.

Imagine-t-on la joie des pauvres exilées en recevant cette première visite officielle de la Maison-Mère? Quelle consolation pour chère Mère Valade de remettre toutes ses responsabilités entre les mains d'une représentante de la Supérieure générale!

Mère McMullen demeura huit mois à Saint-Boniface. Elle eut la satisfaction de visiter la mission de Saint-François-Xavier établie en 1850 par Mgr Norbert Provencher, et celle de Saint-Norbert ouverte depuis quelques mois à peine. Elle constata sur place le dévouement, l'abnégation, l'esprit religieux et surtout l'inaltérable attachement des sœurs à leur vocation et à la Maison-Mère. Autant de détails consolants qui, communiqués à notre Mère générale, la dédommageaient de l'absence de son Assistante que Sœur Catherine Fréchette suppléait "par intérim".

### **Incendie à Toledo**

Au cours de 1860, deux incendies s'inscrivirent dans nos annales: l'un à Toledo, l'autre à Saint-Boniface.

Dans la nuit du 4 au 5 septembre (1860), le feu se déclara dans l'une des dépendances de l'Orphelinat de Toledo et la réduisit en cendres. Cette dépendance servait de buanderie; au-dessus se trouvait un dortoir occupé par une sœur et cinq jeunes filles. Le feu, atteignant l'étage supérieur, éveilla soudainement deux des adolescentes, qui se

jetèrent à demi brûlées par les fenêtres; malheureusement, les trois autres périrent dans les flammes. Notre chère Sœur Adèle Bélanger s'étant rendue jusqu'à l'escalier et le trouvant tout embrasé, se précipita, elle aussi, par la fenêtre; mais rencontrant dans sa chute un obstacle, elle se blessa cruellement. Alors, Sœur Adèle Robin-Ste-Croix, ne consultant que son courage, prit la pauvre blessée dans ses bras, la porta jusqu'à la maison et lui prodigua ses soins. Cet acte de fraternelle charité lui occasionna une infirmité qui dura de longues années.

Bon nombre d'amis et de bienfaiteurs accoururent, mais ils ne purent que partager l'affliction de nos sœurs en face des ruines fumantes, des morts et des blessées. Accompagnée de Mère Jane Slocombe, notre Mère générale se hâta d'aller consoler ses chères filles. Les larmes coulèrent moins amèrement et, avec la résignation, le courage redescendit dans les cœurs. Bientôt cependant, nos Mères durent repartir et ramenèrent Sœur Adèle Bélanger à Montréal. Cette chère victime vécut encore sept années à l'infirmerie dans un état très pénible, mais animée toujours d'une constante résignation au bon plaisir divin.

Mgr Bourget, en apprenant le désastre de Toledo, fit appel à la charité de sa ville épiscopale; le produit des quêtes dans les églises de Montréal s'éleva à \$1,000.00. Les sœurs de Toledo, sensiblement touchées de cette paternelle attention du pieux évêque, enregistrèrent ce bienfait dans leurs annales; maintenant encore elles en transmettent fidèlement le souvenir à celles qui continuent leur œuvre.

### **Maison Saint-Colomban**

A son retour de Toledo, Mère Deschamps accepta avec reconnaissance l'usage d'une maison que lui offraient les Sulpiciens de Saint-Patrice. Ce don lui procurait la facilité d'ouvrir un refuge pour les filles irlandaises qu'elle avait accueillies à la Maison-Mère en 1857. Nos Sœurs

Julie Fournier-Painchaud et Mary Kennedy en furent chargées. Elles y reçurent neuf femmes abandonnées. Au ciel, seulement, on aura pu compter les actes de mortification et de dévouement que durent s'imposer ces chères sœurs, pour soulager les membres souffrants de Notre-Seigneur. Ce refuge, appelé Saint-Colomban, n'était qu'une ruine; aussi fut-il démoli peu de temps après.

### **Incendie de la cathédrale de Saint-Boniface**

Au cours de l'automne, Mère Deschamps prit froid et contracta un asthme dont les accès lui devinrent très pénibles. Elle dut séjourner quelque temps à l'infirmerie. C'est là qu'à la fin de décembre, lui parvint la nouvelle de l'incendie qui avait consumé en quelques heures la cathédrale et l'évêché de Saint-Boniface.

Voici quelles circonstances provoquèrent cette grande épreuve. "Un jeune prêtre français, l'abbé Joseph Goiffon, qui avait succédé à l'abbé Georges Antoine Belcourt dans la charge de Pembina, retournait à sa mission quand, le 3 novembre 1860, il fut assailli par une violente tempête de neige au milieu de laquelle il eut pourtant le courage de chevaucher toute la journée. Le soir, il s'aperçut que ses jambes étaient gelées, et son cheval lui-même ne tarda pas à succomber au froid et à la fatigue."

"Ne pouvant plus marcher, le pauvre missionnaire en fut réduit à se repaître de tranches de viande crue qu'il taillait dans les flancs de sa monture morte à ses côtés. Il resta cinq jours entiers dans ce pitoyable état, et fut trouvé le 8 suivant par un Blanc qui en prit soin pendant quelque temps. Quand ses pieds commencèrent à dégeler, les chairs en tombèrent en putréfaction. Apprenant sa triste situation, les missionnaires de Saint-Boniface l'envoyèrent chercher et le 3 décembre, les médecins lui amputèrent la jambe droite, attendant qu'il eut pris quelques forces pour lui couper le pied gauche. Mais la rupture d'une artère

occasionna une perte considérable de sang qui acheva de l'épuiser. Le 13 au soir, on perdit tout espoir de le sauver. Aussi, de peur d'être pris au dépourvu, fit-on secrètement les préparatifs de ses funérailles. Dans ce temps-là, presque toutes les commodités de la vie civilisée devaient se confectionner sur place. C'est ainsi que les chandelles, par exemple, se fabriquaient au foyer domestique." (1)

C'était le 4 décembre 1860. Deux domestiques de l'évêché, se disposant à faire de la chandelle, avaient mis sur le poêle de la cuisine une chaudière contenant soixante livres de suif. Le vaisseau, dont la capacité n'était pas suffisante pour contrôler l'ébullition, laissa échapper quelque peu de son contenu sur le poêle surchauffé. Instantanément, la flamme jaillit. Les pauvres filles affolées jetèrent imprudemment de l'eau sur cette graisse brûlante; on comprend ce qui s'en suivit! Des planches qui séchaient au-dessus du poêle alimentèrent la flamme qui devenait incontrôlable, tandis que les domestiques appelaient au secours. Michel Morin —le seul homme présent à l'évêché,— accourut et, jugeant la gravité de la situation, donna aussitôt l'alarme. Mais il était malheureusement trop tard! On songea à M. Goiffon immobilisé dans une chambre voisine mais celui-ci insistait pour qu'on sauva d'abord le mobilier: "Laissez-moi ici; sauvez ce qui peut rendre service, dit-il." On l'enleva malgré ses réclamations; il en était temps! A peine fut-il à l'extérieur, que les flammes envahissaient sa chambre: l'évêché n'était plus qu'un brasier. La bibliothèque contenant cinq cents volumes évaluée à \$4,000.00, l'ameublement, les provisions, rien ne put être ravi à l'élément destructeur.

Mais la perte la plus sensible fut celle de la cathédrale élevée au prix de tant de travaux et de privations. On dut

---

(1) Père A.G. Morice, O.M.I. —Dictionnaire Historique des Canadiens de l'Ouest— Granger, Montréal. 1908.



néanmoins à la généreuse audace de notre chère Sœur Scholastique Gosselin la conservation d'une partie des ornements. Pour un instant, on la crut elle-même la proie des flammes; le révérend Père Maistre avait la main levée pour l'absoudre, quand elle reparut portant son précieux fardeau, sa coiffure brûlée, exténuée de fatigue et de peine. Mère Valade, malgré son état de souffrance, avait eu le courage de se rendre à l'une des fenêtres d'où elle vit détruire en moins de deux heures ce qu'il y avait de plus cher aux catholiques de la contrée. Elle fit offrir aux révérends Pères Oblats l'hospitalité de sa maison, ce qu'ils acceptèrent; néanmoins, le soir, ils étaient obligés d'habiter un misérable et froid grenier du collège. On installa M. Goiffon dans la procure du couvent.

Mère Deschamps, bien affligée de cette catastrophe, fut toutefois consolée en apprenant la sympathie générale du peuple. Le gouverneur McTavish, quoique protestant, s'était rendu un des premiers sur le théâtre de l'incendie. Ce bon ami envoya aux révérends Pères douze couvertures de laine; dans la suite, il leur continua sa bienveillance. Les pauvres ne furent pas les derniers à prêter secours aux victimes de l'incendie; quelques-uns se dépouillèrent même des choses indispensables pour secourir les missionnaires. A l'exemple du gouverneur, les protestants firent aussi preuve d'une grande générosité.

#### **Décès de M. Larré, p.S.S.**

Après ces si douloureux événements, un deuil venait encore frapper la Communauté, tout particulièrement notre Mère générale, qui perdait en la personne de M. Romain-Sauveur Larré un conseiller judicieux. Le 18 décembre 1860, le Seigneur appelait ce vénérable Sulpicien à la béatitude éternelle. Appel subit: en trois jours, un mal aigu avait fait son œuvre; trois jours de prière et d'inquiétude pour nos sœurs! Mère Julie Deschamps qui lui était filia-

lement attachée et ne pouvait espérer le voir, écrivit au vénéré malade la lettre suivante :

“Nous apprenons avec une peine bien sensible que vous êtes plus sérieusement malade. Tout en conservant l'espoir que votre maladie n'ira pas à la mort, je cède aux vœux de la Communauté et au besoin que j'éprouve moi-même de vous témoigner notre très vive reconnaissance.

Comment, cher Père, oublier les bienfaits et les services si importants que vous avez rendus à notre famille religieuse et à chacune en particulier ! Je me regarde comme la dépositaire de mes sœurs, et en leur nom, je vous prie d'agréer notre commune gratitude, comme aussi, bon Père, d'oublier et de pardonner les peines que nous vous avons causées. Je ne doute nullement que nous n'ayons depuis longtemps reçu ce pardon. S'il plaisait à Dieu de vous appeler à Lui, je vous supplierais de vous souvenir au ciel des pauvres sœurs Grises, en particulier de celle qui se voit, par sa charge, plus responsable que les autres. J'ose vous rappeler, mon Père, que si je suis à la place que j'occupe, c'est un peu votre faute ; j'ai confiance que vous prierez davantage pour moi, afin que j'obtienne une parfaite soumission à la Volonté de Dieu. Nous sommes en prière pour vous, sœurs, pauvres et orphelins, avec la confiance que la très sainte Vierge va nous exaucer et que la vie et la santé vous seront accordées.”

“Recevez de nouveau, bon Père, l'expression de notre respect, de notre gratitude, et veuillez nous donner votre bénédiction.”

Sensible à ce témoignage de piété filiale, le vénéré malade leva sa main défaillante sur M. Victor Rousselot, notre confesseur, qui s'était chargé du message, et bénit en lui toutes les sœurs Grises. Il voulut aussi nous laisser en souvenir un petit crucifix conservé depuis à notre musée de famille.

En annonçant sa mort, les journaux lui décernèrent cet éloge: "Il était bon et dévoué pour tous; un modèle de régularité ecclésiastique, un saint prêtre dans toute l'acception du mot."

Notre annaliste consignait en même temps dans nos archives: "Notre très honoré Père Romain-Sauveur Larré arriva au Canada le 1er août 1828. Il fut nommé chapelain de la maison (Maison-Mère) le 25 novembre 1835, confesseur des pauvres et directeur de la Communauté en remplacement de M. Antoine Sattin le 14 avril 1836."

"Ce bon Père avait l'esprit vif et pénétrant, un discernement juste et sûr; doué d'une prudence et d'une discrétion peu communes. Quatorze années durant, il conduisit notre famille religieuse avec une douce vigilance et un zèle tout particulier. Il ne craignait pas d'avertir et de reprendre."

"Chapelain d'une Communauté active, il aperçut très vite l'écueil où elle pourrait se heurter et ne cessa de nous dire: "Avant l'action, avant le dévouement, il y a la prière; avant le travail des hommes, il y a la grâce de Dieu demandée et obtenue par la prière. Les forces humaines sont courtes et vite abattues, elles ne s'appuient que sur la force de Dieu et ne s'alimentent qu'à la source cachée. Prions!" Et ce bon Père nous donnait l'exemple."

"Dans ses conférences, il n'oubliait pas d'attirer notre attention sur notre beau nom de "Sœurs de la Charité", et il nous souhaitait avec la Sainte-Ecriture, *l'intelligence du pauvre*. Toute la religion chrétienne ne repose-t-elle pas sur la loi de l'amour de Dieu et du prochain? Si la charité doit être la caractéristique du chrétien, combien, à plus forte raison, de la religieuse, imitatrice par état du divin Sauveur."

"Monsieur Larré a fait preuve, dans l'accomplissement de ses fonctions, d'un zèle tenace pour la discipline, d'un impeccable respect pour les traditions et d'une austérité

qui ne s'est jamais démentie. Appelé en 1860 à desservir la nouvelle église Notre-Dame-de-Toutes-Grâces, il était en plein exercice de son ministère paroissial quand, le 15 décembre, il se sentit gravement malade. On le transporta au Séminaire où son état ne fit qu'empirer."

Bon ouvrier du royaume de Dieu, M. Larré avait travaillé depuis cinquante-sept ans et jusqu'à la dernière heure, au service des humbles et des petits. Il tombait sur la brèche après une dernière journée de labeur. Belle mort! mort éminemment sulpicienne!

Ses obsèques eurent lieu à l'Eglise Notre-Dame le 21 décembre; nos sœurs y assistèrent en grand nombre. Un autre service solennel fut chanté dans notre chapelle le 21 janvier suivant (1861). Juste tribut de gratitude à celui que nous pouvions considérer comme un de nos bienfaiteurs spirituels.

### Acquisition du Mont Ste-Croix

Nous venons de mentionner 1861; c'est l'année où fut acquise notre propriété du Mont Sainte-Croix.

Déjà, nos Mères avaient désiré loger plus largement la Communauté et la soustraire aux inondations qui se renouvelaient chaque printemps, vu la proximité du fleuve; mais craignant que ce déplacement de l'Hôpital-Général ne fût préjudiciable aux pauvres, nos Pères n'avaient pas d'abord approuvé le projet. Ils firent en plus remarquer que le terrain de la Pointe-à-Callières n'avait été concédé aux sœurs Grises qu'à la condition pour elles de maintenir l'hôpital élevé par les Frères Charon avec l'autorisation du Séminaire. Nos Mères renoncèrent donc à leur projet.

Mais quelques années plus tard, M. Michel-Etienne Faillon étudia la situation durant son séjour au Canada et se fit notre avocat auprès de Saint-Sulpice qui voulut bien reprendre la demande en considération. M. Joseph-

Alexandre Baile, devenu Supérieur, s'y montra favorable et promit même à Mère Julie Deschamps son paternel appui. Celle-ci fixa d'abord son choix sur le terrain que M. Olivier Berthelet nous avait donné (Côte-Saint-Antoine), puis elle le trouva trop éloigné de la ville. Le terrain dit "de la Croix-Rouge", propriété du Séminaire, semblait mieux situé. Le 3 février 1861, notre Mère en proposa l'achat aux douze Administratrices et s'adressa de nouveau à nos Pères qui, après certaines hésitations, consentirent à la vente sans intérêt, au moins pour quelques années. Notre Communauté fut dès lors mise en possession des 12 arpents, 16 perches et 232 pieds (en superficie) formant le quadrilatère compris entre les rues Dorchester et Sainte-Catherine, Guy et Saint-Mathieu. Le coût en était de \$880.00 l'arpent.

### **Inondation de la Pointe-à-Callières**

L'inondation riveraine du printemps suivant (1861) vint une fois de plus motiver l'acquisition du "Mont-Ste-Croix".

Dans la soirée du 14 avril, nous dit la narration, l'eau couvrit l'étage inférieur et monta en quelques instants, jusqu'à quatorze pouces au département des pauvres et à huit pouces dans la chapelle, le parloir, la procure, la cuisine et le réfectoire. Cinquante-trois sœurs durent interrompre leur retraite annuelle commencée la veille. Nous entendions dans la nuit, des gémissements et des cris de détresse venus des alentours. Trois personnes se noyèrent, beaucoup d'animaux périrent. Nos employés transportèrent les nôtres à la buanderie, puis au second palier.

Le lundi matin, notre Père Rousselot faisait aborder sa chaloupe à l'une des fenêtres de la cuisine. Il dit la sainte Messe à l'autel du Père Eternel à la salle des exercices. Il en fut ainsi jusqu'au 20 avril, soit durant six jours au cours desquels l'eau se maintint à peu près au même niveau. Mais quel ne fut pas notre effroi lorsque le feu

prit non loin du Collège dans une immense voûte! Nous avions d'autant plus à craindre que le vent soufflait de notre côté et nous enveloppait de fumée.

M. Rodier, maire de la ville, nous fit dire d'être sans inquiétude, que nous aurions des hommes et des barges à notre service s'il survenait quelque accident. Depuis deux jours déjà, ce charitable Magistrat s'occupait de soulager les pauvres inondés. Cependant, l'eau étant venue à baisser, nos sœurs missionnaires venues pour la retraite, purent retourner chez elles le mercredi matin. Mgr Bourget, Père Granet, Père Faillon et quelques autres vinrent nous assurer de leur sympathie. Inquiètes de leurs pauvres, nos courageuses sœurs visiteuses obtinrent d'aller les secourir, nos Pères et les Messieurs de la Saint-Vincent-de-Paul leur ayant procuré des voitures et des provisions pour les sinistrés. Les pertes de cette inondation furent évaluées, pour notre Communauté, à \$500.00 en nature.

### Décès de Mère Valade

Le 20 avril —tout étant rentré dans l'ordre— les sœurs reprirent les exercices de la retraite annuelle. Ce même jour, nous recevions les détails de la longue maladie de chère Mère M.-Louise Valade. C'était le premier glas funèbre! Aux premiers jours de juillet, une lettre de la Rivière-Rouge nous annonçait le dénouement survenu le 13 mai précédent. Lourde et douloureuse perte pour tout l'Institut, mais particulièrement pour sa Fondation. Énergique et courageuse jusqu'à la fin, la regrettée Mère avait pleinement répondu aux espérances de Mgr Norbert Provencher et de ses Supérieures.

Son service de sépulture eut lieu solennellement le 15 mai dans la chapelle du couvent, mais on ne put descendre le corps au caveau à cause de l'inondation; on le transporta sur un lieu élevé près des ruines de la cathédrale, et les

sœurs eurent le regret de ne pouvoir accompagner les restes mortels de leur Mère. Les hommes les portèrent sur leurs épaules à travers les quatre ou cinq pouces d'eau qui couvraient le sol.

Mgr Taché écrivait à Mgr Bourget les détails suivants au sujet de cette mort: "Les premiers missionnaires de la Rivière-Rouge sont les premiers apôtres que le Canada ait donnés à la terre étrangère. C'est sur les rives de la Rivière-Rouge qu'a été creusée la tombe des premières héroïnes canadiennes, qui ont arraché leur cœur aux douceurs et aux affections de la patrie, pour aller si loin offrir au monde le grand spectacle de la charité chrétienne, du dévouement que le catholicisme seul peut inspirer. Au Canada donc, plus qu'ailleurs, on comprendra la juste douleur des habitants de Saint-Boniface éprouvés par le feu et par l'eau. Cette paroisse a vu détruire le tombeau de son véritable Père et de son premier missionnaire, Mgr Provencher; elle n'a pas eu un pouce de terre sèche pour recevoir les dépouilles mortelles de la fondatrice des Sœurs de la Charité, morte pendant l'inondation. Aussi, comme il était triste le convoi funèbre de la sœur Valade! Lugubre, cette procession faite dans l'eau à mi-jambe, pour aller enfouir temporairement, dans les ruines de la cathédrale, les restes vénérables de celle qui, pendant dix-sept années de sacrifices et de dévouement a fait tant de bien à sa patrie adoptive."

"Pendant que nos âmes étaient navrées de douleur par suite d'un enchaînement si exceptionnel de malheurs et d'épreuves, l'âme de cette pieuse sœur s'envolait au ciel. Là, dans la véritable patrie, elle aura offert pour le Canada les sacrifices qu'elle avait faits en quittant la terre natale et, pour la Rivière-Rouge, ceux qui ont été la conséquence du choix de ce pays pour patrie d'adoption. Puissent ces vœux qui sont aussi les nôtres avoir été exaucés! Veuille

le Ciel bénir le Canada et consoler le peuple de la Rivière-Rouge." (1)

## NOTICE BIOGRAPHIQUE

### DE SOEUR MARIE-LOUISE VALADE

DÉCÉDÉE LE 13 MAI 1861.

Fille de François Valade et de Marie-Charlotte Cadotte, Marie-Louise Valade naquit à Ste-Anne des Plaines, P.Q. le 27 décembre 1809. Elle puisa au foyer paternel les principes de sagesse et de vertu qui lui firent estimer les biens terrestres à leur juste valeur. Dès l'âge de dix-sept ans, elle quitta sa famille pour se consacrer à Dieu dans notre Institut. Entrée le 18 septembre 1826, elle fit profession le 21 octobre 1828.

Douée de talents et de qualités extérieures très précieuses, d'un caractère humble et pacifique, d'une prudence remarquable dans la gestion des affaires, elle fut nommée conseillère et devint ensuite l'aide de Sœur Elisabeth McMullen alors dépositaire, à qui elle succéda quand celle-ci fut élevée à la dignité de Supérieure générale.

Notre chère sœur occupait depuis trois ans la charge d'économe lorsqu'il fut question, en 1843, de fonder une mission à la Rivière-Rouge. Son dévouement la porta tout d'abord à s'offrir pour cette œuvre, si on l'en jugeait capable, mais sa défiance d'elle-même lui fit préférer d'attendre l'expression de la volonté de Dieu. La suite fit clairement voir qu'elle était bien la Supérieure désignée par la Providence pour l'apostolat de la Rivière-Rouge.

---

(1) Revue Littéraire de l'Université d'Ottawa. Première année. No IV. avril 1900.



Ayant accepté la fondation, les sœurs Administratrices nommèrent en toute assurance: Sœur M.-Louise Valade supérieure, Sœur Eulalie Lagrave assistante, Sœur Gertrude Coutlée-S.-Joseph maîtresse des Novices, et Sœur Hedwidge Lafrance conseillère. Les élues acceptèrent avec une profonde humilité le choix qu'on faisait d'elles pour aller jeter les bases de la première institution de religieuses à Saint-Boniface.

Le départ fut fixé au 24 avril 1844 et le voyage dura un mois et vingt-huit jours au milieu d'accidents, dangers, souffrances et périls de toutes sortes. Enfin, le 19 juin, les canots entraient dans la Rivière-Rouge; Dieu seul comprit ce qui se passait dans l'âme des fondatrices au moment où elles touchaient le port!

Mgr Norbert Provencher n'avait pu faire construire un couvent avant d'être assuré de la venue des religieuses, aussi n'avait-il à leur offrir qu'une maison en ruine qu'il allait faire réparer. En en prenant possession, les fondatrices s'agenouillèrent devant une petite statue de la Sainte-Vierge que leur avait donnée M. Larré, p.S.S. avant leur départ de Montréal, et supplièrent la Reine du Ciel d'être leur mère, leur maîtresse et leur gardienne. Devant ce geste de piété filiale, comment ne pas songer à notre Vénérable Mère d'Youville et à ses compagnes consacrant notre Institut à la Vierge Marie!

Dès cette heure, Mère M.-Louise Valade devint l'âme de sa famille religieuse, et soutint avec une générosité admirable toutes les privations d'une fondation naissante dans un pays alors non civilisé. Plus encore, elle puisa dans sa foi et sa confiance en Dieu les forces physiques que sa faible santé semblait lui refuser, pour venir à Montréal plaider la cause de son Oeuvre menacée.

Aux qualités d'une bonne administratrice, cette bonne Mère joignait les vertus d'une fervente religieuse et d'une

parfaite supérieure. Sévère pour l'accomplissement du devoir, elle savait en même temps comprendre la faiblesse humaine, et sa fermeté était toujours tempérée de douceur. Remplie de surnaturelle charité à l'égard de ses sœurs, elle veillait avec une bonté maternelle aux besoins de chacune. Cette bonté et cette douceur savaient aussi reprendre, mais avec un tel tact, une telle prudence, que les cœurs, loin d'en être aigris, ne lui en demeuraient que plus attachés. Sa compassion pour les malheureux s'imposait les plus durs sacrifices pour les secourir. Rien n'égalait sa joie de pouvoir contribuer au développement des pauvres missions sauvages, aussi, quelle gratitude elle témoignait à ceux qui voulaient bien l'aider dans son apostolat! D'autre part, elle jouissait de l'estime, de la confiance et de la vénération générales.

Après dix-sept années de vie missionnaire, Dieu couronna sa vie par de nouvelles épreuves: elle eut la douleur de fermer les yeux à sa chère co-fondatrice, Sœur Eulalie Lagrave; elle-même fut atteinte d'un cancer qui la fit cruellement souffrir et les dernières semaines de sa vie furent attristées par la si lourde perte de l'évêché et de la cathédrale de Saint-Boniface. Quelle peine pour son cœur de voir brûler ce qui avait coûté tant de travail et tant de privations aux premiers missionnaires! Cependant, elle exhortait ses sœurs à la soumission parfaite tandis qu'elle-même, en proie à de cruelles douleurs, achevait de consommer son sacrifice.

Enfin, satisfait de sa générosité, Dieu l'appela au repos. Mère M.-Louise Valade expira confiante en Celui qui s'est nommé lui-même la Résurrection et la Vie. C'était un lundi, 13 mai 1861, vers cinq heures et demie du soir. Elle était âgée de 48 ans, 7 mois, 14 jours, de religion 34 ans, 5 mois, 11 jours.

## Constitutions présentées à Rome

En mai 1861, une modification fut apportée à notre recueil de prières; on supprima les Litanies du Saint-Nom de Jésus à la prière du matin. L'année précédente, Mgr Bourget avait transformé celles du Père Eternel en invocations et aspirations telles que nous les récitons aujourd'hui. Il avait été aussi décidé que le Triduum de la Présentation de Marie se terminerait par la rénovation collective des vœux au matin du 21 novembre et que la consécration au Père Eternel serait réservée aux nouvelles professes à l'issue de la cérémonie de profession.

Ces divers changements avaient été suggérés par le Saint-Siège, en prévision de l'approbation de nos Constitutions. Depuis longtemps, en effet, nos Mères désiraient voir le sceau de l'Autorité pontificale apposé sur notre législation religieuse, et 1861 allait marquer la première étape de cette longue procédure.

Notre supplique, appuyée par Mgr Ignace Bourget et par M. Mathurin-Clair Bonnissant, notre supérieur ecclésiastique, fut confiée à M. Dominique Granet, p.S.S. qui fit un voyage en Europe au cours de l'été 1861. Parti le 20 juin, ce bon Père revint le 14 novembre suivant mais sans la faveur désirée, car un document d'une telle importance ne s'obtient pas en quelques mois. Notre Institut n'allait être reconnu comme pontifical que le 21 juillet 1865, et les Constitutions approuvées par Sa Sainteté Pie IX que le 30 juillet 1880; mais en 1861, nos espérances étaient tournées vers la Ville Eternelle. On priaît, on redoublait de ferveur et l'on s'appliquait avec plus d'ardeur au soulagement des malheureux. Trois fondations nouvelles allaient d'ailleurs solliciter ce dévouement: l'Ecole Saint-Henri, à Montréal, l'Hospice de Beauharnois et l'Institut Nazareth.

### Ecole Saint-Henri

Avant son départ pour l'Europe, M. Granet avait probablement fait connaître aux sœurs Grises le désir de M. Antoine Mercier d'ouvrir à Saint-Henri des Tanneries une maison d'éducation où l'on exercerait en même temps les œuvres de charité. Mère Deschamps et son Conseil agréèrent la demande. Comme le Séminaire avait fait bâtir à Saint-Henri une chapelle publique, M. Mercier se trouvait en droit d'en utiliser le soubassement pour des classes, remettant à plus tard l'extension des œuvres. Le 15 août 1861, nos Sœurs Elisabeth Dupuis et Victoire Godard prirent possession d'un humble domicile, situé tout près de cette chapelle. (1)

Durant les quinze premiers jours, elles préparèrent toutes choses pour y recevoir des élèves. Bientôt, Sœur Philomène Lalumière leur fut adjointe. Notre chère Sœur Dupuis, supérieure, donna un heureux élan à cette mission. Dès le début, on se félicita de la venue des sœurs; ce n'était pas seulement des institutrices toutes dévouées à leurs enfants, mais encore de véritables sœurs de Charité aptes à visiter les malades et à consoler les malheureux.

### Beauharnois

Le 20 août 1861, c'est à Beauharnois, paroisse sise sur les bords du lac Saint-Louis, à vingt milles de Montréal, que notre Mère Deschamps conduisait nos Sœurs Dosithée Sauvé, supérieure, Herménie Malépart et Louise Crooks. Le Conseil avait accepté de M. Louis-David Charland, curé de cette paroisse, un hospice que celui-ci offrait gratuite-

---

(1) Cette école fut fermée en 1870. Les religieuses de Sainte-Anne remplacèrent nos sœurs et établirent un pensionnat. En 1885, à la demande de M. Rémi-C. Décary, curé de la paroisse, nos sœurs retournèrent à Saint-Henri pour y prendre la charge d'une salle d'asile, de la visite des pauvres et des malades à domicile.

ment à la Communauté des sœurs Grises. C'était une maison à deux étages de 35x25 pieds, élégante résidence d'un bourgeois du Nord-Ouest, et qu'on nomma Hospice Saint-Joseph.

Nos sœurs furent reçues au presbytère avec une exquise bienveillance. Après le souper, le digne pasteur conduisit les religieuses à leur demeure. On y fit ensemble une prière fervente, afin d'attirer les bénédictions de Dieu sur la nouvelle entreprise. Nos sœurs admirent comme prémices un vieillard aveugle et une femme épileptique, puis elles acceptèrent la pauvreté comme "dame et maîtresse du logis".

En remettant à la Supérieure \$199.00, M. le Curé lui exprimait son regret de faire si peu, mais celle-ci, ancienne économe de la Maison-Mère, put avec cette modique somme, satisfaire à tous les besoins de la première heure.

Les indigents vinrent en grand nombre, si bien que, dès 1864, il n'y avait plus aucune place vacante. Un jour, une infirme dut être refusée; c'est alors que M. le curé Charland demanda à la Maison-Mère d'agrandir son Hospice. En 1867, on construisit la maison en pierre, 72 x 52 pieds, à trois étages. Une trentaine d'orphelins y furent recueillis ainsi que des adultes invalides.

En 1900, on ajouta l'aile dédiée au Christ-Rédempteur. M. le curé Eucher Lussier rendit possible cette addition par ses largesses personnelles et par son zèle à procurer des secours à l'Hospice. En 1904, ce bon curé se retira dans les appartements que sa générosité avait aidé à construire. Il y mourut le 24 décembre 1911. En ces dernières années, une autre aile de 60 x 40 pieds fut ajoutée à l'Hospice. Ces agrandissements ont permis aux religieuses de développer leur œuvre en fondant un jardin d'enfance fréquenté par 155 enfants.

Depuis la fondation en 1861, les relations les plus cordiales ont toujours existé entre la population de Beauharnois et les sœurs de la Charité; ce fut un continuel échange

de bons services. Les paroissiens, par des contributions généreuses, par le soutien de l'œuvre du Pain de Saint-Antoine, par leurs aumônes particulières, ont permis aux religieuses de prendre soin de près de 4,000 enfants. En retour les sœurs se font un devoir de visiter les pauvres et les malades à domicile; bien au-delà de 10,000 visites ont été inscrites aux registres de l'Hospice.

A Beauharnois donc, comme en plusieurs autres de nos missions, dure depuis quatre-vingts ans cet édifiant spectacle d'une maison soutenue par la charité et à laquelle Celui qui aime les pauvres n'a pas encore fait défaut. Sans doute, la générosité des bienfaiteurs est grande, mais plus grande encore est la confiance des pauvres envers la Providence.

### Institut Nazareth

Attentive à toutes les misères physiques, morales et spirituelles, Mère Deschamps semblait dire avec saint Bernard: "Les affaires de Dieu sont mes affaires." Aussi, comme elle va se montrer favorable à la demande de notre Père Victor Rousselot lui demandant des religieuses pour une salle d'asile sur la rue Sainte-Catherine et pour l'Oeuvre des Aveugles. Voici l'histoire de cette fondation:

Emu sur le sort de l'aveugle, être délaissé, absorbé dans la méditation de son malheur, condamné à végéter toute sa vie dans l'ignorance et l'oisiveté, M. Rousselot, avec son cœur noble et généreux et ce courage que rien n'abat, veut lui venir en aide. Hélas! il ne peut pas encore faire bâtir une résidence spéciale, mais rien ne l'empêche de commencer cette bonne œuvre. Pour cinq aveugles, il ouvre une classe dans l'une des salles de l'Asile Nazareth.

Mis par son ministère en contact journalier avec les sœurs Grises, il n'hésite pas à leur confier cette nouvelle œuvre de charité. Elles l'embrassent de tout cœur. Invincibles devant les nombreuses difficultés que rencontre une

œuvre à son début, elles ne reculent pas non plus devant le sacrifice pour donner à l'aveugle le moyen de s'élever, d'élargir son horizon.....

Au printemps de 1869, M. Rousselot, s'appuyant fortement sur la divine Providence, fait commencer les travaux de la bâtisse destinée aux aveugles. Cette bâtisse consistait en une salle de 80 x 36 pieds ajoutée à la salle de l'Asile Nazareth, avec une chapelle au centre. A cette œuvre si chère, il consacrera son propre patrimoine. En plus, il reçoit de France des dons de sa famille et il organise lui-même une quête à Montréal.

Au milieu de ses entreprises extérieures, le vénéré Père ne néglige aucunement le bien spirituel de ses chers enfants. Rien de plus touchant, disent les chroniques, que de le voir instruire le jeune Gadouas, premier élève de l'institution, appartenant à la religion protestante. Il venait tous les jours lui parler du bon Dieu. Tout en dirigeant et surveillant les travaux qu'il faisait exécuter dans les cours et les jardins, il enseignait le catéchisme au cher enfant, qui fit son abjuration le 30 octobre 1862.

Au mois de mars 1871, les aveugles prennent possession de leur nouvelle résidence. Ils sont douze. Désormais, se réalisera à Nazareth le mot de l'Évangile: "Les aveugles voient." Oui, les aveugles voient, puisqu'ils peuvent lire, écrire, calculer, travailler.

L'œuvre si intéressante de Nazareth mérite bien une large place dans notre histoire. La connaissant mieux, nous l'aimerons davantage. C'est pourquoi nous recourons ici au texte d'une conférence donnée par une religieuse de l'institution.

Les aveugles voient depuis que Valentin Haüy a entendu d'une façon pratique la possibilité de rendre l'aveugle à la vie en remplaçant la vue par le toucher. Il a imaginé des lettres en relief et il a ouvert dans sa propre maison,

en 1884, la première école pour les jeunes aveugles, cette école devenue plus tard la célèbre Institution nationale de Paris.

Valentin Haüy a rendu aux aveugles un immense service, mais il n'a fait qu'ouvrir la voie. Leur bon génie, leur grand bienfaiteur a été Louis Braille, l'inventeur de l'admirable système qui porte son nom. Cet inventeur, né en 1809, au village de Coupvray, à quelques lieues de Paris, et qui, par suite d'un accident est devenu aveugle à trois ans, intéresse particulièrement M. Rousselot. Et on le comprend puisque, placé à l'Institution nationale, Braille, après y avoir été un modèle d'élève, y devient professeur accompli.

Combien ce zélé Sulpicien se sentait captivé devant celui qui raconte quelque part: "Souvent, au cours de mes promenades, je m'asseyais sur un tertre; là, papier et réglette en main, j'étais tout à mes combinaisons." Ce système devait éveiller en lui une autre curiosité que celle de ce paysan qui, étonné, dit-on, de voir un aveugle percer son papier, lui avait un jour demandé: "Que fais-tu là avec tes picotages?" Oui, M. Rousselot s'intéressait à l'œuvre de génie, à ce système arrêté définitivement en 1829, qui dote les aveugles d'un alphabet merveilleux.

M. Rousselot fonde donc Nazareth, la seule institution de langue française et de religion catholique au Canada, afin d'élever les enfants aveugles des deux sexes, et de les préparer suivant leurs aptitudes individuelles, à l'exercice d'un métier, d'un art ou d'une profession libérale. Il aura une école de triple formation: intellectuelle, morale et technique.

Les aveugles seront soumis dès leur arrivée à l'Institut à un cours de culture physique identique à celui de Paris. Un terrain leur offre l'occasion de courir, de sauter, de jouer. Avec les années, des appareils de gymnastique (barres fixes et parallèles, échelle horizontale, pas de géant,



échasses, etc.) s'ajoutent à la première installation. Tous ces moyens de culture physique stimulent au jeu les jeunes aveugles, développent et assouplissent leur corps, et les préparent à une bonne culture intellectuelle.

De 1862 à 1875, les progrès furent lents et difficiles; le zèle et le dévouement de M. Rousselot et des sœurs de la Charité rencontrent de grands obstacles dans les préjugés de leurs élèves qui, à cause de leur cécité même, se croient incapables de réussir dans aucun art, ni dans aucun métier.

Quelques jeunes filles cependant s'occupent à des ouvrages en perles et les garçons au cannage des chaises. La première élève qu'on initie au Braille avec succès, est Marguerite McCarthy, admise à l'Institution en 1865.

Les premiers livres de lecture viennent de Paris, mais ils sont en très petit nombre et peu pratiques pour notre pays. C'est dire que dans cette période, l'instruction est très rudimentaire; l'enseignement est donné oralement et les classes sont peu suivies.

Pendant, en 1868, Messieurs les Commissaires, disent les chroniques, viennent visiter l'Institution. Frappés du bien qui s'y accomplit déjà, ils offrent à la Supérieure une allocation de quarante-cinq piastres par trimestre.

Ces résultats, quelque encourageants qu'ils soient pour les élèves, ne répondent pas aux soins dévoués des religieuses, ni au but que s'est proposé M. Rousselot.

De 1875 à 1889 toutefois, l'enseignement fait de rapides progrès. Pour raison de santé et sur les instances de sa famille, M. Rousselot retourne en France et y séjourne quelque temps. L'Institution de Nazareth en bénéficiera car son fondateur, dès son arrivée au pays natal, se met en relation très intime avec l'Institution nationale qui, elle, a déjà atteint un haut degré de perfectionnement. Il constate que le plus grand nombre d'élèves sortis de cette institution ont obtenu des emplois d'organistes, de professeurs de musique, ou exercent un métier qui leur permet

de gagner honorablement leur vie. Désireux de procurer de semblables avantages à ses chers protégés du Canada, il comprend qu'un professeur aveugle pourra seul convaincre les élèves et le public que la cécité ne peut empêcher un aveugle de devenir un bon ouvrier, un bon organiste, ou un bon professeur. Il pria Mademoiselle Cailhé, directrice de l'Institution nationale de Paris, de lui désigner une de ses jeunes filles formées à la vertu par ses leçons, ses conseils et ses exemples de dévouement et d'abnégation continuels. Mademoiselle Rosalie Euvrard, professeur à l'Institution des jeunes aveugles de Nancy, accepte avec empressement cette mission lointaine, toute heureuse de porter au-delà des mers les connaissances qu'elle a acquises, de transmettre à d'autres les bienfaits qu'elle a si largement reçus. Elle arrive au mois de septembre 1876, au milieu de ses nouvelles élèves qui l'accueillent avec des marques de joie et d'affection. Secondé par les religieuses, le labeur de Mademoiselle Euvrard devient facile: le tricot et le crochet sont enseignés, et les études intellectuelles organisées sur le plan de celles de l'Institution de Paris; la musique surtout est étudiée sérieusement. Au mois de juin suivant, les professeurs les plus distingués de la ville assistent aux examens de vingt-trois concurrents: deux classes de solfège, une d'harmonie et douze pianistes reçoivent les félicitations sincères des examinateurs. La docilité, l'application des élèves, leur ardeur au travail ont répondu au zèle de leur jeune maîtresse. Frappées du développement intellectuel, moral et artistique de cette jeune Française, les religieuses se demandent pourquoi elles ne procureraient pas aux aveugles de Montréal qui leur sont confiés le grand bienfait d'une instruction aussi soignée, aussi variée.

En conséquence, on se met à l'œuvre! Tout récemment, un système d'imprimerie Braille vient d'être envoyé par le digne fondateur. On imprime donc les livres les plus

usuels: catéchisme, histoire-sainte, grammaire, géographie et histoire du Canada. Les élèves étant moins nombreux au cours supérieur, les maîtresses s'imposent la lourde tâche de transcrire à la main les autres livres requis pour un cours d'étude complet: histoire universelle F.E.C., histoire ecclésiastique de Drioux, la littérature de Vernioles, la versification, la logique, un résumé des histoires naturelles: minéralogie, botanique, zoologie, la chimie, la physique, l'astronomie.

En 1890, quatre élèves sont gradués au cours académique et nos premiers musiciens: Edouard Clarke, Eugénie Tessier, Téléphore Urbain débutant dans la carrière musicale, font l'admiration du public montréalais et la gloire de leur dévoué fondateur.

Depuis, le sort de l'aveugle est allé s'améliorant. En 1932, le personnel de Nazareth —soit trois cent cinquante personnes, dont deux cent soixante aveugles— se transportaient dans un très vaste édifice moderne élevé sur un terrain de 517 x 610 pieds situé à la Côte-des-Neiges, chemin Reine-Marie.

Douze classes en activité sont placées sous le contrôle de la Commission Scolaire Catholique de Montréal. Un diplôme est décerné aux élèves ayant terminé avec succès la neuvième année du programme.

Les aptitudes physiques et intellectuelles de l'enfant aveugle se prêtent bien en général aux études musicales. A Nazareth, ces études comprennent le solfège, l'harmonie, le contrepoint, la fugue, la composition. On y étudie le piano, l'orgue et le violon. Quarante-cinq chambres sourdes ouvrant sur une salle d'audition de 100 x 30 pieds, servent à la pratique quotidienne des 135 élèves. L'école de musique est affiliée à l'Université de Montréal. Nazareth compte parmi ses anciens élèves: deux prix d'Europe, plusieurs lauréats, bacheliers et licenciés en musique, un licencié en

droit civil et une bachelière es-arts. (Statistiques de 1934). L'Institution compte onze professeurs aveugles à la musique, sept aux classes, trois aux ateliers. La bibliothèque Braille possède au-delà de 6,000 volumes, et la bibliothèque musicale 850.

Telle fut la prodigieuse activité intellectuelle de "Nazareth" durant une trentaine d'années. Mais en février 1940, sa propriété du Chemin Reine-Marie était réquisitionnée par le Ministère de la Défense Nationale pour une école d'aviation. Nazareth dut émigrer de nouveau et ce fut l'Ecole Saint-Joseph qui lui céda ses locaux de la Côte Saint-Michel (Villeray). Sur un plan un peu modifié — car les garçons n'y seront plus admis que jusqu'à l'âge de douze ans — l'œuvre s'y poursuit paisiblement tandis que chaque élève bénit le nom de son fondateur et bienfaiteur insigne, M. Victor Rousselot, p.S.S.

### **Sandwich, Windsor et Amherstburg**

Attentive aux moindres détails de la Règle, soucieuse de conserver l'union entre les membres de notre Institut, Mère Julie Deschamps n'était pas sans éprouver quelque appréhension au sujet des maisons de Sandwich, Windsor et Amherstburg. Elles avaient été établies sur la demande expresse de Mgr Pinsonnault et avec la promesse formelle qu'elles resteraient unies à la Maison-Mère. Or, non encore fixé sur le développement qu'il souhaitait donner à l'œuvre des sœurs Grises dans son diocèse, Monseigneur crut pouvoir, après quelque temps, exiger certains changements incompatibles avec les fins premières de l'Institut. De là, de regrettables démarches furent faites par l'Évêque auprès de nos sœurs, afin de les détacher de leur Maison-Mère et les engager à former une fondation autonome, "ayant à Sandwich son centre et son noviciat où elles pourraient se recruter et assurer ainsi au diocèse la continua-

tion d'une œuvre appelée à produire beaucoup de fruits". (1)

Informée vers la mi-novembre du danger que couraient ses chères missionnaires, Mère Deschamps députa son assistante, Mère Elisabeth McMullen, pour aller prendre sur les lieux une plus ample connaissance des événements. Celle-ci partit donc de Montréal le 28 novembre, accompagnée de Mère Slocombe, maîtresse des novices et munie d'une lettre de Mère Deschamps pour l'évêque du diocèse. Arrivée à Sandwich, après enquête, Mère McMullen jugea que le parti le meilleur était d'en ramener immédiatement les sœurs.

Elle n'eut point de peine à les en persuader. Dès que la volonté de leur Supérieure générale leur fut manifestée, toutes rentrèrent de grand cœur à la Maison-Mère de Montréal.

---

(1) Lettre de Mgr Pinsonnault, 11 novembre 1861.

## CHAPITRE V

FONDATION DES MISSIONS DE SAINT-ALBERT, DE L'ÎLE-À-LA-CROSSE ET DU LAC LABICHE — BREF LAUDATIF DÉCERNÉ À NOTRE INSTITUT — ÉCOLE DE LA CÔTE-DES-NEIGES — MÈRE JULIE DESCHAMPS, SON ESPRIT, SES VERTUS

1862 - 1863

Dirigeons-nous maintenant vers l'Ouest canadien. L'histoire doit dire les immenses services que les 863 membres de notre Communauté conduites par l'obéissance en pays de missions y ont rendus depuis un siècle. Ce sera un hommage de reconnaissance à ces vaillantes missionnaires qui ont joué un rôle important dans l'œuvre de la civilisation, mais dont le courage parfois héroïque fut parfois ignoré.

“Nés de la foi de Rome et du cœur de la France, qu'ils sont beaux nos missionnaires”, disait un religieux; “beaux comme le dévouement, beaux comme le sacrifice, beaux comme l'amour”!

Etre missionnaire ne veut pas nécessairement dire s'expatrier. Jésus, le missionnaire idéal, n'a pas eu à quitter sa patrie terrestre. Trois ans durant, on le trouve sur les routes de Galilée et de Judée.

A l'exemple de Jésus, la sœur Grise missionne dans son pays, le Canada, que l'on a appelé le pays des *immensités*.

C'est dans cette *immensité* que nos quatre premières missionnaires allaient, le 24 avril 1844, à l'appel de Mgr Provencher, instruire, consoler, aider les Indiens et donner leur vie pour le salut de ces âmes.

L'Histoire de l'Hôpital-Général, en son deuxième volume, a raconté en détail la fondation de Saint-Boniface; elle a relaté les cinquante-huit jours de voyage en canot d'écorce,

et les nombreux portages que les religieuses durent faire, le long des cinq cents lieues à parcourir.

On exalte avec raison l'intrépidité des explorateurs modernes, mais ces religieuses apôtres, qui, par amour des âmes ont affronté les mêmes périls, ne méritent-elles pas aussi notre admiration? N'ont-elles pas tracé un profond sillon dans le champ de l'apostolat social? N'ont-elles pas imité le zèle de ces valeureux fils de France venus sur notre terre encore sauvage, il y a trois siècles, pour la féconder de leurs sueurs et de leur sang?

En 1859, Mgr Taché, ayant constaté l'aide précieuse qu'apportaient les sœurs aux missionnaires en attirant les sauvages par les bons soins qu'elles leur prodiguaient, en relevant le prestige de leur sexe aux yeux de ces hommes barbares, en catéchant les femmes et les enfants, proposa à notre Communauté les missions du Lac Ste-Anne et de l'Ile-à-la-Crosse. Cependant, le bon évêque ne pouvait pas même promettre aux sœurs leur simple subsistance. "Dans ce cas, avait répondu notre Mère Deschamps, elles jeûneront avec les Pères et prieront Dieu de venir en aide aux uns et aux autres". Avec l'assurance qu'on leur fournirait au moins les secours spirituels et qu'on leur faciliterait l'accomplissement de leurs saintes Règles, la Communauté entreprit ces fondations, et nos sœurs Zoé Leblanc-Emery, Adèle Lamy et Marie Jacques-Alphonse quittèrent la Maison-Mère. Le voyage s'accomplit dans des conditions analogues à celles du premier voyage à la Rivière-Rouge. Les difficultés et les contretemps ne manquèrent pas, car il s'agissait, en plus, de traverser les plaines et les marais de l'Ouest, la fange étant cette fois le plus grand obstacle à vaincre. Nos sœurs connurent alors le "supplice de la charrette", cette rude voiture sans ressort qui s'embourbait et qui cahotait sur les rochers et les troncs d'arbres tombés. Ce cahot continu devenait en effet un vrai supplice durant la longue pérégrination à travers la prairie. Ajoutez à cela

les promiscuités répugnantes, car des familles indiennes s'étaient jointes à la caravane. Vraiment, nos missionnaires canadiennes n'eurent rien à envier à celles des pays lointains.

Le 24 septembre 1859, elles arrivaient au terme de leur voyage, non pas à Saint-Albert — ce poste n'existait pas encore — mais au Lac Sainte-Anne situé quarante milles plus à l'ouest. Le révérend Père Albert Lacombe, O.M.I., chargé alors de cette mission, reçut ces auxiliaires avec bonheur.

Les métis et les Sauvages partagèrent la joie du missionnaire et vinrent saluer les sœurs. Les révérends Pères Oblats cédèrent aux nouvelles arrivées l'habitation que leur avait laissée le premier missionnaire du pays, l'abbé Jean-Baptiste Thibault, et se retirèrent dans une petite maison à côté de l'église. Sans tarder, nos sœurs se mirent à l'étude de la langue *crise*, firent l'école chaque jour à trente ou quarante enfants, mirent en ordre le linge de la sacristie et celui des missionnaires, visitèrent les malades auxquels elles distribuèrent des remèdes. Mais, venant partager les travaux des missionnaires, elles durent avant tout partager leur pauvreté.

“Cette communauté de sœurs Grises, aimait à dire le Père Lacombe, est admirable d'abnégation et de générosité, non seulement en envoyant ses religieuses dans des missions si éloignées et si difficiles, mais en les donnant à la seule condition qu'on leur facilite l'accomplissement de leurs obligations religieuses et de leur Règle. Nous étions bien pauvres, mais ces religieuses partageaient joyeusement notre pauvreté et les rigueurs du temps”.

Au printemps qui suivit l'arrivée de nos sœurs au Lac Sainte-Anne, les Métis et les Sauvages abandonnèrent le fort pour aller chasser dans la prairie selon leur habitude. Quelques familles seulement y demeurèrent, vivant, comme les missionnaires, de poisson du lac. Au mois de juillet, la



pêche faisant absolument défaut, les Sauvages affamés eurent recours aux missionnaires qui partagèrent avec eux leur viande sèche. Le garde-manger du Père Lacombe finit par s'épuiser, et durant plusieurs semaines, religieux et religieuses furent réduits à se nourrir principalement d'orge pilée et de lait caillé.

Cela ne déconcerta point nos généreuses missionnaires; elles s'efforcèrent de créer des ressources à la mission en diminuant les dépenses. Sans cesser d'être institutrices, lingères, gardes-malades, elles devenaient au besoin fermières, et savaient ainsi se montrer, dans la force du terme, vraiment missionnaires.

En 1861, nos sœurs eurent la consolation de recevoir la visite de leur premier Pasteur, Mgr Taché, dont le grand cœur s'émut devant les sacrifices, les privations et les difficultés sans nombre de cette fondation. Ce fut alors que Sa Grandeur chaussa les raquettes et partit avec le Père Lacombe, à la recherche d'un emplacement plus propice. Ils s'arrêtèrent à quarante milles à l'est du lac. "Ce sera ici, dit Mgr Taché, en plantant un bâton dans la neige, et la mission aura nom Saint-Albert".

Le Père Lacombe put, en 1863, faire conduire les sœurs au nouvel établissement, élevé sur la rive gauche de la rivière Esturgeon à neuf milles d'Edmonton. La maison destinée à les recevoir était loin de posséder l'espace et le confort, elle n'avait que trente pieds sur vingt-six, sans étage supérieur. Aussi, les sœurs durent bientôt quitter cette première maison pour en occuper une autre de cinquante pieds sur trente avec un deuxième étage. Mieux logées, les religieuses augmentèrent leurs œuvres, donnèrent asile à un plus grand nombre d'orphelins, à des vieillards, à des malades. Les Sauvages et les Métis ne furent pas les seuls à profiter de leur charité, des étrangers, venus pour chercher de l'or en Saskatchewan, furent victimes

de différents accidents dans un pays encore sauvage, où l'on ne pouvait que difficilement se procurer les provisions les plus communes. Que seraient devenues ces pauvres mineurs si les missionnaires ne leur avaient donné l'hospitalité, et les sœurs de Charité, leurs soins intelligents et empressés ?

Dire les travaux, les sacrifices et les souffrances de ces nobles missionnaires, c'est répéter l'histoire des Apôtres dans leur conquête du monde païen. Le froid, la faim, les courses interminables, les persécutions des sorciers, la rancune des jongleurs, l'éloignement forcé de leurs confrères, tout se coalisait pour alourdir le poids de leur croix journalière.

Leurs sacrifices furent féconds ; comme le sang des martyrs, la souffrance des missionnaires est une semence de chrétiens.

Les œuvres augmentèrent au point que nos sœurs durent faire bâtir une maison d'école à quelques centaines de pas de leur couvent : là, chaque jour, deux religieuses formèrent à la science et à la vertu soixante-dix enfants. En 1870, la petite vérole sévit avec tant de force dans la région que sur 700 personnes, 300 disparurent ; les orphelins du Couvent en furent atteints et plusieurs moururent malgré les bons soins de nos sœurs. Cette épidémie multiplia les orphelins ; l'un d'entre eux raconte ainsi son histoire :

“J'étais campé bien loin avec mes parents dans la prairie. Notre camp se composait de cinq ou six loges. Tout-à-coup, la picote se déclara. Excepté mes parents, tout le monde en fut atteint ; ils moururent tous. Ensuite, mes parents à leur tour prirent cette maladie et moururent. Avant de mourir, mon père m'appela et me dit : Mon enfant, moi aussi je vais mourir..... tu vas rester tout seul, mais courage, mon fils, prie bien le Grand-Esprit. Il ne t'abandonnera point. Quand je serai mort, tâche de te rendre à l'église (à la mission) et tu seras bien, là-bas. Quand

papa m'eut dit cela, il mourut lui-même. J'étais tout seul ! J'avais bien peur. Pendant plusieurs jours, je restai encore, me nourrissant avec du poisson et des patates crues ; mais à la fin, les morts sentaient trop mauvais, je fermai la porte de la loge, je mis des branches dessus pour empêcher les loups et les chiens d'aller manger papa... Je pris quelques poissons, je montai sur mon cheval à l'aide d'un tronc d'arbre et je partis. J'avais grand'peur car les chiens me suivaient toujours ; le soir, j'attachais mon cheval et je couchais par terre. Bientôt les chiens dévorèrent mes poissons, et je n'eus plus rien à manger. Je perdis aussi mon cheval, et je marchai bien des jours et des nuits. J'avais froid, j'avais soif... tout était gelé et je n'avais rien pour allumer le feu.

A la fin, je fus trouvé par deux Sauvages qui m'emmenèrent à leur camp et le Père Frémond, passant là, me prit avec lui. Il me donna ensuite aux sœurs, qui dans leur charité, trouvèrent moyen de me vêtir, et par leurs soins maternels, me firent presque oublier que j'étais orphelin".

Une autre fois, c'est un petit Pied-Noir de quatre ans qu'un missionnaire amène aux sœurs. Le pauvre enfant avait, lui aussi, perdu ses parents, sa mère venait de mourir. Des amis l'ensevelirent vivant avec elle et laissèrent ces deux victimes de la mort et de la barbarie sous un arbre, puis ils s'éloignèrent en attendant que les loups vinssent les dévorer et leur donner ainsi une dernière sépulture. Heureusement, quelqu'un passa avant les loups, et entendit des cris ; il délivra le pauvre enfant de ses liens et le remit au missionnaire, qui le confia aux sœurs.

Mgr Grandin lui-même, dans un de ses voyages, rencontra une pauvre enfant dont la mère était morte de faim. Les Sauvages du Camp, souffrant tous de disette, ne voulaient et ne pouvaient se charger de cette orpheline. Un vieux Sauvage infidèle dit qu'il la prendrait, mais que, puisqu'elle n'appartenait à personne, il la mangerait. Un autre,

mieux disposé, la cacha et la remit à Monseigneur. En la confiant à nos sœurs, ce charitable évêque leur écrivit le billet suivant :

“Je n’ignore pas que vous ne pouvez plus absolument recevoir d’enfants; vous manquez de logement, vous manquez de vêtements, vous craignez même de manquer de nourriture. Qu’importe! je vous envoie encore une orpheline; et j’en trouverais cent dans sa position, je vous les enverrais et vous les accepteriez. Vous trouverez bien encore une place pour mettre cette petite affamée que je retire en quelque sorte de dessous la dent d’un misérable sauvage. Si, pour la vêtir, il vous faut couper une de mes soutanes, faites-le sans crainte.....”

Plus de quatre-vingts ans se sont écoulés depuis ces événements. Que de changements accomplis dans ce territoire! Cette région, alors propriété de la Compagnie d’Hudson et le royaume des sauvages, a été achetée par le Canada en 1870, au prix de huit millions de dollars, en argent et en terres. Les compagnies de chemins de fer, l’agriculture, le commerce et l’industrie ont développé d’une manière merveilleuse les ressources naturelles du sol, et ont introduit partout, à mesure qu’arrivaient les Blancs, l’abondance, le luxe et les derniers raffinements de notre civilisation moderne .

Or, pendant que les chemins de fer, l’agriculture et l’industrie transformaient la physionomie intellectuelle et morale de ce même pays, ils opéraient dans le monde de l’esprit et du cœur le même travail que ces compagnies et ces industriels faisaient dans le monde matériel et commercial.

Nos œuvres ont également grandi avec le pays. Cette seule maison de Saint-Albert, dont le personnel est au nombre de 300, possède aujourd’hui une école paroissiale, (High School) un orphelinat, une école-pensionnat pour les Sauvages des deux sexes et une Ecole Industrielle pour les

garçons. Cette maison fait partie de notre province de Saint-Albert, laquelle compte quatre hôpitaux modernes : Edmonton, Calgary, Saskatoon, Sainte-Thérèse-de-l'Enfant-Jésus ; une école paroissiale et une école supérieure à Legal, une école-pensionnat pour les Indiens à Saint-Paul, à Beauval et à l'Ile-à-la-Crosse ; cette dernière mission possède aussi un hôpital.

### Ile à-la-Crosse

Suivons maintenant à l'Ile-à-la-Crosse nos sœurs : Rose Caron-Agnès, Marie-Anne Pépin et Philomène Boucher.

Mgr Vital Grandin, coadjuteur de Mgr Taché, ayant négocié l'affaire de cette maison, doit accompagner nos sœurs jusqu'à leur lointaine mission. Sa Grandeur, appréhendant les froids de l'automne pour le voyage, presse et fixe le départ au 4 juin. Les préparatifs se font à la hâte. Avant même que cette nouvelle soit parvenue à la famille de sœur Agnès, sa pauvre mère est frappée de paralysie. Si ce coup épargne les angoisses des adieux à la future missionnaire, il la soumet à un bien dur sacrifice. Elle ne songe pas à s'en plaindre ni à demander un sursis ; soumise et résignée, elle va où Dieu l'appelle. Sur l'avis de Mgr Grandin, nos sœurs font amples provisions de remèdes. Ne seront-elles pas appelées à remplacer docteurs et pharmaciens ?

Il vint bien vite ce moment du départ !... le 3 juin 1860, après la prière du soir, le grand silence était interrompu par les sanglots qui s'échappaient des rangs..... le petit groupe s'avancait lentement en donnant à chacune des cent sœurs réunies, un dernier baiser. Le 4, après la messe, alors que les échos des cantiques évocateurs se prolongent dans les âmes, on sert à nos voyageuses un délicieux petit déjeuner, mais l'appétit manque et personne ne s'en étonne. La sainte Vierge reçoit la prière du départ.

Nos intrépides missionnaires sont emportées par la vapeur jusqu'à Saint-Paul, Minnesota, puis sont installées tant bien que mal dans des charrettes parmi caisses et ballots, pour continuer la route de cinq cents milles jusqu'à Saint-Boniface où, fatiguées, elles arrivent le 10 juillet.

Vingt jours plus tard, on entreprend la dernière étape, soixante-cinq autres jours de voyage à travers lacs et rivières, voyage rempli de contretemps, de difficultés, d'accidents de tous genres. Nos sœurs abordent à l'Ile-à-la-Crosse le 4 octobre 1860. Le 6, a lieu la bénédiction de la maison et l'admission du premier hospitalisé.

Figurons-nous la petite famille exilée! La bonne Supérieure, notre chère sœur Agnès, est chargée de la sacristie et des malades. Persuadés que les femmes de la prière peuvent les guérir, tous les Indiens veulent avoir de la médecine, même pour leurs maladies à venir, disent-ils. La jeune Supérieure a le bon esprit de ne pas contrarier ceux qu'elle veut attirer au divin Médecin; elle leur distribue des pilules de rhubarbe!

Appréhende-t-on la picote? Sœur Agnès court les loges avec le vaccin. Ecoutons-la. "J'arrive à la dernière loge. Je soulève la peau qui en ferme l'ouverture et me glisse à genoux jusqu'à l'intérieur; hélas! je me trouve en face de vingt-et-un gros Sauvages, à moitié vêtus, sales, portant des bracelets de fer. Le cœur se serre; car je reconnais que j'ai affaire à des Manitagasous (ceux qui ont des entretiens avec le diable); cependant, j'essaye de faire bonne contenance en leur expliquant par mon petit interprète, enfant de neuf ans, le but de ma visite. Aussitôt, l'un d'entre eux crache sur le bras de son voisin, l'essuie avec sa manche, me le présente, et j'y applique le vaccin... Je suis rendue à mon cent soixante-sixième cas....."

Tous les labeurs compatibles avec leurs forces et leur vocation sont honorés par nos missionnaires de l'Ile-à-la-

Crosse. Dès leur arrivée, elles entreprennent d'extraire les roches et les pierres, petites et grosses, afin de cultiver quelques légumes.

Vraies sœurs de Charité, nos missionnaires se penchent surtout sur les misères, sur l'ignorance des pauvres sauvages et Dieu leur donne la consolation d'assister chaque jour à leur formation. Pas moins de cinquante enfants fréquentent les classes avec le meilleur résultat; l'anglais et le français y sont enseignés à la satisfaction de NN. SS. les évêques, de MM. les Inspecteurs du Gouvernement. La joie, la gaieté règnent partout, jusqu'au réfectoire où nos sœurs ont pourtant à pratiquer une grande mortification. Un menu invariable leur est offert trois fois par jour: du poisson et des pommes de terre. On y ajoute parfois une galette et de la tisane d'orge sans sucre.

En 1877, la bonne Supérieure écrivait: "Le dimanche des Rameaux, il ne restait qu'une seule pièce dans le bastion. Loin d'être découragées, nous étions heureuses dans la conviction que la Providence viendrait à notre secours et que nous verrions une fois de plus sa puissante protection, comme nous l'avions éprouvée en tant de circonstances. Le lendemain, la pêche fut assez abondante pour suffire à nos besoins". Ces lignes, dans leur simplicité, ne révèlent-elles pas la foi et l'abandon de la gardienne du petit troupeau!

Mais l'Ile-à-la-Crosse est fondée sur la Croix. Vraies Filles de notre vénérable Mère d'Youville, nos missionnaires sont appelées à l'honneur de l'imiter surtout en cette année 1867, où le feu réduisit en cendres le couvent neuf. Sur le lac, à quelque distance de la maison, assises sur un banc de neige, par un froid de 30°, elles regardaient impuissantes, cet immense brasier où achevaient de se consumer, non seulement la bâtisse, mais les provisions et les ressources de leur pauvre mission. Elles retrouvèrent leur courage pour réciter le Te Deum.

Mais la plus grande épreuve leur vint du soulèvement des Métis en 1885. Nos sœurs, ayant appris que l'ennemi se dirigeait vers l'Ile-à-la-Crosse, prirent la prudente détermination de s'enfuir..... Elles se réfugièrent, avec les enfants qu'elles ne purent remettre aux parents, à cinquante milles de leur mission et y passèrent trente-trois jours d'angoisse. Quelle est émouvante cette page d'histoire! Jésus fit route avec elles! Dans la nuit du 29 avril, à une heure quinze minutes, le prêtre ranima leur courage en leur distribuant la sainte communion. Le 30, après avoir dit la sainte messe, le révérend Père Rapet, afin de stimuler leur confiance, alla leur répéter les paroles de l'Introït de la messe du lendemain: *Dans leur détresse ils ont crié vers vous, et du haut du ciel, vous les avez exaucés!* Le 3 mai, elles étaient à l'île Sainte-Croix. Le Saint-Sacrement demeura jour et nuit sous la tente préparée le plus convenablement possible. Le 11, dix-sept canots remplis de Sauvages montagnais accostèrent à l'île pour leur porter secours, mais aucune nouvelle de leur mission!

En attendant, elles vécurent de la vie des Sauvages. "Nous mangions autour du feu, nous nous faisons fumer comme des jambons, nous nous asseyions sur nos couvertures par terre, nous avons l'air de vraies montagnaises, nous disent nos chères insulaires. Comme les sauvages étaient en grand nombre, le révérend Père Rapet leur prêcha une mission avec le zèle d'un Xavier."

Sœur Langelier écrit en date du 19 mai 1885:

"Hier, vingt-trois autres canots de Sauvages arrivèrent pour nous porter secours, en cas de danger. Le chef de cette bande nous édifia beaucoup par une simplicité très grande à l'égard du révérend Père Rapet qu'il n'avait pas vu depuis longtemps. "Depuis cinquante-neuf jours que nous sommes partis, dit-il, nous avons fait une chose qui n'est pas droite; mais c'est ma faute à moi. Comme il avait



gelé, dimanche dans la nuit, je fis partir mes gens vite après n'avoir fait qu'un petit bout de prière, mais lorsque nous eûmes déjeûné, nous avons prié plus longtemps."

Nos sœurs, comme vous le voyez, étaient entre les mains de bons défenseurs. Il leur tardait quand même de retourner chez elles, de pouvoir s'y reposer après un mois passé sous tente. Bien que la paix ne fût pas encore faite dans les prairies, cette consolation leur fut donnée le 30 mai.

Enfin, le 4 octobre 1885, "on secouait la tristesse"..... toute la maison prenait un air de fête: on célébrait avec des cœurs émus et reconnaissants le vingt-cinquième anniversaire de l'arrivée des missionnaires à l'Ile-à-la-Crosse.

Notons ici les principales impressions de Mère Eugénie Letellier, supérieure provinciale, lors d'une visite à l'Ile-à-la-Crosse en 1898:

"Ce qui étonne tout d'abord à l'Ile-à-la-Crosse, c'est la tranquillité dans laquelle vivent nos sœurs. On ne saurait se figurer une vie plus paisible, plus uniforme. Jamais rien de nouveau, ni rien de saillant ne vient distraire la missionnaire; chaque jour ramène l'enchaînement des occupations de la veille, et chaque occupation remet en scène les mêmes personnages, et pourtant, malgré qu'on ait pu dire: "L'ennui naquit un jour de l'uniformité", toutes les sœurs sont gaies, heureuses, sincèrement attachées à leur mission, vivant toujours dans la paix et l'union de la sainte charité. Cette pensée de l'une d'entre elles traduit, il me semble, le contentement de la famille entière: "Rien n'est doux à mon cœur comme la Maison-Mère, mais aussi, rien n'est profitable à mon âme comme ma solitude et ses obscurs labeurs."

"Il se fait ici un grand bien par l'éducation chrétienne qu'on y donne aux enfants et qui rayonne sur les familles entières. Le nombre des élèves varie chaque année de quarante à cinquante. Ce nombre est peu élevé en soi mais si l'on considère que, depuis 1860, nos sœurs ont pu répan-

dre dans autant d'âmes d'enfants la semence de la vie chrétienne avec les sciences utiles, on sera ravi des services qu'elles rendent à la religion et à la civilisation auprès de ces humbles tribus. On le sait du reste, les Montagnais et les Cris ont des mœurs très douces, très simples, et l'esprit naturellement religieux; aussi ces chères missionnaires trouvent-elles beaucoup de consolations à se dévouer pour eux. Le trait suivant nous permettra d'en juger :

“L'époque des missions est sacrée pour ces tribus. Afin d'en suivre les exercices avec plus d'assiduité, ils quittent tout : chasse, troupeaux, demeures, et se rendent au centre de la réserve pour y demeurer pendant toute la durée de la mission. Or, il advint qu'à une certaine mission, quelques Métis de l'endroit, gens plus indifférents et peut-être aussi moins favorisés de la grâce que les autres, avaient cherché à détourner quelques Montagnais d'assister aux exercices, alléguant que pendant leur absence, les chiens dévoreraient leurs animaux. Mais ce fut peine perdue. “Notre âme est plus précieuse que nos animaux, répondaient naïvement les uns. Voyez donc, disaient les autres, les bergers ont abandonné leurs troupeaux pour aller adorer le Sauveur et il ne leur est arrivé aucun mal.” Et ils accouraient avec empressement à l'église de la réserve; on eût dit la ferveur des premiers chrétiens.”

Six années après, juillet 1905, Mère provinciale, retournant faire sa visite officielle à notre mission de l'Ile-à-la-Crosse, la trouve inondée. Elle nous expose en ces termes les difficultés et les souffrances des missionnaires :

“L'inondation partout! plusieurs dépendances sont immergées. On ne voit plus les champs d'orge et de patates, les clôtures tombent et l'eau est à la porte entraînant ce qu'elle atteint. La vague fouette le perron; ce matin, nous songeons à aller chercher un refuge aux Iles, si la crue continue; il faudra emballer tout; les bateaux sont prêts.

“L'eau ne baisse ni ne monte. La maison des Pères menace ruine; le toit, couvert de mousse, lève au vent; c'est une glacière en hiver. La maison de nos sœurs est une véritable baraque. Il serait impossible de la réparer; tout est vieux et détérioré.”

“Le contentement de nos missionnaires est fort édifiant: ce théâtre de privations, de sacrifices, d'épreuves leur est bien cher, puisque le bon Dieu le permet.....”

Cependant, vu les dangers auxquels nos missionnaires étaient exposées chaque année, nos Mères décidèrent de fermer la mission. Tous en furent affligés, particulièrement les Montagnais qui suppliaient nos sœurs de ne pas les abandonner; ils cherchèrent même à les retenir de force.

Elles durent faire le sacrifice imposé par l'obéissance et partirent au mois de septembre 1905. Plusieurs d'entre elles y avaient séjourné une trentaine d'années.

Des religieuses de Saint-Joseph de Lyon, expulsées de France par les lois sectaires, devaient remplacer nos sœurs. Elles ne purent y demeurer que cinq années, et le 30 septembre 1909, Mgr Albert Pascal, O.M.I., adressait à la Maison Mère la lettre suivante :

A la vénérée Mère Filiatrault,  
supérieure générale des sœurs Grises, Montréal.

Ma vénérée et chère Mère,

“Vous le savez, la chère mission de l'Ile-à-la-Crosse est dans le deuil et la désolation. Pour vous obéir et être agréable à la Communauté, j'avais consenti à remplacer vos filles par des sœurs françaises. Hélas! elles n'ont pu se maintenir là où les sœurs Grises ont vécu cinquante ans dans des conditions moins favorables. Le bon Dieu semble nous dire que les sœurs Grises de Montréal, les apôtres par excellence des missions les plus méritoires de l'Ouest canadien, sont seules capables de réussir dans ces

postes si méritoires. Le révérend Père Grandin et moi avons épuisé toutes les ressources de persuasion sans succès, c'est un refus net de toutes les Communautés de France et du Canada. Où irons-nous donc ! Les Canadiennes partent pour la Chine et l'Afrique et ne peuvent évangéliser leur pays ! Cette pensée est pénible et me déchire le cœur."

"Le révérend Père Rapet est venu exposer sa tristesse et le sort qui est fait à cette mission. Nous en avons le cœur affligé et nous nous sommes décidés à vous écrire pour implorer votre pitié et celle des mères qui sont de votre conseil. M. le supérieur Lecoq va vous écrire, ainsi que le Provincial des Oblats, le révérend Père Grandin. Je ne puis croire que vous ne voyiez là la volonté de Dieu."

"Les raisons suivantes peuvent aussi être de quelque poids.

- 1° L'école est maintenant bien située et n'offre plus les dangers de l'inondation préjudiciable aux santés.
- 2° Un nouveau vicaire apostolique sera élu bientôt, et il serait pénible de lui transmettre cette mission sans école et sans religieuses pour la conduire.
- 3° Le Gouvernement nous aidera désormais, car l'école est la première clause et condition du traité des Indiens.
- 4° Une voie ferrée est en construction de Prince-Albert aux forêts du lac Vert. Donc, route plus facile.
- 5° La mission est une des plus anciennes et rappelle les noms glorieux de Taché, Lafleche, Grandin, etc.
- 6° Ces saints apôtres et vos sœurs qui, là-bas, reposent au cimetière semblent vous pleurer et vous réclament.
- 7° Pour ma part qui ai été accusé de favoriser le départ de vos sœurs, alors que j'ai fait tout en mon pouvoir pour l'empêcher, je serai consolé.

“Je m’arrête, ma vénérée Mère, et vous prie d’offrir mes souvenirs respectueux et bénédictions à vos assistantes. Priez pour moi et croyez à mon entier dévouement dans le Seigneur.”

Albert, o.m.i., év. de Prince-Albert.

Quelle fille de Mère d’Youville aurait pu résister à un tel plaidoyer! Le 4 octobre 1909, nos sœurs retournèrent à l’Ile-à-la-Crosse et continuèrent à y faire beaucoup de bien. Dieu continua aussi à les éprouver. Le 1er avril 1920, la maison était entièrement détruite par le feu. A nos témoignages de sympathie, de regrets, la supérieure, sœur Saint-Nazaire, répond, j’oserais dire, par un poème à la divine Providence :

“Nous étions trop à notre aise, je le sentais, et depuis que notre nouvelle compagne était arrivée, il n’y avait plus de croix. Nous disions, tous les jours : “Qu’est-ce que le bon Dieu va nous envoyer? nous sommes trop bien.” Je vous assure que nous l’avons remercié! Aujourd’hui, nous sommes sœurs Grises, vraies filles de la Croix et de Mère d’Youville. Ne vous inquiétez pas trop de nous, bonne Mère, la divine Providence pourvoira à nos besoins, j’en ai la douce confiance.”

En 1928, un hôpital régulier était construit tout auprès de l’école. Nouveau moyen d’apostolat qui a, depuis, porté des fruits de grâces et de conversions; l’hôpital Sainte-Famille de l’Ile-à-la-Crosse a une capacité de trente lits.

### **Le lac LaBiche**

Le lac LaBiche, d’après une note d’un missionnaire du Nord-ouest, se trouve à l’intersection du 50ème degré parallèle avec le 113ème degré de longitude. C’est une magnifique nappe d’eau, parsemée d’ilôts plus ou moins considérables, dont la plupart sont couverts de bosquets de trembles et de bouleaux, séparés par de petites rivières. C’est

dans ces îles que les indigènes vont camper, chaque automne, pour leur provision de pêche annuelle.

Le lac peut avoir environ vingt-cinq milles dans sa plus grande étendue du nord-ouest au sud, et mesure de trente à quarante lieues de circonférence. De tous côtés, il est environné d'une épaisse forêt entrecoupée de prairies.

L'hiver proprement dit commence avec le mois de novembre. Le lac se congèle alors tout entier, et offre partout une surface qui ne se brisera que vers la fin de mai. Malgré la rigueur du climat et la longueur de l'hiver, la terre est encore d'une grande fertilité; l'orge et le blé y réussissent bien. Les pommes de terre, les différentes espèces de légumes sont cultivées avec succès; mais il faut y apporter un travail et un soin dont les Sauvages et les Métis sont peu coutumiers.

Quant aux fruits, ils sont presque inconnus, on ne peut récolter que des fraises et des framboises sauvages et différentes espèces de baies, plus ou moins insipides. Les forêts offrent aux indigènes un vaste champ pour la chasse. C'est là qu'ils vont à la poursuite de la biche, de l'original, de l'ours. C'est là qu'ils tendent pièges et embûches au renard, au chat sauvage, au loup-cervier, à la martre, à la loutre. La chair de ces animaux leur sert de nourriture et la fourrure est échangée chez les commerçants pour des habits, des outils, des munitions, etc.

La population du Lac LaBiche est composée de Métis, de quelques familles canadiennes, de Sauvages cris, Sauteux, Montagnais, puis de quelques familles métisses anglaises.

Le Lac LaBiche n'a été considéré comme un lieu de mission que depuis l'année 1853, quoique, dès l'année 1844 jusqu'à cette époque, ses habitants eussent déjà reçu plusieurs visites de M. l'abbé Jean-Baptiste Thibeault, que tous regardaient comme l'envoyé de Dieu.

En 1854, le Lac LaBiche fut honoré de la visite de Mgr Taché qui le dédia au Cœur Immaculé de Marie, sous le titre de Notre-Dame des Victoires. L'évêque et ses missionnaires espéraient, avec raison, que là comme partout ailleurs, la Mère de Dieu remporterait une victoire complète sur l'ennemi de tout bien.

Le 24 juin 1854, le Père Tissot, o.m.i., arriva au Lac LaBiche pour prendre la direction de la Mission où il fut rejoint en septembre par le Père Maisonneuve, o.m.i. Ces deux énergiques et infatigables missionnaires passèrent l'hiver sous la tente. Au printemps, ils parvinrent à défricher quelques arpents de terre, tout en avançant les travaux de leur maison, qui put être habitée le 13 juin 1856, jour où Mgr Taché revenait visiter cette Mission. Ce zélé prélat sollicita de Mère Deschamps quelques missionnaires pour ce poste.

Nos sœurs Delphine Guenette, Adélaïde Daunais et Marie Tisseur furent choisies comme fondatrices. Le départ de Montréal avait été fixé au 20 mai 1862. Deux prêtres, les abbés Joseph-Noël Ritchot et Jean-Baptiste Germain, se rendant à Saint-Boniface, et une jeune fille, Marie Lalonde, qui voulait se dévouer aux missions, composaient la caravane.

Les voyageurs et voyageuses arrivèrent à la Rivière-Rouge le 7 juin, jour de la Pentecôte. Le 8 juillet, on se remit en route pour le Lac LaBiche où l'on parvint le 26 août, à dix heures du soir. En vue de cette fondation, depuis longtemps projetée, les révérends Pères Oblats avaient construit une maison à deux étages. Eux-mêmes avaient fait le ciment, scié à la main chacune des planches qui devaient servir aux portes et aux fenêtres.

A l'arrivée de nos sœurs, la bâtisse n'était pas encore terminée, et il ne s'y trouvait aucun meuble. Ayant couché sous la tente durant les cinquante jours de leur voyage dans les prairies, les missionnaires étaient préparés à

dormir sur le pavé qui fut durant des semaines le lit de leur repos. Les coffres leur servirent de table, et elles mangèrent à genoux ou assises par terre. A Noël, en guise d'étrennes, les Pères leur offrirent quelques sièges : planchettes montées sur quatre poteaux, sans dossier.

En mai 1863, nos sœurs ouvrirent une école-externat. Il y avait à cette époque assez de familles groupées autour de la Mission pour qu'il leur fût permis d'espérer un nombre satisfaisant d'écoliers, mais les parents appréciaient si peu l'éducation qu'ils ne daignèrent pas même y envoyer leurs enfants ; l'école tomba, par le fait même.

Les choses allèrent ainsi jusqu'au mois d'octobre 1864, époque où Sa Grandeur Mgr Taché, alors évêque du Nord-Ouest, fit sa visite pastorale dans cette Mission. Sa Grandeur ne cessa d'exhorter les Sauvages et les Métis à faire instruire leurs enfants par les sœurs qui ne s'étaient expatriées que pour leur faire du bien, etc.. Les instances du Pasteur amenèrent plus de quarante enfants en classe, mais ce succès fut éphémère, vu l'inconstance des parents.

Ces insuccès confirmèrent nos sœurs dans l'opinion qu'elles avaient conçue, que pour faire un bien réel à cette nation, il leur fallait avoir un asile où elles élèveraient un certain nombre d'enfants, mais ce but leur paraissait inaccessible tant les ressources de la mission étaient limitées. Cependant, elles s'imposèrent des privations et des fatigues excessives afin de réaliser leurs désirs ; aider aux moissons, traire les vaches, prendre soin des animaux, furent durant plusieurs années, outre leurs occupations journalières, les travaux auxquels elles prirent une part très active.

Les révérends Pères et Frères Oblats travaillaient de leur côté à faire prospérer la petite ferme. Le bon Dieu bénit leurs efforts car la Mission se vit bientôt en possession d'un moulin à farine. A partir de ce moment le son fut séparé de la farine, la petite galette quotidienne n'était guère plus grosse, mais de meilleure qualité.



Le généreux dévouement de nos sœurs leur permit de recevoir temporairement dans leur couvent quelques femmes et enfants pauvres. Une Crise qui désirait se faire instruire pour être baptisée, fut admise avec son fils âgé de huit ans. Elle demeura dix mois chez nos sœurs, puis retourna dans sa hutte, régénérée et fervente chrétienne.

Durant l'été de 1865, une fièvre épidémique porta le deuil dans plusieurs familles. Nos sœurs s'empressèrent de visiter les malades, leur distribuant des remèdes qu'elles avaient apportés, et qu'ils avalaient avec avidité. Cette charité inspira tant de confiance aux Indiens que quelques-uns apportèrent leurs enfants mourants aux sœurs en leur disant: "Tiens, ma Sœur, prends soin de mon petit, peut-être le guériras-tu. Puis, tu as de la chandelle pour éclairer tes nuits. Prends-en soin!" Il était impossible de refuser! les pauvres enfants agonisaient déjà. Plusieurs d'entre eux allèrent bientôt rejoindre les Anges leurs frères.

En 1868, le district de la Saskatchewan, celui de la rivière aux Anglais et la partie septentrionale du district d'York furent séparés du vicariat de la Rivière-Rouge et confiés à l'administration pastorale de Mgr Vital Grandin.

Le Lac LaBiche se trouvant compris dans cette séparation, nos sœurs se virent placées sous la houlette de cet excellent Pasteur, qu'elles avaient l'honneur de connaître.

Mgr Grandin fit sa première visite pastorale dans cette Mission en mars 1869. Sa Grandeur témoigna aux sœurs le plus paternel intérêt, semant sur son passage des consolations et des encouragements.

En 1870, afin de faciliter à son Vicaire Apostolique l'administration du vicariat du Mackenzie, Mgr Grandin céda provisoirement la mission de Notre-Dame des Victoires à Mgr Henri Faraud qui y arriva avec le Frère Alexis le 28 février.

Ce bon Evêque, dont l'intention était de faire de cette Mission l'entrepôt de celles du Mackenzie, mit lui-même la main à la cognée pour accélérer les travaux de l'établissement; il ajouta une scie circulaire au pouvoir du moulin à farine, afin de se procurer le bois nécessaire aux bâtisses projetées.

Sa Grandeur alla camper sous la tente et y demeura des semaines, des mois entiers, afin de surveiller la fenaison, emmenant sœurs, filles, enfants, pour aider selon leurs forces aux travaux des champs.

De retour à la maison, Monseigneur prenait la faucille, entraînant tout le personnel à sa suite. Les sœurs comme les autres personnes durent y jouer leur rôle, et leur nombre de trois n'était plus suffisant pour remplir consciencieusement tous leurs devoirs; elles cessèrent de faire l'école aux quelques enfants qui la fréquentaient comme externes et renvoyèrent quelques internes.

Désolées de cette situation, elles n'osaient cependant se permettre une représentation quelconque. Mais la Providence vint à leur secours en inspirant à Mère Deschamps de déléguer son assistante, sœur Ursule Charlebois, pour la visite officielle des maisons du Nord. De plus, elle leur envoya de l'aide dans la personne de sœur Saint-Michel (Prévost) et de deux filles dévouées. A l'annonce de cette nouvelle, les sœurs rayonnantes de joie comptèrent les semaines, les jours et enfin les heures.

Le 11 octobre 1871, vers huit heures du soir, la Visitatrice descendait sur ce petit coin de terre. Les sœurs et les filles se précipitèrent à sa rencontre, se jetant dans les bras de la messagère d'espérance et de joie. Les cœurs battent trop à l'unisson pour que les larmes ne se confondent pas. "Nous fûmes comprises," répétaient les missionnaires, et c'est tout dire.

Nos missionnaires jouirent de ce bienfait et la Visitatrice fut une apparition de bénignité. Toutes auraient

voulu la retenir, mais la bonne Mère avait mission d'aller encourager d'autres sœurs. Elle forma le projet, sans le communiquer, de repasser au printemps par Notre-Dame des Victoires, pour encourager ses chères filles. La joie de ces dernières fut des plus grandes, en revoyant celle qu'elles vénéraient à si juste titre. Aussi, les six jours de bonheur s'évanouirent comme un songe. Le 26 avril, la dévouée Visitatrice se dirigeait vers Saint-Boniface. A son passage, la mission comptait seize enfants internes et cinq externes, mais elle ne tarda pas à devenir presque déserte. La mauvaise volonté des parents, et certaines oppositions annulèrent une fois de plus les efforts des pauvres sœurs. En juin 1872, il ne leur restait que sept enfants internes.

Quelques missionnaires, qui ont étudié la langue crise, disent qu'ils n'ont pu y trouver le mot "reconnaissance". Cet aveu explique sans doute l'absence de ce sentiment dans le cœur du plus grand nombre de ces Sauvages. En voici quelques exemples: Un jeune Sauvage, vrai squelette ambulante, excita la commisération de nos sœurs. Elles lui prodiguèrent durant plusieurs semaines les soins les plus assidus, puis lorsqu'il eut repris des forces, et presque de l'embonpoint, sœur N... qui l'avait servi avec une tendresse maternelle, lui dit: "Alexis, va me chercher quelques brassées de bois au bûcher." Il y alla, mais quelques jours après réclama son salaire avec arrogance. Une vieille Crise que les sœurs abritaient et nourrissaient pour qu'elle se préparât à sa première communion, leur fit un petit travail d'une demi-journée, au cours des cinq semaines qu'elle passa au couvent, puis leur demanda pour cela une robe.

Un autre trait:

C'était en 1872, le froid était intense, le vent soufflait fort. Des Sauvages arrivaient avec le corps d'un homme décédé le matin même. Le défunt était enveloppé dans une peau de buffalo et lié sur une traîne "à clisse" tirée par

quatre chiens. Pendant que les hommes creusent la fosse le cadavre est laissé dehors sur la traîne, et les chiens, pour être plus mollement ou plus chaudement, se couchent sur lui. La fosse étant prête, le révérend Père Rémas se rend au cimetière pour y faire les prières, puisque le défunt avait été baptisé. Au moment de le descendre dans la fosse, le Père dit: "Découvrez-lui donc la figure que je le voie " Oh! stupeur! le prétendu cadavre ouvre les yeux et donne des signes de vie. Le Père, effrayé, accourt prévenir Mgr Faraud qui envoie tout de suite le révérend Père Vegreville lui donner l'absolution et signifier à ceux qui l'avaient apporté de le ramener chez lui. Les voilà donc partis avec le moribond; chemin faisant, ils se dirent: "Il est toujours pour mourir, si on le rentre à la maison, sa femme et ses enfants vont avoir encore beaucoup de chagrin; laissons-le donc sans rien dire à personne, au bas de la côte, et demain matin, nous le porterons avec assurance au cimetière" ... Qui fut dit, fut fait!

Depuis leur arrivée au Lac LaBiche, nos sœurs recevaient chaque année, une, deux et quelquefois trois caisses que l'ingénieuse charité de notre sœur Econome des Missions du Nord-ouest trouvait moyen de remplir en recourant à la générosité de nos maisons. C'est ainsi que nos sœurs purent se procurer une jolie statue de Saint-Joseph, une précieuse relique de la Sainte-Croix convenablement enchâssée, dont M. Damien-Henri Tambareau, p.S.S., leur faisait don, des livres spirituels pour leur bibliothèque, de la lingerie, des toniques, des chaussures, des outils, des effets classiques. La prévoyante sollicitude de bonne sœur assistante Charlebois garnit aussi le vestiaire des élèves de plusieurs changes de robes dites "robes de fêtes". Ne passons pas sous silence le fait que plusieurs sœurs de notre Maison-Mère et de la Maison Vicariale se privaient de douceurs pour les envoyer à leurs sœurs exilées qui leur en ont gardé un souvenir fidèle.

Assistez, si vous le voulez bien, à l'ouverture de ces caisses, et vous aurez une idée de la joie naïve qui préside à leur inventaire. La caisse précieuse est entourée par les sœurs, l'une tient la hache, l'autre le ciseau, l'autre le marteau; chacune s'empresse avec précaution d'enlever les vis, les clous, les cercles; le couvercle est vite levé. A chaque objet que l'on retire, une exclamation de gratitude joyeuse se fait entendre, des larmes de reconnaissance mouillent les paupières, toutes remarquent avec émotion que la plus prévoyante et la plus délicate attention a présidé à cet empaquetage.

Lorsque tout a été examiné et remis à son adresse, les sœurs se font un devoir de se rendre à la chapelle pour y implorer les bénédictions du divin Rémunérateur sur les personnes qui les assistent avec un désintéressement si touchant. Cette scène du Lac LaBiche se renouvelle chaque printemps dans chacune des missions indiennes, où se trouvent nos sœurs.

Faisons maintenant plus ample connaissance avec ces enfants élevés par nos sœurs missionnaires. Venus souvent de tribus différentes, ils donnent aux sœurs plus de trouble, quoiqu'ils ne soient qu'une vingtaine, que cent enfants civilisés. Les talents ne leur manquent pas, mais ils apprécient si peu l'étude et le travail que c'est une rude tâche de faire fructifier ceux que le divin Maître leur a confiés. En dépit de cette indolence caractéristique des Indiens, les sœurs institutrices ont pu faire subir à leurs élèves plusieurs examens publics, honorés par la présence de NN. SS. Grandin et Faraud, des RR. Pères Oblats, du Colonel Jarvis, du Capitaine Gagnon, des Juges Pruden et Iraill et d'une nombreuse assistance. Ces honorables personnages témoignèrent toujours publiquement leur satisfaction des progrès de nos élèves.

Ce fut à la suite d'un de ces examens, auquel assistèrent le Juge et Madame Iraill que leur fils aîné, âgé de huit

ans, fut confié aux sœurs, pour en recevoir une éducation primaire qui satisfît grandement les parents.

En général, les enfants du pays sont assez dociles, mais très inconstants. Au moment où vous vous y attendez le moins, ils prennent la clef des champs, s'en vont courir, sales, déguenillés, paquets sur le dos, à l'exemple de leurs parents, à travers les buissons, les marais, etc., trouvant dans cette vie errante plus de plaisir que dans tous les agréments d'une maison bien tenue. Ces enfants, comme leurs parents, aiment leurs costumes et leurs usages, il est même difficile de les leur faire abandonner pour quelque chose de plus avantageux.

La contrainte prolongée les rend maussades, il est d'une urgente nécessité que les sœurs les conduisent de temps en temps dans la forêt, dans la prairie ou sur les bords du lac pour les y laisser prendre leurs ébats. Là, ces pauvres enfants des bois se retrouvent dans leur élément naturel, leur caractère s'y dessine au parfait.

Vite, ils dressent des tentes de feuillage, les tapissent de mousse soyeuse, les ornent de verdure, couronnent leurs têtes de fleurs, se tatouent la figure, imitant les personnages les plus ridicules de leur nation. Le hamac n'est pas oublié, ils s'y balancent à tour de rôle; le calumet a son "fac-simile", le tambour improvisé résonne au milieu des cris et des chants indiens.

Celui qui verrait agir, dans ces jours de licence, cette troupe enfantine, serait probablement tenté de croire que l'instruction et l'éducation lui sont prodiguées en vain. Le soir venu, ces pauvres enfants ne rentrent qu'à regret; ils passeraient volontiers la nuit sous la belle tente de feuillage à se faire dévorer par les maringouins, plutôt que de suivre la règle du Couvent.

Le travail assidu leur devient insupportable. Voici un trait typique pris entre plusieurs: Une pauvre femme était

réduite à la dernière extrémité, n'ayant absolument rien pour nourrir et vêtir sa nombreuse famille. Touchées de compassion, les sœurs lui offrent de garder la plus jeune de ses filles, qu'elles ont depuis quelques semaines, pour la disposer à sa première communion. La proposition est acceptée avec joie par la mère et la fille, mais, pour certaines raisons, le contrat de donation est différé à une quinzaine de jours. Lorsque la mère revint, bien disposée à signer le contrat exigé, sa fille lui dit : "Ah ! ma mère, tu ne connais pas... que c'est triste de laver la vaisselle trois fois par jour." La mère changea aussitôt de résolution ; elle ramena sa fille aussi gaiement que si elles eussent été propriétaires d'un château, et pourtant, elles ne possédaient pas même une loge à planter sur les bords du lac.

Pour compléter ce tableau, ajoutons aux détails déjà donnés : que le Sauvage est heureux lorsqu'il plie sa tente le matin pour aller la monter le soir sur le bord d'un lac, d'une rivière, ou sur le penchant d'une verdoyante colline. Là, toute la terre est à lui, il mange, joue, dort, tant qu'il a des vivres. Il recommence ensuite la pêche ou la chasse, au risque de jeûner des semaines entières. La propreté n'est pas sa qualité dominante. La superstition est parfois poussée jusqu'à la frénésie : on en trouve un exemple dans ce père, qui en 1880, et à quelques lieues seulement de la Mission, tua son fils âgé de dix-huit ans, parce que dans plusieurs songes il l'avait vu changé en Wendigo (Mangeur d'hommes) ! Le chant est une des passions des aborigènes ; ils ont presque tous une voix juste et sonore. Les élèves de nos sœurs chantent les grand'messes, les saluts du très Saint-Sacrement aux jours de fêtes et de dimanches. C'est édifiant de les entendre ; elles crient de tout leur cœur et de tous leurs poumons. Les fillettes sont formées à la lecture, à l'écriture, à la couture, à la cuisine ; aux lavages, aux repassages, aux raccommodages, en un mot, à tout ce qui touche à la tenue d'un ménage.

Tous les élèves ne répondent pas aux soins dont ils sont l'objet; les défections sont fréquentes, les consolations rares; les sœurs ne se laissent pourtant pas abattre par ces insuccès, car des retours inespérés ont prouvé que le bon grain germe tôt ou tard.

Avant de passer outre, déclarons que ce qui a été écrit touchant les dispositions des Sauvages ne tend pas à déprécier leur caractère, mais explique la position des sœurs vis-à-vis d'eux, et la tâche ardue qu'elles ont à remplir. En somme, une fois gagnés au bien, ces enfants sont susceptibles de le pratiquer avec une certaine générosité.

La Mission du Lac LaBiche comptait, en 1898, trente-six ans d'existence. Ce laps de temps avait été sillonné de tant de phases diverses qu'il paraissait impossible de faire subir à cet établissement de nouveaux changements.

Cependant, sur le désir de Mgr Grandin, la colonie du Lac LaBiche se transportait, le 22 juillet 1898, au Lac LaSelle, encore en Alberta. Cette translation, nécessité par les circonstances, était bien dans la volonté de Dieu, puisque nos sœurs, établies au centre même de la Réserve, purent procurer l'instruction chrétienne à un plus grand nombre d'enfants.

Dès leur arrivée, les Sauvages se sont montrés heureux d'avoir des sœurs; l'agent, M. Sibble, a fait de grands éloges de la tenue de l'école; les élèves sont au nombre de quarante-six, dont vingt-sept garçons et dix-neuf filles.

L'année suivante (1899), nos sœurs écrivaient:

"En la belle fête de Noël, trois petites infidèles —les trois sœurs— recevaient le baptême. D'autres s'y préparaient."

"Les consolations surnaturelles que nous donnent ces âmes neuves, si ouvertes aux enseignements de la foi et si dociles à l'action de la grâce divine, nous dédommagent amplement du sacrifice qu'il nous a fallu faire en échan-



geant notre chère maison du Lac LaBiche pour cette nouvelle mission. Dieu veuille nous faire recueillir en cette solitude, si avare des joies humaines, beaucoup de ces fruits bénis de vie et de salut!"

En 1932, seconde migration: sœurs et enfants sont installés dans une maison plus spacieuse à Saint-Paul, Alberta. On la désignera désormais du nom d'un chef indien: "Blue Quill's Residential School".

### Bref laudatif

Mais revenons à 1862, l'année bénie qui nous apporta de Rome, un premier témoignage d'approbation. Rentré au printemps d'un voyage "ad limina", Sa Grandeur Mgr Alexandre Taché, O.M.I., remettait à notre très honorée Mère le Bref de louange que le Saint-Siège daignait accorder à notre Institut. Quelles actions de grâces chaque sœur Grise ne dut-elle pas rendre à Dieu pour une telle faveur! Quant à nos Constitutions, il fallait en reviser le texte conformément aux prescriptions de la Congrégation des Evêques et Réguliers. Avec son zèle coutumier, M. Mathurin-Clair Bonnissant voulut bien assumer cette tâche et dès le 15 avril, ce bon Père confiait la copie modifiée à Mgr Lynch, évêque de Toronto, qui se rendait à Rome.

### Ecole de la Côte-des-Neiges

Esquissons maintenant la gracieuse légende de la Côte des-Neiges où bonne Mère Julie Deschamps allait fonder une école en 1863.

D'après la géographie de Pierre-Georges Roy, archiviste provincial, la Côte-des-Neiges tiendrait son nom, non pas de la neige particulièrement abondante dans cette région, mais de certains colons venus d'un village de France appelé "Côte-des-Neiges", et dont voici la genèse:

Aux siècles passés, vivait en France un pieux catholique Louis Vadboncœur, qui, à la sueur de son front, s'était acquis une petite fortune. Dieu ne lui ayant pas donné d'enfants, il se demandait comment utiliser ce bien lorsque lui vint l'idée de construire une église. Mais quel endroit allait-il choisir? Un ange lui apparut et lui dit: "Toi et ta femme, mettez-vous en marche." Les deux époux partirent et après plusieurs jours, aperçurent du haut d'une colline, une croix de neige. Vadboncœur y reconnut une indication providentielle: "C'est là, dit-il, que nous construirons l'église, et elle sera dédiée à Notre-Dame des Neiges." Ainsi fut fait et il se forma bientôt un petit bourg autour du pieux sanctuaire.

Des colons venus de cette région au Canada et groupés sur le flanc nord-ouest du Mont-Royal, y trouvèrent une ressemblance frappante avec leur village. Ils s'y établirent et y bâtirent une chapelle dédiée à Notre-Dame des Neiges. En 1863, c'était M. Louis Collin, p.S.S., qui desservait cette mission et il sollicita notre concours pour y ouvrir une école paroissiale. A vrai dire, il ne s'agissait pas seulement, dans sa pensée, de pourvoir à l'éducation de la jeunesse puisque, dès les premiers jours, les sœurs Grises allaient se voir chargées du soin de la sacristie, du service des pauvres et de la visite des malades. Les fondatrices —sœurs Suzanne Versailles, supérieure, Solange Caron-Sicard et Rose Brown-S.Patrice— assumèrent sans doute ces dévouements divers avec un grand esprit surnaturel car tout de suite, notre Communauté s'acquittait, par elles, à la Côte-des-Neiges, une réputation qui allait durer autant que l'œuvre elle-même. Parents et enfants vouèrent à "leurs Sœurs Grises" une vénération que celles-ci leur rendaient en affectueux dévouement.

C'était, non la charité, mais bien la grande générosité des paroissiens —entre autres, celle de M. J. Lavoie— qui pourvoyait à l'entretien des pauvres. "Si le froid était ex-

cessif à la Côte, disent les missionnaires, si l'humidité a rhumatisé plus d'un membre, nos cœurs ont toujours été réconfortés par la sympathie de la population."

A deux reprises, en cinquante ans, notre Communauté voulut céder à des religieuses enseignantes cette Oeuvre qui semblait mieux leur convenir qu'à des sœurs de Charité, mais chaque fois, nos supérieures durent s'incliner devant les réclamations des intéressés qui se glorifiaient ensuite "d'avoir triomphé même de la Mère générale".

Un jour vint pourtant, où le rappel des sœurs fut irrévocablement décidé; elles quittèrent la Côte-des-Neiges en 1913. Durant ce demi-siècle, elles avaient visité 22,546 malades, assisté 2,646 indigents et donné l'instruction à 5,292 élèves dont un bon nombre devinrent à leur tour, ferventes sœurs Grises.

### **Mère Julie Deschamps, son esprit, ses vertus**

Mère Julie Deschamps porte depuis dix années consécutives, le lourd fardeau de l'administration générale; les élections de 1863 vont la libérer de sa charge. Avant de saluer sa digne remplaçante, étudions un moment la physionomie morale de cette femme supérieure que fut notre vénérée Mère Deschamps.

Sous son administration, nous avons vu la Communauté se développer, de nouvelles fondations surgir, le service des pauvres augmenter considérablement. Il est facile de le constater, le but de sa vie religieuse fut avant tout: la gloire de Dieu, le salut des âmes; le but de sa charge: la garde de la règle et le développement des œuvres. Sa vocation ne lui semblait admettre ni velléités, ni perte de temps.

Mère Deschamps voulait au service de Dieu des religieuses viriles et généreuses; le modèle de perfection qu'elle cherchait à reproduire, c'était celui de nos premières Mères. "Une congrégation prospère aussi longtemps qu'elle est

animée de l'esprit de ses fondateurs," aimait-elle à dire. Aussi, cette chère Mère puisait dans l'esprit de notre fondatrice les principes de force, de vitalité, de lumière qui l'ont toujours animée.

Nos Mères ont vécu de la foi, voyant Dieu en tout et bénissant la Providence du Père Eternel dans toutes ses voies. Mère Deschamps ne considérait elle aussi qu'une seule chose : la volonté de Dieu et la confiance en sa Providence. "Je m'efforce, écrivait-elle, de voir mes difficultés en Dieu et de tenir ma volonté attachée à son bon plaisir."

L'esprit de foi de notre Mère se révélait particulièrement dans son respect pour la sainte Eglise, dans son obéissance à ses lois et à toutes les ordonnances du Saint-Siège et de Nos Seigneurs les Evêques. Quand notre Mère reçut de Rome le Bref qui attribuait à Mère d'Youville le titre de Vénérable, c'est à genoux qu'elle voulut lire et baiser le document pontifical.

Notre Mère vénérât filialement en Saint-Sulpice nos fondateurs, nos bienfaiteurs et nos guides spirituels. Avec un véritable contentement, elle saisissait les occasions de leur exprimer la gratitude de sa famille religieuse. Considérant en eux de véritables protecteurs de l'Institut, elle ne manquait pas de les consulter et de leur obéir en chaque circonstance difficile.

L'esprit de foi dans le service des pauvres —notre héritage de famille— n'a pas périclité sous Mère Deschamps. "Ayez bien soin de nos pauvres," telle fut sa suprême recommandation. Cette parole, si touchante dans sa simplicité, résume toute la vie et dépeint le caractère de celle dont la mémoire ne mourra pas dans l'âme reconnaissante de tant d'hospitalisés, abrités, nourris et consolés dans nos maisons.

Mère Deschamps avait, en effet, au plus haut degré le culte des pauvres. Sa foi lui faisait voir en eux des frères, des membres souffrants de Jésus-Christ; et sa charité, à

cette pensée, devenait comme une flamme ardente. Elle se répandait en bonnes œuvres et se manifestait dans les soins les plus dévoués, les plus délicats et quelquefois les plus ingénieux. C'est ainsi que, pour célébrer le 150<sup>ième</sup> anniversaire de notre Institut, Mère Deschamps s'évertue à trouver dans l'Hôpital, déjà rempli pourtant, de l'espace pour quarante-cinq lits de plus. C'est seulement quand ce difficile travail fut achevé que la digne Supérieure se mit avec un surcroît de satisfaction et d'ardeur, à l'organisation générale des fêtes.

Mère Deschamps "voyait ses seigneurs dans les pauvres" et les traitait avec beaucoup d'égards. Durant ses vingt-cinq années de supériorité, elle tenait à se faire marquer, à son tour, au catalogue pour présider à leurs repas; recommandant expressément aux officières de la dépense de partager également entre le réfectoire des religieuses et celui des pauvres, les légumes, les fruits et autres desserts en usage.

Dans ses visites officielles, à l'issue de la messe, avant même de prendre son déjeuner, notre vigilante Mère avait soin d'aller dans les salles d'orphelins et de vieillards, s'enquérir par elle-même si la nourriture était suffisante et bien apprêtée. Au besoin, elle engageait les cuisinières et les hospitalières à préparer avec plus de sollicitude le menu de leurs protégés.

En 1894, lors de la fermeture de l'Hospice Saint-Charles, Mère Deschamps accueillit à la Maison-Mère quarante-cinq infirmes de cette maison: une pauvre femme cancéreuse était cependant dans l'Hospice désert avec une autre invalide chargée d'en prendre soin. Informée de ce fait, Mère Deschamps appelle notre sœur Noël (Marie-Elmire Lévesque) chargée de l'ouvroir Sainte-Marguerite, et lui dit: "Ma sœur, vous allez m'obliger en recevant dans votre grenier une pauvre cancéreuse! Je vais lui faire construire une chambre avec du bois de notre ancienne maison." La

charitable sœur accepta volontiers et la pauvre malade arriva bientôt; elle était dans un état pitoyable. L'infirmière lui donna les premiers soins, mais il lui fallait recourir à la cuisine, à la procure, à la buanderie, etc., pour satisfaire aux besoins de sa malade. Alors notre compatissante Mère comprit la difficulté et donna ordre aux officières de fournir ce qui serait demandé par Sœur Noël. Elle monta jusqu'aux mansardes pour s'assurer de la satisfaction de sa protégée, qui était non seulement reconnaissante pour les bons soins reçus, mais surtout confuse des délicatesses et des attentions de la Supérieure générale.

Le cœur de notre Mère s'ouvrait aussi largement aux enfants de la Crèche. Devenu grand, l'un d'eux fut adopté et s'initia au travail. Or, quelque temps après, sans expérience du contact plus ou moins dangereux avec d'autres jeunes gens, il se trouva compromis dans un méfait: voilà notre Joseph en prison! Chose bien étrange pour lui que ces murs dénudés, cette ration congrue, et cette étroite surveillance!

Les jours devenaient longs... Il lui était permis cependant de regarder par la haute fenêtre — des voitures, des wagons, des calèches, des coupés se croisent dans la rue... tout-à-coup, son regard se fixe sur un véhicule, il applaudit et s'exclame: "Mais c'est la voiture de chez nous! Oui, la voiture de chez nous; le gros cheval, je le reconnais bien;" et voilà notre Joseph heureux comme jadis où il prenait ses ébats dans la cour du couvent.

Les jours de la détention étant terminés, le prisonnier se trouvait libre. Où ira-t-il? Ses vêtements ne le protègent pas suffisamment contre le froid de la saison. La voiture des sœurs Grises avait réveillé ses souvenirs. "Eh! pense-t-il, j'irai chez nous, on me recevra bien." Aussitôt il se dirige vers la Maison-Mère. La route est longue. "Vraiment, se dit-il, je ne pourrai pas m'y rendre." La pensée lui vient de louer une voiture; mais qui la payera? Il y

monte sans inquiétude, arrive à l'Hôpital-Général, et va demander à la sœur économe de payer le charretier. Surprise, celle-ci en informe la Supérieure. Mère Deschamps sourit en apprenant l'aventure et répond avec des larmes dans les yeux : "Après tout, c'est un de nos orphelins ; c'est assez qu'il n'ait pas de famille ; payez le charretier, Joseph restera avec nous, s'il le veut." Et il le voulut, le pauvre enfant.

Hélas, il n'avait pas encore atteint la perfection ..... Aidant à la buanderie, il réclamait sa place à la table des employés. Ces derniers, qui en étaient souvent ennuyés, s'y opposèrent. Que fera donc Joseph ? Il se dit : "La Mère générale a toujours été bonne pour moi, elle le sera encore." Il lui fait parvenir une supplique, lui demande de prendre ses repas avec les hommes à gages. Le comble du bonheur, pour lui, serait d'avoir une chambre. Il exprime dans sa lettre des sentiments bien capables de toucher le cœur si tendre de notre Mère. Il est orphelin, délaissé ; il n'a personne à qui confier sa peine, sinon à notre Mère si bonne, si indulgente aux misérables. Cette fois encore, Joseph est compris et exaucé.

Après Joseph c'est Jacob qui bénéficie des faveurs de notre Supérieure générale. Qui n'a pas connu notre sonneur d'Angelus durant cinquante années ? Son histoire est racontée dans le huitième volume de nos Annales, page 288. Pour le moment, rappelons un fait qui se rattache à la bienveillance de notre admirable Mère Deschamps. Un soir d'été, Jacob étant allé à Chateauguay, la supérieure lui donna une poche de pommes. A son retour, il va demander sa poche à la procure, mais la charge avait déjà été descendue à la cave. Il réclame son bien par un billet à la supérieure. Mère Deschamps appelle l'économe : "Ma sœur, faites venir du Manoir une poche de pommes..... des fameuses !.... vous entendez bien, ma sœur, des fameuses, pour Jacob !" Et Jacob recouvra son bien.

Cette condescendance à l'égard des pauvres, Mère Deschamps l'exerçait également envers les employés de la maison. L'hospitalière de nos jeunes orphelins, descendant un jour au rez-de-chaussée, à l'heure du midi, vit avec surprise l'un de nos menuisiers qui travaillait encore. "Pourquoi, Monsieur, n'allez-vous pas prendre votre dîner, lui dit-elle, c'est l'heure ... mais que vois-je? des larmes. Qu'avez-vous?" Cette douce interpellation fit couler plus abondamment les pleurs du pauvre homme qui n'osait pas répondre. "Dites, dites-moi ce qui vous chagrine ainsi, j'essayerai d'y remédier.."

— "Ah! ma sœur, répondit l'employé; il y a plusieurs années que je travaille dans la maison; mon salaire est le gagne-pain de ma famille, et voilà qu'aujourd'hui même, on me congédie, on ne veut plus de mes services."

— "Vraiment, reprit la sœur, j'ai peine à le croire. Je vais m'en assurer." Au moment même, la religieuse rencontre notre Mère, lui fait part de l'épreuve de l'employé. La compatissante Mère de répondre: "Allez dire de ma part à l'économe qu'il ne faut pas renvoyer cet ouvrier consciencieux; d'ailleurs, c'est un père de famille, on lui ferait grand tort." L'hospitalière ne se laisse point répéter le message; avec hâte, elle s'en acquitte. L'économe n'a qu'à se soumettre à la décision de sa Supérieure, et Monsieur M. continue son travail, en disant: "Cette bonne Mère Deschamps a un cœur d'or, elle comprend ce qu'il en coûte à un père de famille pour nourrir ses enfants."

A quelque temps de là, Monsieur M. souffre d'un rhumatisme inflammatoire. Il est alité durant quelques mois. Les élections de 1887 ont déchargé Mère Deschamps de sa haute responsabilité, elle est maintenant depositaire. Chaque semaine, elle se fera un devoir d'aller visiter le malade, lui portant même l'indemnité de la semaine. "C'est tout juste, dira-t-elle à sa compagne, de remettre à Monsieur M. le salaire qu'il aurait gagné, s'il n'eût pas pris



cette maladie chez nous." Redevenue supérieure en 1892, notre très honorée Mère signe, le 3 février 1894, une convention entre l'ouvrier, Monsieur M. et la Communauté des sœurs Grises. De tous temps, les pauvres honteux furent l'objet de ses aumônes, et les personnes confiées à son inépuisable charité pouvaient compter sur son admirable discrétion. Connaître un besoin et chercher les moyens d'y remédier, était tout un pour notre Mère.

Une bonté profonde est nécessairement agissante. Mère Deschamps, comme saint Paul, exerçait la charité sous toutes ses formes, non seulement auprès de ses chers pauvres, mais avant tout auprès de ses filles et de sa Communauté.

On ne pouvait l'approcher sans subir l'influence de cette âme si fortement trempée, si grande en toutes circonstances. Nous la revoyons telle qu'elle était parmi nous, avec ce beau regard, franc et profond, qui reflétait à la fois la force et la bonté, avec ce sourire maternel, cette parole pleine de dignité, jamais banale, et toujours aimable cependant.

En acceptant la charge de supérieure, Mère Deschamps avait parfaitement compris qu'elle devait garder intact l'esprit des sœurs Grises; la simplicité unie à une charité qui se dilate et qui tempère l'austérité de notre vie, la rendaient facile et douce.

Son attachement à l'Institut et cette volonté d'en faire pratiquer les obligations ne demeuraient point simple théorie chez notre Mère. On la vit toujours assidue aux exercices, y présidant avec exactitude; toute observance avait un mérite à ses yeux. Elle aimait à devancer ses sœurs à la récréation. "C'est un exercice comme un autre," disait-elle à celles qui s'y rendaient avec lenteur. Une jeune professe lui demanda un jour si, arrivant tard à un exercice, il ne valait pas mieux, afin de ne pas distraire les sœurs, faire cet exercice en dehors du lieu désigné. Notre Mère

lui répondit: "Quoique en retard, il est mieux cependant de continuer l'exercice en commun. C'est la règle, et Jésus a promis d'être au milieu de ceux qui se réunissent en son nom pour le prier."

Les exercices que cette bonne Mère préférait étaient avant tout ceux de la sainte liturgie et ceux que prescrivent les Constitutions et les usages. Les devoirs religieux accomplis, elle n'exigeait que du dévouement envers les pauvres et les malheureux. Dans ses chapitres à la Maison-Mère ou dans les missions, elle ne cessait de recommander une grande fidélité aux règles et aux usages. Les dix points qui constituèrent toute la ligne de conduite donnée à nos premières Mères par M. Normant étaient pour notre Supérieure la loi des lois; elle attirait l'attention des jeunes novices sur ce résumé des obligations religieuses prescrites par notre Fondatrice. Mère Deschamps faisait choisir à ses sœurs, ou choisissait pour elles, l'un des points fondamentaux, afin qu'elles en fissent une étude appropriée à leurs besoins. Quelques-unes montrèrent par la suite le profit qu'elles avaient retiré de leur fidélité à ce conseil.

Notre Mère Deschamps aimait ses filles d'un amour vraiment maternel. Disons tout de suite, afin de n'y pas revenir, qu'elle mania peut-être ses sœurs "avec une main de fer sans la revêtir d'un gant de velours". Quelques-unes se demandaient comment concilier sa bonté avec des paroles et des procédés parfois si durs!... Ce contraste s'explique par sa trop grande ardeur à poursuivre le bien. L'obstacle! la Supérieure voulait l'emporter d'assaut ou l'écartier tout de suite.

Oui, parce que notre vaillante Mère possédait une force de volonté extraordinaire, se livrant à la fougue de son âme ardente, elle semblait ignorer parfois chez ses sœurs, l'effort ardu, les souffrances et les impuissances de l'âme. C'était l'ombre au tableau. Vue à distance, nous trouvions dans notre Mère l'âme d'un chef; vue de près, on décou-

vrait en elle le cœur d'une mère, car personne n'échappait à sa sollicitude maternelle. Mère Deschamps savait faire planer, au-dessus de tous les détails de l'administration générale, une surveillance qui voyait tout afin de convaincre ses filles qu'elles pouvaient de toutes manières, se rendre utiles à leur Communauté.

Une sœur lui ayant fait part d'une remarque qu'elle avait reçue sur son peu d'instruction: "Ma sœur, lui répondit notre Mère attendrie, je vous défends de vous arrêter à cette pensée. Que je me croirais riche si j'avais une douzaine de sœurs comme vous!!..."

Dans un temps où un grand nombre de lettres attendait les loisirs de la Supérieure générale, une sœur lui demande une entrevue: "Ma chère enfant, je ne le puis pour le moment. Voyez donc ma volumineuse correspondance!" — "Ma Mère, veuillez m'entendre! insiste la sœur. Vous venez d'envoyer votre assistante jusqu'au Mackenzie pour consoler et encourager vos sœurs, et moi, je suis si près de vous!" — "Ah! pauvre enfant, reprend notre Mère tout émue, asseyez-vous là près de moi, et dites-moi tout, je suis à vous."

Encore un trait qui démontrera ce cœur si grand:

Un jour, la Supérieure apprend la conduite répréhensible d'une sœur, et fait appeler la coupable... La pauvre enfant redoute le courroux de l'Autorité. Elle frappe à la porte, ouvre mais n'ose faire un pas.... les yeux sur celle qui l'attend. "Entrez, entrez, mon enfant, vous êtes chez votre Mère." A ces mots, la délinquante va se jeter aux genoux de celle qui lui offre sa miséricorde et sa tendresse.

Cette vertueuse Mère, à la fin de sa vie, eut aussi ses souffrances sans nom, comprises seulement par quiconque a bu le calice. Il était navrant de l'entendre dans les moments où le ciel semblait la délaisser. On eût dit que les légions ténébreuses s'étaient déchaînées contre elle... "Oh!

mon Dieu, pitié ... pitié, mon Dieu," s'écriait-elle faites-moi miséricorde! Justice de mon Dieu, punissez-moi comme vous l'entendez," et un frémissement secouait tous ses membres.

Le quatrième volume de nos chroniques, en continuant le récit de la carrière de notre onzième et treizième supérieure générale, fera connaître plus en détail la fécondité de cette vie si précieuse à la communauté et sa mort sanctifiée par la souffrance.

A n'écrire que l'histoire de son âme, on serait loin de compte; à mesure que viennent ses années de supérieure: 1877-1887..... 1890-1895, l'histoire de l'œuvre se développera avec elle. L'âme et l'œuvre sont inséparables.

---

## CHAPITRE VI

MÈRE MARY-JANE SLOCOMBE, 9ÈME SUPÉRIEURE GÉNÉRALE  
DE L'INSTITUT. — SA MONOGRAPHIE.

1863

Le Chapitre général de 1863, présidé par Sa Grandeur Mgr Ignace Bourget, élisait Mère Jane Slocombe, supérieure générale; sœur Elisabeth Forbes-McMullen, assistante; sœur Hedwige Robin, 2ième assistante; sœur Ursule Charlebois, maîtresse des novices.

Mère Slocombe! Quelle est donc cette religieuse de qui M. Flavien-Pierre Martineau, p.S.S. a dit: "La Mère Slocombe est sans contredit la supérieure des supérieures! Je n'ai jamais rencontré ni en France ni ailleurs, une religieuse aussi qualifiée ....."

Père André Nercam corrobore ce témoignage par ces paroles: "De même qu'il n'y a qu'une Mère d'Youville, de même il n'y a qu'une Mère Slocombe."

Et le Père Woods, S.J. d'ajouter: "La Mère Slocombe est du nombre de ces personnes qu'on ne rencontre qu'une fois, mais dont on ne perd jamais le souvenir."

Cette religieuse vient de Taunton, comté de Somerset, dans la vieille Angleterre. Elle y est née le 29 octobre, 1819, de parents protestants. Mary-Jane puise cependant au sein de sa famille, les vertus naturelles qui caractérisent les gens de foi et de haute culture. Dans ce foyer, la Bible se lit trois fois le jour; la prière se fait en commun matin et soir; le dimanche est scrupuleusement observé; jamais de promenade ni récréation, par respect pour le jour du Seigneur. A l'âge de huit ans la petite Hella, sœur de notre Mère, subit une forte pénitence pour avoir cousu une robe à sa poupée un dimanche.

Dans sa dixième année, Mary-Jane a la douleur de perdre ses bons parents. Elle reçoit cependant une éducation très soignée dans un monastère destiné aux enfants de la noblesse. Une Bible précieusement conservée l'atteste; on y lit en première page: "Mary-Jane Slocombe, Taunton Lodge."

Ses connaissances variées et la droiture de son jugement portent Mary-Jane à étudier la religion catholique qu'elle embrasse sans hésiter à dix-sept ans. Sa modestie, autant que sa discrétion, nous a laissé ignorer tous les détails de sa conversion.

A cette époque, l'honorable juge Pike et son épouse, amis de la famille Slocombe, font un voyage du Canada en Angleterre. Les demoiselles Slocombe, se trouvant orphelines, attirent la compassion de Madame Pike; celle-ci, charmée des précieuses qualités de Mary-Jane, forme le projet d'en faire sa dame de compagnie. Elle invite donc la jeune fille à l'accompagner à Montréal. L'adolescente accepte facilement, car, depuis sa conversion au catholicisme, le foyer paternel est devenu pour elle une occasion de luttés. D'ailleurs aucun des membres de sa famille ne s'oppose à son départ.

Madame Pike est heureuse de son choix: "La jeune Mary-Jane est accomplie," dira-t-elle. "C'est une belle grande fille, au regard doux et mélancolique, avec des manières aisées et naturelles, gagnant facilement l'affection et l'estime. Elle fait royalement les honneurs de la maison, prépare une table avec habileté et, en un tour de main, apprête un repas. Elle a beaucoup d'ordre et semble posséder toutes les connaissances: soin du ménage, direction de la cuisine, broderie, etc..."

Sur cette terre étrangère, Mlle Slocombe n'a pas d'autres relations que l'honorable famille Pike. Dans son isolement, elle sent le besoin d'un directeur sage et prudent qui la guide dans le chemin de la vertu. M. John Larkin, p.S.S.,

chargé alors des catholiques de langue anglaise, est tout désigné pour remplir cette délicate mission. Avec bienveillance, ce saint prêtre accueille la jeune étrangère et son expérience des âmes lui fait vite découvrir la valeur morale de sa nouvelle pénitente. Par prudence et pour ne pas entraver le travail de la grâce dans cette âme privilégiée, le sage directeur semble la laisser marcher seule, puis lui propose l'enseignement du catéchisme aux enfants de langue anglaise. Mlle Slocombe accepte joyeusement cet apostolat et se donne tout entière à l'œuvre si belle de la première communion. Son âme se dégage des choses de la terre, et, peu à peu, ses parures mondaines disparaissent pour faire place à la plus aimable simplicité. Sa mise est devenue si simple qu'avec ironie on la nomme "la petite veuve". Sa grandeur d'âme brave le respect humain; elle l'aura en horreur toute sa vie. D'un pas ferme, elle avance hardiment vers le but qu'elle se propose: Etre à Dieu et à Dieu seul!

Depuis longtemps Mlle Slocombe désire se donner aux œuvres de charité; mais se croyant indigne d'embrasser l'état religieux, elle n'ose s'en ouvrir à son directeur. Enfin elle se décide à lui faire part de son dessein; M. Larkin lui conseille de bien prier pour connaître la volonté de Dieu et remet sa réponse à quelques jours.

Durant ce temps, l'enfer se déchaîne contre elle, le découragement l'envahit, la pauvre enfant ne sait que faire. Comment peut-elle aspirer à une si sublime vocation, elle si pauvre en vertu, si remplie de misères? Elle expose ses appréhensions à son directeur, et lui demande s'il ne vaudrait pas mieux pour elle retourner en Angleterre?

Le saint prêtre devine aisément les ruses du démon; il la regarde en lui disant: "Et votre vocation, qui en répondra devant Dieu?" A ces mots, Mlle Slocombe se trouve transformée: si Dieu l'appelle, Il lui donnera la

grâce, et sur cette assurance, elle entre avec courage dans notre Communauté le 28 juillet 1840.

Tout contribuera à soutenir ses efforts: outre les sages conseils de M. Romain Larré p.S.S., la nouvelle postulante trouve en Mère Dorothée Beaubien une supérieure expérimentée, en ses compagnes, le réconfort d'amitiés inspirées d'un même idéal. A cette âme d'élite, Dieu fera d'abord goûter les grâces d'abandon. Notre postulante de vingt ans éprouve cette paix intérieure qui est, dit Mgr Gay, "le don par excellence de Dieu à l'homme, comme l'abandon est le don par excellence de l'homme à Dieu." Mais pour que la novice soit bien toute à Lui, Jésus ne lui épargnera pas la souffrance.

Douée d'un esprit droit, sincère, très cultivé, d'une simplicité et d'une délicatesse de sentiments peu communes, sœur Slocombe se donne irrévocablement à Dieu le 16 juillet 1842.

C'est vers Châteauguay d'abord, que la jeune professe doit diriger ses pas. Dans ce manoir béni, elle devient la compagne d'office de sœur Julie Deschamps, dépositaire. Ces deux âmes se comprennent et se lient intimement, sous l'œil de Dieu, pour s'animer à la pratique des vertus. On aurait dit Marthe et Marie qui s'empressent, chacune selon son attrait, à servir le Seigneur. Tout se prête à favoriser leur projet bien arrêté de s'élever à la plus haute perfection.

Malgré son attrait pour la vie cachée, sœur Slocombe se rend utile au prochain. On la voit durant l'épidémie de 1847 occupée au soin des pestiférés; elle y contracte la maladie durant laquelle elle voit expirer à ses côtés plusieurs compagnes. Rétablie, elle retourne au Manoir assister les pauvres, accompagnant ses services et ses aumônes de ce sourire gracieux qui met les cœurs à l'aise. Avec le pain matériel, sœur Slocombe donne à tous en temps opportun, des avis salutaires pour la nourriture de leur âme.



Les enfants pauvres sont les objets de sa prédilection. Elle les attire, les instruit, leur distribue des vêtements et les prépare à leur première communion avec le zèle d'un apôtre.

Un jour, sœur Slocombe est seule sur la grève. En contemplant les cieux, elle prie soudain, elle entend au loin l'éclat de fortes voix; elle s'arrête .. écoute et aperçoit un certain nombre de "cageux" qui descendent la rivière; ils jurent et blasphèment à cause du courant qui entraîne leurs billots. Sœur Slocombe s'avance, et d'un ton doux, les invite: "Venez donc, mes amis, vous reposer sur l'île venez vous rafraîchir .... c'est l'île du bon Dieu Notre Maître est si bon." Et ces "gars de chantiers" qui n'avaient que jurons à la bouche, se sentant attendris, répondent: "Merci, ma sœur, vous avez eu le don de toucher nos cœurs!"

Le séjour de sœur Slocombe au Manoir touche à sa fin. Dieu la prépare à d'autres travaux tandis qu'à la retraite annuelle de 1851, prêchée par Mgr Bourget, elle prend pour résolution:

"8 février: Etre fille de sacrifice pour ne se laisser jamais aller volontairement à une pensée inutile. Dès que l'on s'en aperçoit, ne faire aucun quartier, la chasser aussitôt."

M. Michel Faillon, p.S.S., venu à Montréal en 1849 en qualité de visiteur des œuvres sulpiciennes, avait su apprécier les rares vertus de la jeune religieuse. Le 19 mars, 1851, il écrivait à Mère Coutlée: "Je réitère la prière que je vous ai faite de nommer une aide à votre Maîtresse des novices; je compte que vous disposerez des choses de manière à retirer ma sœur Slocombe de Châteauguay, pour la placer comme aide au noviciat. Le Seigneur semble l'avoir destinée à devenir une des principales colonnes de l'Institut; elle possède toutes les qualités pour un tel emploi, et les dispositions essentielles à une bonne et parfaite Maî-

tresse des novices. Je ne crois pas qu'il y ait parmi toutes vos filles une personne plus apte à remplir cette charge. Dieu a fait une grande grâce à votre maison en dirigeant cette personne vers votre Communauté; elle y maintiendra l'esprit primitif. Vous m'apprendrez une agréable nouvelle, quand vous m'annoncerez que vous l'avez placée au noviciat."

Le conseil venait de trop haut pour n'être pas suivi. D'ailleurs, il concordait avec le désir de nos Mères. Le 18 avril 1851, sœur Slocombe est nommée sous-maîtresse au noviciat. Elle est la première à exercer cette charge dans l'Institut.

Après deux années de dévouement, le chapitre de 1853 la nomme Maîtresse des novices. Douée d'un grand discernement des esprits, d'une rare patience, d'une vertu affermie, formée à une vie intérieure intense, Mère Slocombe dirige le noviciat avec sagesse durant dix ans et conduit au pied de l'autel cent deux professes.

Souvent les novices demandent à la bonne Maîtresse de petites sentences appropriées à leurs besoins personnels. A l'une, elle écrit: "La vraie religieuse ne veut que Dieu seul pour témoin de ses souffrances, de ses peines; elle n'en parle qu'à Celui qui lui a été donné pour consolateur et pour guide. La vraie religieuse est au-dessus du respect humain; jamais la crainte d'encourir le blâme et le mépris de quelqu'une de ses sœurs ne lui fait omettre ce que Dieu et la religion demandent d'elle."

On se souvient encore de la délicatesse des procédés de cette excellente Mère pour amener doucement ses novices à cette vie de détachement universel qu'exige la perfection. L'une d'elles avait reçu un dé en argent qui lui tenait fort au cœur. La prudente Maîtresse s'en aperçoit, mais ne dit mot, se contentant de lui insinuer l'esprit de détachement. Un jour la novice vint avouer à sa maîtresse que le dé

lui est un sujet de trouble intérieur, et elle le lui remet généreusement.

Un tel acte mérite récompense, la douce Mère, aussitôt met la main dans sa poche, en retire son propre dé et le donne à la novice. On devine la joie de cette bonne enfant qui, disait-elle, "aurait donné cent dés d'argent en échange."

La sollicitude maternelle de la bonne maîtresse ne connaît pas de bornes. Elle n'omet rien de ce qui peut contribuer à l'avancement de ses chères novices dans la vie spirituelle.

"Vous me dites, ma chère Enfant, écrit-elle à l'une de ses filles, que dans votre mission, les sacrifices ne manquent point; mais n'est-ce pas tant mieux? N'avez-vous jamais entendu dire que les sacrifices sont le bois qui entretient le feu de l'amour? Si cela est, combien nous devons désirer qu'il s'en présente à toute heure et à tout moment, afin d'augmenter notre mérite et surtout notre amour, sachant que notre amour pour Dieu pendant l'éternité sera proportionné à l'amour que nous aurons eu durant notre vie!"

Les sacrifices! Notre bonne Mère Slocombe les connaît. Lisons cette note écrite de sa main:

"Le Vendredi-Saint, 18 avril 1851, mon divin Maître a daigné me charger de sa croix en me plaçant au noviciat en qualité de sous-maîtresse. Le Mercredi-Saint, 23 mars 1853, Il a permis qu'on ait tenu conseil contre moi et qu'on m'ait nommée Conseillère; alors je n'avais qu'un pas pour arriver au Calvaire, où l'on m'a crucifiée le 3 octobre 1853, en me faisant maîtresse des novices."

Sans s'en douter, Mère Slocombe arrivait au *Consummation est*. En 1863, le retour des élections quinquennales lui imposait le titre et la charge de supérieure générale. "Fiat! mon Dieu! s'écria-t-elle, Fiat! Je désirais un peu de repos: mais coûte que coûte, mettons-nous à l'œuvre et embrassons la croix de bon cœur."

La croix de la responsabilité acceptée, Mère Slocombe essayera de réaliser le souhait de son élection : Soyez une vraie Mère ! lui avait dit Mgr Bourget. Mère, elle le sera dans tout l'acception du mot : par son esprit de religion, par son affection sincère pour sa communauté, par sa dignité, par sa bonté, par sa délicatesse surtout. N'allons pas chercher ailleurs l'explication de son influence auprès du clergé, des religieuses, des laïques et des pauvres.

Parce que notre Mère Slocombe entoure ses subordonnées d'un esprit vraiment religieux, parce qu'elle les aime, qu'elle les traite maternellement, leur laisse leurs initiatives propres et n'intervient qu'à propos, elle obtient leur entière confiance.

Aux gens du dehors, à tous ceux qui l'approchent, mais de préférence aux petits, aux humbles, aux pauvres, à qui-conque cherche soutien, appui, secours moral, où même matériel, elle apparaît comme une de ces créatures qui semblent être données à la terre pour que l'homme ne puisse douter de la bonté de Dieu ; comme un de ces êtres d'exception qui font honneur à la nature et à la grâce.

La foi est le vigoureux ressort de la vie spirituelle de cette digne Mère. La croyance au mystère de la Très Sainte Trinité illumine son âme des plus vives splendeurs. En la fête de la Sainte-Trinité, elle écrit en ces termes à l'une de ses filles :

“Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit ! C'est là sans doute votre refrain d'aujourd'hui, et vous le répéterez bien souvent, n'est-ce pas, durant cette semaine. Avez-vous bien fêté le Père Eternel ? L'avez-vous remercié de toutes les grâces dont il vous a comblée, spécialement de vous avoir faite son enfant, l'épouse de son divin Fils ?”

“Quelle douceur ineffable nous goûtons à la pensée que Dieu est notre Père, que nous sommes ses enfants ! L'esprit se perd, pour peu qu'il veuille approfondir cette vérité si

consolante pour tout chrétien et pour nous en particulier, les filles de notre vénérée Mère d'Youville."

Sous l'égide de notre Mère Slocombe les âmes vivent heureuses, enveloppées d'une affection religieuse communicative. Un seul cœur et une seule âme! Voilà bien le mot d'ordre de la neuvième Supérieure générale qui met tout en œuvre pour favoriser cet esprit de famille.

C'est par la charité que Dieu se communique aux âmes, non par la contrainte et la force. Sachant qu'un simple mot, un regard même suffisent à donner peine ou joie, elle se fait toute charité.

Fidèle à ce principe qu'il faut sortir de soi et se mettre dans le prochain afin de le secourir efficacement, notre Mère Slocombe sent pour ainsi dire les battements de son cœur, les aspirations de son âme. Pas un événement de famille, une joie ou une peine qu'elle ne partage même avec les missionnaires.

Quelques extraits de sa correspondance, conservée par nos sœurs, montrent l'intérêt que la digne Mère porte à sa famille religieuse, et la vénération pleine de confiance que lui témoignent ses filles. Le ton est simple, c'est celui du cœur, du bon sens et de la foi.

21 octobre 1866

Ma bonne enfant,

Je remercie Notre-Seigneur des sentiments chrétiens que dans sa bonté Il vous a inspirés à l'occasion de la croix pesante que vous avez reçue de Sa main paternelle. Oui, vous dites bien qu'en pareilles occasions, il n'y a que la foi qui puisse nous consoler et nous fortifier assez pour nous faire soumettre avec résignation à la volonté adorable de notre Père Céleste. Mais aussi, comme la foi est puissante pour nous faire supporter ce qui, sans doute, nous accablerait et nous ferait perdre tout courage et toute éner-

gie. Que d'actions de grâces nous devrions rendre chaque jour à Dieu de nous avoir faites participantes de cette divine foi! et quel honneur d'appartenir à la famille des enfants de Dieu!"

1er décembre 1870

Ma chère enfant,

L'Avent est un beau temps pour être en retraite avec le Verbe incarné dans le sein de la très sainte Vierge. Quel mystère! Quel prodige d'anéantissement!

Vous tâcherez d'être bien recueillie et bien intérieure d'ici à Noël afin de préparer à Notre-Seigneur une belle crèche, où Il pourra demeurer avec satisfaction.

Je ne me suis pas encore servie de ce que votre charité m'a procuré contre le froid — j'aurais, à ce qu'il me semble, scrupule de m'accoutumer à une chose dont je puis me passer. Ne serait-ce pas contre la pauvreté? Je crains que ma petite fille n'aille en purgatoire avec sa Mère — prenons-y garde et surtout réchauffons le Jésus de Bethléem par nos privations volontaires!"

Fête de Noël 1854

Ma chère enfant,

Demandez au Divin Enfant de la Crèche pour nous toutes, une participation à ses divines vertus, afin que nous soyons des enfants selon Dieu, nous laissant conduire avec un entier abandon par nos Supérieurs.

Que j'aime cet esprit de simplicité, cette enfance chrétienne que je désirerais posséder en sa plénitude. Obtenez-moi donc cette grâce, ma chère enfant, par vos prières et vos sacrifices.

Si nous ressemblions un peu plus à nos Pères de Saint-Sulpice, cette vertu serait notre caractère distinctif; la

plupart de ces Messieurs sont remarquables pour cela, Notre Père Rousselot entre autres. Il est vraiment enfant dans le sens que nous l'indique le Saint Evangile. Essayons de les imiter un peu en ne faisant aucune réflexion sur les décisions de nos Supérieures ... l'esprit de simplicité ne le permettant pas.

### La Toussaint 1864

Ma chère enfant,

N'avez-vous pas envie d'aller faire un petit tour au Ciel aujourd'hui, voir notre Père Céleste, notre Divin Sauveur, notre bonne et tendre Mère, saint Joseph et tous les saints. Quel bonheur! mais, oh! que notre exil est long! quand est-ce qu'il nous sera donné d'être du nombre de ces âmes bienheureuses qui voient Dieu face à face, qui l'aiment sans partage et qui le louent sans cesse?

Mais nous voudrions posséder la récompense des saints sans avoir bien travaillé comme eux. Rappelons-nous que le Ciel ne se donne qu'aux vainqueurs; alors mettons-nous à l'œuvre, en portant avec courage la croix du Divin maître puisqu'elle nous introduit dans la voie royale.

Continuez de travailler à acquérir l'esprit d'immolation; vous tenant dans un entier détachement et toujours prête à faire la volonté de notre Père Céleste, quelque répugnance et quelque opposition que vous puissiez ressentir pour ce que l'on vous demandera.

Ne connaissez-vous pas cette maxime: Privation vaut mieux que possession? Je pense que c'est bien ma faute si mes filles ne sont pas plus avancées dans la pratique du renoncement.

Aussi, j'en dis des *Mea Culpa*; mais cela ne remédie guère au mal. Que la Bonté divine daigne me faire miséricorde pour tous mes manquements!

Oh! chère enfant, ne vous contentez pas de demander l'esprit d'immolation pour vous-même, demandez-le pour  
 Votre bien pauvre Mère en N.S.

En préparation à la fête de l'Exaltation de la Sainte-Croix :

“Bonjour, ma chère enfant! La fête de l'Exaltation arrive... Avez-vous de beaux bouquets de croix à présenter à Jésus? Recueillez-les bien tous et apportez-les avec vous, car j'ai hâte de voir ma petite fille marcher d'un pas ferme dans le chemin des Saints qui s'écriaient: “Ou souffrir ou mourir!” “Toujours souffrir, jamais mourir!”

Que dis-je, ma chère enfant! Votre Mère qui vous parle est trop loin elle-même de ces sentiments, mais espérons que Notre-Seigneur me fera la grâce de me réjouir un jour dans la croix. Demandez-le pour votre pauvre Mère ”

Comme les natures d'élite, Mère Slocombe a le culte du passé. Aussi évoque-t-elle souvent le souvenir de nos anciennes Mères, exhortant les âmes à retracer les vertus des chères défuntés. Elle entoure d'attentions nos chères Sœurs anciennes. “Nous devons abonder en procédés aimables envers celles qui ont longtemps servi la Communauté” écrit-elle. Son respect pour nos traditions donne à son autorité un ascendant irrésistible.

Notre Mère Slocombe invite aussi sa Communauté à suivre le conseil de saint Paul: “Prévenez-vous par des témoignages d'honneur et de respect.” Et ici, l'exemple précède toujours la leçon.

“Le gouvernement des communautés” a écrit un auteur, “ne saurait être plus parfait qu'en s'inspirant du gouvernement divin; il s'exerce sans reproche, à l'instar d'une Providence qui veille sur tous et qui veille à tout, lorsqu'il donne à chacun l'impression qu'il est personnellement aimé; pareil alors à l'amour maternel, chacun en a sa part et tous l'ont tout entier.”



Telle est l'autorité entre les mains de notre Mère Slocombe. Elle s'inspire de l'esprit évangélique dont vit l'Eglise. De là, paroles et procédés bienfaisants qui rendent possibles et durables ces communications et ces confidences, vraie communion des cœurs dans l'unité de la vie religieuse.

Plusieurs d'entre nous seront peut-être portées à établir ici un contraste frappant entre notre ex-supérieure générale et sa remplaçante. Pourtant, par la volonté de maintenir en toute leur vigueur les observances et les vertus de la vie religieuse, ces deux âmes se ressemblaient, se complétaient et vivaient du même esprit.

Nous l'avons déjà constaté, Mère Slocombe semble être envoyée de Dieu pour créer auprès de Mère Deschamps, dont le dévouement était si actif et si fécond, une atmosphère de surnaturelle charité. C'est Marie auprès de Marthe.

Et cette Mère qu'on se représente, non sans raison, comme indulgente à toutes les faiblesses, sera, selon la parole de M. Faillon, "une des colonnes de l'Institut." Avec son respect des âmes, le désir de tenir compte des possibilités bien plus que des besoins, un équilibre soutenu, le secret des longues patiences, elle n'a laissé fléchir ni la règle, ni les usages, ni les vœux.

A maintes reprises, Mère Slocombe insiste sur l'esprit de charité, sur cette union, que notre Mère d'Youville nous a tant recommandée. Si petit que fût un manquement à la charité, il ne trouvait pas grâce aux yeux de Mère Slocombe :

26 juin 1870

Défiez-vous, Ma chère enfant, de ces mouvements d'humeur et d'impatience qui s'élèvent dans votre âme contre les personnes qui vous entourent. Prenez garde de vous laisser aller à tout ce que votre imagination peut

vous représenter de défectueux dans leur conduite. Nous avons, toutes et chacune, nos défauts, et il faut bien que les autres nous supportent; alors, supportons le cher prochain, excusons-le, aimons-le. N'oubliez pas cette parole du Sauveur: "Tous reconnaîtront que vous êtes mes disciples à l'affection que vous aurez les uns pour les autres. (S. Jean 13, 35) Voilà le vrai signe du progrès dans la voie de la perfection....."

Et puis, souvenez-vous de ceci: Quand une fois on a pardonné, on doit tout oublier, et ne plus parler du passé. Serions-nous bien aises que Dieu se souvînt de nos péchés? Considérons bien la grande conséquence de ce pardon: Pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. Après cela, oserai-je regarder froidement une personne qui m'aura désobligée, puisque j'espère que Dieu me regardera de son œil de miséricorde?

8 juin 1868

Ma chère enfant,

Je remercie le Seigneur de vous avoir donné entre autres grâces durant votre retraite, celle de vous faire comprendre combien il est facile d'acquérir des mérites dans votre charge de supérieure. Oui, si vous mettez à profit, comme vous devez le faire, tous les moyens de sanctification que vous recevez, vous serez bientôt riche pour le ciel. Mais il faut renoncer parfaitement à votre propre volonté pour vous conformer en tout au bon plaisir divin.

Je conçois un peu l'embarras où vous pouvez parfois vous trouver, mais ne serait-ce pas parce que vous pensez trop à sœur..... et pas assez à Dieu, pour qui vous devez tout faire et souffrir?

Le moyen de bien réussir, c'est de s'oublier, tout en se tenant bien unie à Notre-Seigneur, dans la confiance qu'Il ne nous manquera pas si nous cherchons à procurer sa gloire.

Allons, cessez de vous lamenter, réjouissez-vous d'avoir autant d'occasions de pratiquer le renoncement. Soyez bonne pour vos Sœurs, aimez-les toutes et faites-vous aimer d'elles, afin de les aider plus efficacement à aller à Dieu et à l'accomplissement de leur devoir d'état. Ne leur demandez pas plus que leurs forces, songeant qu'elles n'ont pas votre constitution. C'est un point important... rappelez-leur au besoin que "c'est beaucoup faire que de beaucoup aimer le bon Dieu."

Enfin, ma chère enfant, implorez les dons de l'Esprit-Saint, surtout la sagesse, et tenez-vous attentive et docile sous son inspiration. Demandez ces grâces pour votre pauvre Mère en Notre-Seigneur."

Comme notre Mère "sait faire retrouver, non le coin du ciel bleu, mais le Dieu de ce ciel, si proche de nous quand Il nous éprouve!"

Ma chère enfant,

Si je ne connaissais pas un peu le prix des peines que vous souffrez, mon cœur me porterait tout naturellement à vous plaindre d'être obligée de passer par des voies si rudes, mais soyez persuadée que le bon Dieu vous fait part de ses plus grandes faveurs en vous laissant marcher dans le chemin des obscurités et des sécheresses.

Je sais très bien qu'on a beaucoup de peine à se persuader qu'il en est ainsi; mais ce n'est pas moins vrai pour tout cela. Ces voies si pénibles à la pauvre nature sont très sanctifiantes pour l'âme qui les souffre avec patience et soumission à la volonté divine. Et elles deviennent faciles à supporter quand on pense que Dieu veut nous détacher de ce moi toujours en opposition avec son divin Esprit, de cet amour-propre qui se recherche en tout, jusque dans le service de Dieu.

Aussi, je ne vous conseille pas de demander à être délivrée de cet état d'aridité, mais de vous abandonner à tout

ce que Dieu voudra ou permettra. C'est le seul moyen de goûter la paix, "cette paix qui surpasse tout sentiment."

Dans ses rapports avec les autorités religieuses et civiles, notre Mère ne cherche à gagner la sympathie et la bienveillance que pour sa Communauté. Persuadée qu'on les obtient mieux par les communications avantageuses que par les plaintes et les récriminations, elle garde pour elle seule les peines inhérentes à l'administration. Filiale, confiante, dépendante avec ses Supérieurs majeurs, Mère Slocombe demeure néanmoins réservée et discrète à leur égard. "Vous pouvez confier vos secrets à votre Mère générale, disait Mgr Bourget à ses visites à la communauté, c'est un coffre-fort à deux serrures."

Supérieure générale, Mère Slocombe continue de chanter aux offices religieux. La messe de minuit de 1865 garde un écho de sa belle voix. M.L.V. Léon Villeneuve, p.S.S., dit une messe basse; "la petite Mère céleste" comme l'appelait M. Arsène L. Barbarin, p.S.S. chante le Pater d'une voix ravissante. Au moment de la communion, Mère Slocombe prend la jeune Betsie O'Reilly par la main et la conduit pour la première fois à la table sainte. Avec sa bonté toujours condescendante, elle fait agenouiller l'enfant à ses côtés. Près de sa mère d'adoption, l'orpheline savoure les douces joies de la première visite de Jésus-Hostie.

Mère Slocombe excelle dans les Beaux Arts: le dessin et les plus fines broderies. Le drap brodé qui servit à la crèche de l'Enfant-Jésus de 1865 à 1940 était son ouvrage. Un mouchoir de poche présenté à la princesse Louise, lors de sa visite à Montréal avec le Marquis de Lorne, avait été brodé par notre Mère. C'est encore sa main délicate et habile qui orna la châsse de notre vénérable Fondatrice.

L'art culinaire n'a pas non plus de secret pour cette dévouée Supérieure: la veille des grandes fêtes, on la voit à la cuisine aider, par bienveillance, les officières. Et qu'ils étaient bons, disent nos anciennes sœurs, les biscuits, les gâteaux apprêtés par notre Mère!

Les enfants de nos Orphelinats, les élèves de nos Ecoles sont l'objet de sa sollicitude. Visitant un jour notre mission de la Côte-des-Neiges, Mère Slocombe s'intéresse à chacune des élèves. La figure ouverte et intelligente d'une fillette attire son attention. Mère Slocombe la baise au front en lui disant: "Vous, je vous réclame." Ce baiser de la bonne Mère imprime comme un caractère sur le cœur de l'adolescente. La voix de la Supérieure retentit toujours à ses oreilles, si bien qu'aussitôt ses études terminées, Mademoiselle Marguerite McKenna demande son entrée à notre noviciat, elle l'obtient et devient sœur de la Charité.

Pour nos pauvres, le seul fait d'apercevoir notre Supérieure générale est une cause de joie. Ils sentent si vivement la sollicitude de cette vraie Mère; elle croirait, en effet, encourir l'anathème de Saint Paul: Quelqu'un ne prend-il pas soin des siens, il est pire qu'un infidèle," (Timothée IV, 8.) si elle eût négligé la plus petite de ses enfants.

Vigilante et attentive, notre Mère recommande souvent aux Supérieures et officières d'agir avec tact et prudence auprès de leurs hospitalisés, car il ne faudrait pas, ajoutet-elle, faire des mécontents, là où vous voudriez faire des heureux. Rendre heureux!! n'est-ce pas faire du bien!"

Comment Mère Slocombe peut-elle être attentive aux besoins de tant de personnes différentes, gérer des intérêts si sérieux et, en même temps, s'occuper des détails avec une exquise délicatesse? Comment, en un mot, dans toute cette activité extérieure, peut-elle garder une si parfaite maîtrise d'elle-même et un recueillement si profond? C'est qu'à des dons naturels remarquables, notre Mère sait joindre les ressources d'une vie intérieure intense. L'oraison tient vraiment le rôle principal dans sa vie religieuse, et elle est convaincue que, pour exercer une influence vraiment féconde, il faut être constamment unie à Notre-Seigneur. Elle aime à rappeler à ses filles les grands principes surnaturels.

“C’est en proportion de notre union à Dieu, écrit-elle, que nous obtiendrons de véritables succès dans le service des âmes. Prenez leurs intérêts comme une mère, sans vous préoccuper de vos ennuis, de vos souffrances, de vos difficultés. Aidez-les de vos conseils et de votre expérience, ne les laissez pas languir et souffrir.... Rappelons-nous bien que la vie n’est donnée que pour notre sanctification et la gloire de Dieu.”

Un jour que les sœurs en récréation se demandent quel est le moyen le plus rapide de se débarrasser de leurs défauts, notre Mère de reprendre: “C’est d’avoir toujours les yeux tournés vers Notre-Seigneur. Sommes-nous tentés d’orgueil? Regardons vite l’humilité de Jésus. Voulons-nous réprimer un mouvement de colère? Pensons à la douceur de Jésus devant ses bourreaux. Avons-nous à écrire ou à parler avec quelqu’un, jetons vers Dieu un regard qui signifie: Aidez-moi puisque tout est pour vous! Ne nous réservons que le soin de le regarder, comme pour l’obliger à agir par nous.” Et elle ajoute: “Le silence sur tout ce qui se passe en nous-mêmes est aussi un bon moyen: par le silence, la tentation se dissipe, l’esprit humain s’humilie et Dieu parle. La voix de Dieu! Comme elle nous récompense bien d’avoir gardé le silence pour l’amour de Lui.”

Notre Mère recommandait beaucoup à ses filles l’oraison, non seulement l’oraison d’une demi-heure, d’une heure, mais l’oraison continuelle, c’est-à-dire l’esprit d’oraison. “Et la chose est bien facile, disait-elle, nous n’avons qu’à demeurer en Jésus, toujours en Lui, où que nous soyons, en Lui seul, par la foi et la confiance.”

Se rappelant les paroles si consolantes de Notre-Seigneur: du moment que nous l’aimons, Il vient en nous avec son Père, et Ils y fixent leur demeure, Mère Slocombe élève dans l’intérieur de son âme un petit sanctuaire qu’elle appelle “le pays de la foi”; elle y entre souvent pour y rencontrer le Bien-Aimé.

De là son égalité d'âme en toutes circonstances, sa patience dans les épreuves, son respect envers ses sœurs qu'elle traite toujours comme des Épouses de Jésus, sa charité désintéressée qui sait rendre la vie de famille si douce.

C'est là que notre Mère apprend sans doute la sublime science de l'action de grâces. Le cœur déborde quand il est plein de Dieu; aussi le "Deo Gratias" revient souvent sur ses lèvres.

C'est par l'action de grâces que notre Mère, "ne discutant jamais les actes de Dieu," demeure abandonnée au bon plaisir divin. Qui dira son ascension dans cette voie! Elle écrit le 29 décembre 1866:

"Je vous souhaite, mes Sœurs, une parfaite soumission à la volonté de Dieu. Un total abandon à son bon plaisir nous est nécessaire en tout temps, mais surtout dans les circonstances actuelles où nous nous trouvons. Nous n'avons aucun motif de ne pas nous abandonner à Celui qui peut tout. Pour nous défier de Lui, il nous faudrait oublier ses bienfaits, sa miséricorde, son infinie bonté, et jamais nous ne lui ferons cette injure. Puisque nous appartenons à Dieu, nous devons lui faire hommage de tout, particulièrement de notre confiance, de notre abandon; soyons résolues à vivre en Notre-Seigneur, sans réserve aucune. Alors, que pourrions-nous craindre?"

"Ne calculez pas cependant, sans la croix, car il faut la croix partout, et si par impossible, la croix ne se rencontre pas dans vos missions, je me hâterais de vous rappeler toutes ici, convaincue, comme je le suis, que là où il n'y a pas de croix, Jésus ne se trouve pas non plus....."

Nous avons suivi notre Mère dans sa jeunesse, dans ses relations avec sa famille religieuse, dans sa montée vers Dieu; voyons-la maintenant dans l'action extérieure des œuvres, durant ses neuf années d'administration. Nous découvrirons d'autres lumières, peut-être aussi des ombres! Mais avec notre Mère encore, nous dirons: La nuit et le jour rendent gloire au Seigneur.

## CHAPITRE VII

NOTRE 1er CHAPITRE GÉNÉRAL — CONSTRUCTION DE LA CHAPELLE SAINT-JOSEPH — TERTIAIRES DE SAINT-FRANÇOIS — LOCAL DU NOVICIAT — APOSTOLAT DE LA PRIÈRE — DÉCÈS DE M. JOSEPH CARRIÈRES, SUP. GEN. DE SAINT-SULPICE — DISPENSAIRE À LA MAISON-MÈRE — VOYAGE DE SA GRANDEUR MGR BOURGET À ROME — APPROBATION DE NOTRE INSTITUT — RELIQUES DE SAINT-PLACIDE — DÉCÈS DE M. DOMINIQUE GRANET, SUP. PROV. DE SAINT-SULPICE.

1863 - 1866

La Supérieure générale, a-t-on dit, est une mainteneuse; elle doit gouverner et agir selon les Constitutions qu'elle adapte, interprète et transmet comme un dépôt sacré.

En entrant en charge, vénérée Mère Jane Slocombe semble dire: "Je maintiendrai". Aussi inaugure-t-elle son mandat par une vigilante attention aux séances du Chapitre — le premier tenu dans notre Institut. Soulignons-en quelques décisions: la récitation en latin du *Benedicite* et des *Grâces* selon le Bréviaire romain, la récitation des litanies de la Sainte-Vierge le samedi et l'usage de la petite croix tracée à l'en-tête de nos lettres.

### Chapelle Saint-Joseph

Au cours du Chapitre, les capitulantes avaient dû interrompre les séances pour assister à la Bénédiction de la Chapelle Saint-Joseph, rue Cathédrale.

Sa Grandeur Mgr Ignace Bourget entretenait depuis longtemps la pensée d'élever un temple à saint-Joseph et d'en faire un lieu de pèlerinage. Le 7 novembre 1860, une de nos sœurs de l'Hospice Saint-Joseph, munie de l'approbation de sa Supérieure, se met en frais de recueillir les



fonds nécessaires à la réalisation du désir de Mgr Bourget. Elle ouvre une liste de souscriptions et met en râfle une carriole reçue en don. Mais avec de si modestes moyens, le projet ira lentement ! Nos sœurs s'en rendent compte et décident de s'adresser au pourvoyeur ordinaire de l'Hospice, M. Olivier Berthelet. Le jour de sa fête, 27 mai 1861, elles lui exposent le projet et s'en remettent à sa générosité. "Demandez à saint Joseph d'aplanir les difficultés et ayez confiance" répond le bienfaiteur. Sur ses lèvres, cette réponse équivaut à une promesse.

Au fait, le 23 décembre de la même année, M. Berthelet présente à nos Mères les plans de la future chapelle. M. B. Lamontagne en sera l'architecte et M. David Perrault, l'entrepreneur ; les choses iront vite. Le mercredi, 2 avril 1862, on creuse les fondations ; le 15 juin, M. le grand-vicaire Alexis Truteau bénit la première pierre. Un moment, on suspend les travaux pour remettre à M. Berthelet, dans l'enceinte même de la future chapelle, une médaille que lui envoie Sa Sainteté Pie IX.

Le 15 octobre, le nouveau temple attend la consécration solennelle. Avant la cérémonie fixée à huit heures de la matinée et qui se prolongera jusqu'à une heure, Mgr Bourget interpelle M. Berthelet. Celui-ci s'avance à travers la foule, tenant par la main sa petite-fille Thérèse Larocque. Le vénérable Evêque fait alors l'éloge le plus ému de l'humble bienfaiteur. Puis s'adressant à la petite Thérèse, il lui rappelle que lui-même l'a baptisée à Paris et qu'il lui a obtenu la faveur d'avoir un moment sur ses épaules le manteau de la grande sainte Thérèse d'Avila. La scène dit-on, était touchante jusqu'aux larmes. A la suite de cette cérémonie, M. Alexis Truteau dit la messe, Mgr Bourget se réservant de chanter le premier Salut du Saint-Sacrement.

Voici donc l'église Saint-Joseph ouverte aux offices du culte. Elle devient aussitôt un lieu de pèlerinage. Bien des

événements s'y dérouleront dans la suite. Impossible de les signaler tous.

Ne passons pas sous silence cependant le zèle de Mgr Bourget pour ce sanctuaire. Le lendemain de la consécration et tous les jours de l'octave, le grand Evêque ira y dire la messe. A chaque retraite pastorale, Sa Grandeur conduit lui-même son clergé en pèlerinage à l'église du petit Saint-Joseph et y consacre sa personne, ses prêtres, son diocèse. Le 20 janvier 1869, avant de se rendre à Rome pour assister au Concile du Vatican, Mgr Bourget ira mettre son voyage sous la protection de saint Joseph. Beaucoup de mères en particulier, note la chronique, s'étaient rendues là avec leurs petits enfants afin de les faire bénir par le vénérable Evêque. "Je bénis vos enfants, leur dit-il, pour qu'ils grandissent dans la piété."

Mgr Edouard Fabre, évêque élu de 1876, aime aussi le sanctuaire Saint-Joseph. Il y donne les ordres sacrés à deux religieux et s'y rend quelquefois en qualité de pèlerin.

Plus tard, Mgr Paul Bruchési pourra dire: "Jadis, de la foi de mon père, il était le témoin pieux." Sa Grandeur présidera presque chaque année les exercices du mois consacré au saint Gardien de Jésus et y fera entendre son éloquente parole ainsi que Son Excellence Mgr Gauthier, Mgr Georges Lepailleur, M.M. les chanoines Adélaré Arbour, Emile Chartier. M.M. les abbés Chaillé, Napoléon Roy, Chabot et Raoul Drouin, de l'Archevêché, furent aussi des aumôniers fidèles du sanctuaire vénéré.

Nommons encore ces dévoués collaborateurs de jadis: nos Pères Pierre-Louis Billaudèle, Antoine Giband, Louis Colin, Pierre Martineau, Alexandre Deschamps, Désiré Chevrier et Jean Gaudin, ce dernier entr'autres, qui prodigua son dévouement à l'Oeuvre tout près de vingt-cinq ans.

Encouragée de si haut, la dévotion à saint Joseph prit de l'extension. Les pèlerinages se multiplièrent comme

aussi les faveurs extraordinaires ainsi que le témoignent les nombreux ex-voto. Le premier pèlerinage a été fait par les enfants de L'Asile Saint-Joseph. Ils portèrent sa statue en triomphe à travers les rues Saint-Jacques et Cathédrale jusqu'à l'église où ils chantèrent un Salut du Saint-Sacrement.

Tous les ans, notre Communauté allait en corps au sanctuaire, rendre ses hommages au saint Protecteur, lui confier ses intérêts spirituels et temporels, et solliciter de son céleste Pourvoyeur quelques petits miracles de providence.

En mars 1930, ce pèlerinage avait lieu pour la dernière fois. La menace d'expropriation, en cours depuis des mois, devenait par l'acte de vente signé le 31 mars, un fait accompli.

En vue de la prochaine démolition du sanctuaire, on transporta les restes du vénéré fondateur M. Berthelet dans la crypte de notre Maison-Mère.

Le 10 décembre, la chère petite église Saint-Joseph, apparaissait comme une victime parée pour l'immolation. La pierre du sacrifice pesait au fond de tous les cœurs.

M. le chanoine Laurent-Etienne Cousineau, assisté de M.M. les abbés Raoul Drouin et Jacques Papineau, chante à huit heures une grand'messe solennelle, Mgr Georges-Marie Lepailleur prononce un émouvant discours dont nous retrouverons le texte dans nos annales. Et la bénédiction du Saint-Sacrement est donnée par M. René Labelle, supérieur provincial de Saint-Sulpice, assisté de M.M. Aurèle Allard et Yvon Charon, p.S.S.

De 8 à 9 heures p.m. c'était le tour des membres de l'Adoration nocturne. Puis un autre Salut fut présidé par Son Excellence Mgr Alphonse-Emmanuel Deschamps et chanté par les élèves de l'Ecole Professionnelle. Il était 9 h. 35, p.m. quand l'ostensoir descendit pour la dernière fois de son Thabor. Sanctuaire vénéré, nous te revoyons

dans l'éclat de ta dernière splendeur! Les démolisseurs allaient venir le lendemain.

Il nous reste à dire un mot de la statue de Saint-Joseph qu'on pourrait appeler "miraculeuse."

En 1857, M. Michel-Etienne Faillon commanda de France une statue de Saint-Joseph pour la Maison-Mère des sœurs Grises. Le navire qui la portait sombra. Ce vénéré Sulpicien en commanda une autre qui arriva en novembre de la même année. Or, le 17 mai 1858, on trouve sur le quai de la rue McGill une boîte à l'adresse des sœurs Grises. C'était la première statue commandée. Personne n'a jamais su comment elle était parvenue au lieu de sa destination. On lui fit sa toilette et on l'installa dans le sanctuaire de la rue Cathédrale. Depuis, elle ne cessa d'attirer à ses pieds nombre de fidèles dévots qui lui doivent des grâces signalées. Aujourd'hui, elle domine encore le maître-autel de l'Institut Nazareth à la Côte Saint-Michel.

### **Tertiaires de Saint-François**

En cette année 1863, notre Mère Slocombe invite Mgr Bourget à venir fêter avec les sœurs Grises le 92ième anniversaire de la bienheureuse mort de notre Vénérable Fondatrice. Sa Grandeur condescend à l'aimable invitation et passe la journée à l'Hôpital-Général. Monseigneur y dit la messe conventuelle, donne une instruction sur la vie et la mort de Mère d'Youville, et dans sa visite à la Communauté, suggère à nos sœurs les moyens de réparer les blasphèmes que le malheureux Renan vient de répandre dans son livre intitulé: Vie de Jésus!

Notre Mère désirant encourager nos aides laïques, parmi lesquelles plusieurs n'ont jamais pu se décider à quitter la maison, demande à Monseigneur de les recevoir du Tiers-Ordre de Saint-François. Trente-huit tertiaires, portant

une pélerine brune et un Christ d'argent, sont enrôlés. Sœur Elmire Thibodeau-Brault est nommée directrice de cette association.

### **Local du Noviciat**

C'est au Noviciat que notre Mère Jane Slocombe va maintenant porter son zèle. Elle ne fera d'ailleurs que se conformer aux directives pontificales en donnant aux novices un local particulier les séparant des sœurs professes. En la fête des Saints Innocents —28 décembre 1863— nos benjamines inaugurent leur Noviciat.

### **Apostolat de la Prière**

Si le cœur de notre Mère Slocombe est accessible à toute infortune, elle entend aussi la plainte du Grand Blessé, meurtri par l'ingratitude des hommes, et elle y répond en agréant sa Communauté à l'Apostolat de la Prière le 25 février 1864.

M.H.Frs.-Désiré Roussel, p.S.S. ayant appris cette initiative vient offrir une statue du Sacré-Cœur à notre Mère. Elle l'accepte avec reconnaissance et invite le bienfaiteur à donner un entretien à sa famille religieuse sur l'opportunité de la prière et le rôle efficace qu'il doit remplir dans la Communauté.

### **Décès de M. Joseph Carrières**

La nouvelle de la mort de M. Joseph Carrières, supérieur général de Saint-Sulpice, arrivée le 25 avril 1864, cause une douloureuse surprise à nos Pères; douleur que les Sœurs Grises partagent bien filialement.

Avant son élection en 1850, M. Carrières avait été le correspondant de M. Thavenet, p.S.S. pour la liquidation des rentes des Communautés canadiennes. De passage à Montréal, il vint célébrer la messe dans notre chapelle,

visita l'établissement et fit à nos Mères une causerie pleine d'abandon. Celles-ci lui témoignèrent leur reconnaissance pour les bons services qu'elles en avaient reçu. Ce vénéré Père ne cessa depuis, d'entretenir avec la Communauté une correspondance que nos archives conservent avec respect.

De fréquentes supplications sont montées vers le Ciel pour l'âme de ce digne supérieur, zélé serviteur de Dieu et de l'Eglise. Son successeur M. Caval fut élu en 1864.

### **Dispensaire à la Maison-Mère**

Dix-huit cent soixante-quatre va marquer l'ouverture d'un dispensaire à la Maison-Mère; encore une œuvre entreprise sous l'instigation d'un Sulpicien, M. L.-V.-Léon Villeneuve, alors aumônier général des pauvres.

Grâce à sa maîtrise et à sa clairvoyance, Mère Slocombe eut vite organisé les différentes pièces nécessaires et bientôt les officières entraient en fonction. Le 9 juin, Mgr Bourget présida la première assemblée des Médecins; ils étaient sept. On décida que tous les jours, à heure fixe, l'un d'eux viendrait, à tour de rôle, mettre sa science à la disposition des indigents, leur distribuant gratuitement les remèdes nécessaires... gratuitement, c'est-à-dire que M. Villeneuve se chargeait des frais. Durant huit années, ce dispensaire fut le rendez-vous de tous les souffreteux du quartier, mais lors de la translation de la Maison-Mère à la rue Guy, (1871) il fut installé à notre Hospice Saint-Joseph.

### **Mgr Bourget à Rome**

Le 14 novembre 1864, les cloches de notre cité annonçaient le départ de son premier Pasteur pour la Ville Eternelle. Sa Grandeur allait pour la cinquième fois, déposer aux pieds du Souverain Pontife Pie IX, ses homma-

ges et ceux de son diocèse. Venu à la Maison-Mère pour s'assurer le secours de nos prières, Monseigneur daigna se charger d'une copie des Constitutions rédigées d'après de nouvelles annotations de la Sacrée Congrégation des Evêques et Réguliers. Les désirs, les espoirs, les prières de la Communauté allaient s'élever durant treize mois vers le Père Eternel aux intentions du diocèse et de notre Institut.

### Approbation de notre Institut

Enfin le 20 décembre 1865, les cloches de Ville-Marie carillonnaient encore pour annoncer cette fois, le retour de Mgr Bourget. Deux de nos Mères s'empressèrent de lui offrir l'hommage de bienvenue. "Mais vous êtes les premières à saluer mon arrivée," dit sa Grandeur. — Probablement les premières aussi à vous inviter, Monseigneur, à venir vous reposer chez-nous. — Très volontiers. — Le 23 décembre, vers les 6 heures, a.m. Sa Grandeur est attendue. A son arrivée, les religieuses et les pauvres font double haie sur son passage; l'église est somptueusement décorée, l'orgue chante de toutes ses voix, la chorale répond. Le Prélat s'avance assisté de nos Pères Bonnissant et Rousselet et bénit les fronts inclinés. La messe commence. A l'issue du saint sacrifice, Mgr Bourget annonce la faveur insigne qu'il apporte de Rome: Notre très Saint Père le Pape approuve l'Institut des sœurs Grises de Montréal. Le chœur entonne le *Te Deum*. Toute la nef répond dans un puissant concert.

L'hommage de cette journée à son matin fut un élan spontané de joyeuse gratitude à Jésus, à sa Sainteté Pie IX, à Mère d'Youville, à Saint-Sulpice, à Mgr Bourget. Le vieil Hôpital Général, en ce jour, pareil à la maison du poète:

Vibre comme un grand cœur de pierre

De tous ces cœurs joyeux abrités sous son toit.

Que le saint Evêque soit assuré de l'éternelle reconnaissance des sœurs Grises: celles d'hier, celles d'aujourd'hui, celles de demain!

### Décret

approuvant l'Institut des sœurs Grises de Montréal

En l'année 1738, prit naissance au Canada, dans la ville de Montréal, un pieux Institut de Sœurs appelées "Sœurs de la Charité" et vulgairement "Sœurs Grises:" lesquelles font des vœux simples et sont sous le gouvernement d'une supérieure générale. Outre leur propre sanctification, les susdites Sœurs ont principalement pour fin, le soin des infirmes dans les hôpitaux et celui des petites filles orphelines ou exposées et abandonnées qu'elles recueillent dans les hospices, aussi l'instruction des jeunes filles dans les éléments de la foi catholique et les ouvrages de la main propres à leur sexe. Avec le progrès du temps, ce pieux Institut s'est propagé dans plusieurs diocèses, avec un grand avantage pour la religion; de telle sorte qu'en l'année 1862, il fut grandement loué et recommandé par le Siège Apostolique. Mais tout récemment, la Supérieure Générale par l'entremise de l'Evêque de Montréal venu à Rome, a présenté à notre Très Saint Père le Pape Pie IX une supplique dans laquelle, elle demandait avec instance qu'il daignât approuver ce pieux Institut et ses constitutions. Sa Sainteté dans une audience accordée au soussigné, pro-secrétaire de la Sacrée Congrégation des Evêques et Réguliers le vingt et unième jour de juillet 1865, ayant pris en considération les lettres de recommandation des Evêques des lieux, a approuvé et confirmé, de même que par la tenue du présent Décret, elle approuve et confirme le susdit Institut comme Congrégation à vœux simples sous le gouvernement d'une Supérieure Générale, sauf la juridiction des Ordinaires, selon ce que prescrivent les Saints Canons



et les Constitutions Apostoliques; Sa Sainteté renvoyant à un temps plus opportun l'approbation des Constitutions, touchant lesquelles pour le présent, Elle a ordonné de communiquer quelques remarques.

“Donné à Rome, en la secrétairerie de la susdite Sacrée Congrégation des Evêques et Réguliers, le cinquième jour d'août 1865.

Card. Quaglia, Prefet.

Place du sceau

Stanislas Svegliati, pro-secrèt.

Pro apographis J.O. Paré, Ch. Sec.

Une profonde reconnaissance envers Saint-Sulpice remplit l'âme de nos Mères quand elles considèrent que nous lui devons en grande partie, cette approbation du Saint-Siège.

Qui pourrait dire ce qu'une âme sacerdotale peut répandre de lumières dans une famille religieuse et lui communiquer de force et d'élan pour le bien! Combien plus puissants encore ne deviennent pas ces éléments d'énergie surnaturelle quand ils proviennent d'un centre, d'un foyer, d'une société dont les membres suivent les mêmes principes, gardent les mêmes traditions, sont vivifiés par le même esprit! C'est là le rôle que la vénérable compagnie de Saint-Sulpice remplit depuis deux siècles en faveur de notre Communauté.

Rattaché par le Saint-Siège au vieux tronc sulpicien sur lequel dès sa première origine il avait été enté, l'Institut a atteint son épanouissement complet.

### Reliques de Saint-Placide

Mgr Bourget nous réservait une autre consolation. Durant son séjour à Rome, Sa Grandeur avait envoyé à ses

Communautés religieuses les corps de cinq martyrs. A nous revient celui de saint Placide, jeune moine bénédictin, martyrisé avec quelques compagnons, le 5 octobre 544, par des pirates sarrasins.

Le 29 décembre 1865, notre Mère Slocombe recevait le bienheureux Martyr dans sa chambre. Nos sœurs confectionnèrent une magnifique châsse et l'année suivante, au jour de l'exposition des reliques, avait lieu son intronisation solennelle. Quatre religieuses portèrent processionnellement le petit saint sur un char fleuri de lis et de roses et le déposèrent au bas de l'autel de Notre-Dame des Sept-Douleurs.

Au cours de la cérémonie, une femme souffrant d'un mal d'yeux, s'écrie du milieu de la foule: "Si je peux voir le Saint je serai guérie." Malgré son désir, il lui faut attendre la fin de la procession. Alors elle s'approche de la châsse et prie avec une ferveur confiante. Sa prière achevée, elle se sent soulagée et part toute joyeuse, mais sa reconnaissance redouble quand elle constate sa parfaite guérison. D'autres faveurs furent aussi obtenues et les fidèles vinrent en grand nombre donner aux restes précieux de saint Placide des marques de leur vénération et de leur reconnaissance.

#### **Décès de M. Granet, sup. prov.**

Le 9 février 1866, Dieu rappelait à lui le bon M. Dominique Granet, onzième supérieur provincial de Saint-Sulpice à Montréal. Ce vrai prêtre eût voulu que l'on se réjouît de sa mort comme à la délivrance d'un prisonnier. "Mon ami, dit-il un jour au confrère qui le veillait, quand vous apprendrez ma mort vous récitez un *Te Deum*."

M. Granet était un prêtre saint et savant, confrère obligeant, sage conseiller, confident discret. Né à Espalem, Auvergne, le 24 août 1810, il vint au Canada le 27 septem-

bre 1843. Assigné au Séminaire de Théologie, il y enseigna durant treize ans; puis la vénération et l'estime de ses confrères l'élevèrent à la charge de supérieur. "Je ne suis devenu, se dit-il, que le serviteur d'un plus grand nombre d'âmes."

Qu'il y aurait de belles choses à dire sur ce serviteur des âmes! Nous nous bornerons à parler ici de son amour pour les pauvres: "Je me ferai une loi, dira-t-il, d'accueillir tous les pauvres et les affligés." Et avec quelle bonté paternelle il les accueillait tous!

Il écrivait à une de nos sœurs chargée de les assister: "Considérez dans les pauvres que vous visitez, la personne adorable de Notre-Seigneur qui a daigné prendre sur lui toutes nos misères tant corporelles que spirituelles; quand vous rencontrerez un indigent, représentez-vous Jésus-Christ couvert de poussière, de sueur et de sang!"

Supérieur de notre Communauté, M. Granet était fidèle à faire, chaque mois, une visite aux pauvres, aux malades, aux orphelins. Cette visite était une vraie joie; on l'attendait avec impatience, on le voyait venir avec bonheur; la seule pensée que le bon Père Granet allait passer faisait taire toutes les douleurs. Il traversait les salles, édifiant, consolant, encourageant ces chers pauvres, les laissant tous remplis d'un courage nouveau pour supporter leurs maux avec patience, et profondément attendris de sa sympathie.

La charité de ce vénéré Supérieur était inépuisable; personne ne recourait à lui sans en être assisté. Lui représentait-on qu'il se prodiguait trop, il répondait en souriant: "J'essaierai de me corriger!" mais son cœur compatissant l'emportait sur ses résolutions.

Sa charité ne reculait pas devant le sacrifice. En 1847, au mois de juillet, les séminaristes se trouvaient en vacances; M. Granet se rendit à la paroisse pour aider ses confrères dans le ministère. Cinq prêtres du Séminaire venaient de succomber victimes du typhus. "Mon ami, lui

dit son Supérieur, vous parlez l'anglais, vos services seraient utiles aux *sheds*, on demande des prêtres."

Aussitôt l'homme de Dieu prend les saintes huiles, et se rend à son poste de dévouement. En le voyant passer profondément recueilli, ses confrères se dirent entre eux: "Voyez comme il court à la mort." Il demeura auprès des malades au plus fort de l'épidémie puis, à la rentrée des Séminaristes, retourna à sa chaire de professeur. Quelques jours après il fut atteint du fléau. Cependant Dieu lui rendit la santé.

Prédicateur des exercices spirituels de plusieurs retraites, le vénéré Supérieur insiste sur la vie intérieure de Marie.

"En Marie, deux sortes de vie à distinguer, disait-il un soir du mois de mai: l'une extérieure qui consiste dans les actions ordinaires auxquelles Marie s'assujettissait comme nous, et l'autre intérieure, qui n'est autre que la réalisation des sentiments et des affections du cœur de Marie envers Dieu. Rien de plus beau et de plus ravissant pour les saints et les anges que cet intérieur de Marie. Le Père Eternel y a déposé comme dans un réservoir sacré des grâces immenses pour la sanctification de cette auguste Vierge, et de grandes grâces pour le salut de tous les hommes; le Fils de Dieu l'a choisie pour son lit de délices, pour sa couche d'honneur. Le Saint-Esprit s'y repose comme dans un temple sacré et chéri. Tous les anges sont dans le ravissement en contemplant la beauté de la Fille du Roi Eternel. Le fruit de la contemplation intérieure de Marie doit être, autant qu'il nous est possible, la conformité de nos dispositions avec celles de Marie.

"Petites-filles de M. Olier, lequel a été choisi de Dieu pour faire honorer cet intérieur sacré d'une manière toute particulière, les sœurs Grises doivent plus que toute autre religieuse en étudier et en reproduire les dispositions saintes....."

La forte constitution de M. Granet avait été déjà plusieurs fois ébranlée par de graves maladies. La première attaque d'une paralysie datait de 1857. En 1863, en survint une seconde qui l'obligea de suspendre son travail. Au cours de l'année 1865, sa santé parut cependant s'améliorer. Le vénéré Père voulut reprendre les fonctions de son ministère et prêcher la retraite annuelle aux révérendes sœurs de la Congrégation de Notre-Dame. Quelques jours après, il eut une troisième rechute dont il ne put se relever.

Durant de longs mois de souffrances, M. Granet donna l'exemple des vertus qu'il avait pratiquées toute sa vie : esprit de foi, mortification, patience, répondant avec un sourire à qui lui demandait si les remèdes lui étaient pénibles : "Cela pourrait bien être meilleur."

Peu de jours avant l'ouverture du jubilé, le vénéré malade s'entretenant avec un de ses confrères, lui demande : "Que pensez-vous de mon état ? irai-je jusqu'au jubilé ?"

"On ne le croit pas, monsieur le Supérieur ; selon toute probabilité, le bon Dieu vous appellera pour le faire au ciel. — Oh ! merci, mon ami ; vous venez de me dire ce que personne n'avait encore osé m'avouer. Un chrétien ne doit pas avoir peur de la mort, il doit être capable de la regarder en face."

Le 20 novembre, une crise violente se déclara. M. Billaudèle apporta au vénéré malade les dernières consolations de l'Eglise ; il s'en trouva soulagé et put, le lendemain adresser ces quelques mots à ses confrères :

"Je vous souhaite, mes bons confrères, de conserver tous l'esprit de notre bon et vénéré Père, M. Olier. Demeurons toujours ses dignes enfants. La sainte Vierge, qui a protégé cette maison, n'abandonnera pas l'œuvre de Montréal. Je vous souhaite de vivre toujours dans l'esprit de pauvreté et d'obéissance de manière, comme a dit Fénelon, que vous ayez tout le mérite du vœu sans l'avoir fait. Il ne me reste

plus en vous disant adieu, qu'à vous adresser les paroles de saint Jean aux premiers fidèles: "Mes enfants, aimez-vous les uns les autres."

Le dimanche, 4 février, M. Granet se sentit atteint d'un frisson général, symptôme d'une dernière crise. Le 9 février, à 5 h. 10 p.m., il expira entre les bras de ses confrères, dans la cinquante-sixième année de son âge, trente-et-un ans après son élévation au sacerdoce. Il en avait passé vingt-trois au Canada.

Le corps du vénérable défunt demeura six jours exposé dans la chapelle intérieure du Séminaire. Mères et sœurs s'empressèrent d'aller déposer auprès de la dépouille mortelle, leurs témoignages de piété filiale et de profonde gratitude.

La cérémonie des funérailles eut lieu le 15 février à l'église Notre-Dame. Une foule nombreuse y assista.

M. Villeneuve fit la levée du corps. Mgr Bourget chanta le service. Assistèrent: Mgr Horan, évêque de Kingston, huit Vicaires-Généraux, le Chapitre de Montréal, le Recteur de l'Université Laval, les Supérieurs des ordres religieux et de toutes les maisons d'éducation de la ville, du diocèse et des diocèses voisins; les chapelains des Communautés religieuses et plus de deux cents prêtres, sans compter les séminaristes.

Aux places d'honneur, les membres du Ministère, le Maire de la Cité; les membres de la magistrature, les sociétés nationales de la ville, des citoyens les plus distingués de la société canadienne-anglaise et irlandaise de notre ville.

On eût dit que la Religion et la Patrie s'étaient unies pour donner un dernier mais éclatant témoignage de regrets et de reconnaissance à ce Père vénéré dont toute la vie avait été consacrée au service de l'Eglise et du Canada qu'il aimait comme une seconde patrie.

Il restait à nos Mères, un dernier devoir de gratitude à remplir. Elles l'accomplirent le 19 du même mois en faisant chanter un service solennel pour le repos de l'âme de ce vénéré Supérieur.

L'assistance de nos Pères et de Messieurs les Membres du clergé, au nombre de 40, les nombreuses palmes autour du catafalque, le chant si pieux, tout exprimait un deuil de famille. Mais la mort n'est jamais sans espoir car Jésus a dit :

“Père, je veux que là où je suis, ceux que vous m'avez donnés soient aussi avec moi afin qu'ils contemplent ma gloire.”

---

## CHAPITRE VIII

MGR HENRI FARAUD, O.M.I. — FONDATION DE NOS  
MISSIONS DE FORT PROVIDENCE, LAWRENCE ET BETHLÉEM

1866 - 1867

Plus loin que Saint-Albert, plus loin que l'Ile-à-la-Crosse, rayonne le zèle de Mère Jane Slocombe. Aucune initiative, vînt-elle de l'extrémité du monde, ne la laisse indifférente; le rude et splendide effort de l'apostolat lointain l'enthousiasme. Aussi acquiesce-t-elle à la demande de Mgr Henri Faraud, évêque titulaire d'Anemour, appelant les sœurs Grises dans son vicariat d'Athabaska-MacKenzie. Avant de les y suivre, retraçons ici l'histoire du grand évêque missionnaire.

### Mgr Henri Faraud, O.M.I.

En 1793, au village de Sérignan, département de Vaucluse (France), vivait une famille noble possédant quelque fortune et jouissant d'une haute considération. Le père, Jean-César Faurye, était âgé de soixante-quatorze ans. Il avait deux fils et trois filles dont l'une, Henriette, religieuse au Couvent du Saint-Sacrement à Bollène. La Loi appela les deux fils à l'armée; peu de temps après, la fille aînée se maria. Il ne restait plus au foyer, que le vieillard, la maman et leur benjamine.

Sur un ordre du Tribunal révolutionnaire, César Faurye fut arrêté, arraché de sa maison et incarcéré à Orange. Le lendemain de l'arrestation, une jeune fille de dix-huit ans se présente au geôlier :

— Le citoyen César Faurye, demande-t-elle; je désire le voir.

— Et qui es-tu, belle enfant?



— Je suis sa fille Madeleine. J'ai dans mon panier, des provisions pour lui.

— Ton père est au secret et tu ne peux le voir; mais laisse-moi tes provisions, je les lui remettrai.

— Oh! merci citoyen. Dites à mon père que tous les jours, je lui apporterai des provisions; tous les jours, je reviendrai jusqu'à ce qu'on nous le rende..... On nous le rendra bientôt, n'est-ce pas? Le géôlier ne répondit rien et Madeleine retourna près de sa mère. Et depuis, chaque jour, à l'heure du midi, sur la route de Sérignan à Orange, on vit la courageuse enfant, un panier à la main, portant à son père quelques provisions.

D'autres épreuves attendaient encore la famille Faurye.

Un soir, comme la mère et la fille étaient en prières, elles entendirent des coups précipités à la porte de leur maison. La vieille femme se leva effrayée, tandis que Madeleine courant à la porte :

— Qui est-ce? s'écria-t-elle.

— Moi, Henriette... ouvre vite, répondit une voix faible. A ce nom, à cette voix, Madeleine reconnut sa sœur, la religieuse du Couvent de Bollène.

— Notre Couvent, dit celle-ci en entrant, vient d'être fermé. Toutes nos sœurs sont dispersées. Hier on a voulu me faire prêter serment. J'ai refusé. Je sais le sort qui m'attend; que la volonté de Dieu se fasse.

Quelques jours après, elle était enfermée à la prison dite des Clastres, à Orange.

A partir de ce moment, Madeleine Faurye eut double provision à porter chaque jour, à Orange, et les difficultés qu'elle rencontra ne la rebutèrent point.

Quinze jours après, Henriette Faurye, en compagnie de deux religieuses et d'un jeune prêtre, M. l'abbé Lusignan, comparaisait devant le tribunal révolutionnaire.

— "Allons, Henriette, dit le juge, prête serment; demain, tu seras auprès de ta mère.

— J'ai fait un serment à Dieu, répondit-elle, je n'en prêterai pas d'autre.

Un instant le jeune prêtre parut faiblir.

“Courage, lui dit la religieuse, les portes du ciel s'ouvrent pour nous recevoir.”

Du tribunal révolutionnaire à la guillotine, la distance n'était pas longue! Ce jour-là, le bourreau avait hâte sans doute de terminer son infernale besogne, car midi sonnait à peine que déjà les victimes s'acheminaient vers l'échafaud. Elles marchaient en chantant les litanies de la Sainte-Vierge.

Ces chants attirèrent l'attention des prisonniers.

Tout à coup une tête chauve parut à la lucarne d'un cachot et un cri de douleur se fit entendre!

C'était le père d'Henriette, CESAR FAURYE, qui venait de voir son enfant allant au supplice.

Les prisonniers l'arrachèrent à ce spectacle horrible et le vieillard s'affaissa anéanti.....

— “Voyons, Henriette, lui dit le bourreau, tu as encore le temps, prête le serment qu'on exige, et ce soir, tu viens souper avec nous.

— Ce soir, je souperai avec les anges, répondit la martyre d'une voix solennelle et elle monta les degrés de l'échafaud.

En ce moment une rumeur se fit au milieu de la foule, dont les flots pressés s'écartèrent et, tout à coup une jeune fille se précipita au pied de l'échafaud:

“Henriette!”

C'était Madeleine.

La victime entendit la voix de sa sœur; elle parut comme transformée, son front sembla se nimber de lumière et levant les yeux au ciel, elle cria:

“Adieu Madeleine, embrasse notre mère: au revoir dans les cieus où je vais t'attendre.”

Cette jeune fille qui venait d'assister au martyre de sa sœur, qui venait d'être témoin de tant de vertus et d'hé-

roïsme, Madeleine Faurye, sera un jour la mère d'un apôtre; elle donnera à cet enfant le nom de sa tante martyre, et lui, sentant dans ses veines couler ce sang généreux, offrira aussi sa vie en sacrifice pour le triomphe de la religion.

Cet enfant, ce sera Henry Faraud.

Henry Faraud, fils de Xavier Faraud et de Madeleine Faurye naquit à Gigondas Vaucluse, le 17 juin 1823.

Il aimait le jeu avec passion, laissant volontiers ses livres et ses cahiers, pour s'en aller courir la montagne ou grimper sur les arbres. Sa pieuse mère, prenant ce besoin d'activité et de mouvement pour de la dissipation, lui dit un jour :

“Mon fils, si tu continues à agir de la sorte, tu ne feras jamais rien de bon.”

Ces paroles, a dit Mgr Faraud, me frappèrent au cœur et me firent beaucoup réfléchir. Quelques jours après, je dis à ma mère :

“Je n'ai pas oublié vos paroles, je veux faire quelque chose de bon. Je veux être un homme.”

“Puisqu'il en est ainsi, me répondit-elle, puisque la grâce t'a touché, consacre ta vie à Celui qui est mort pour nous. Ecoute, tu n'étais pas encore au monde que déjà j'avais le pressentiment que tu te ferais prêtre; le jour de ta naissance, je t'ai offert intérieurement à Dieu. Viens donc, mon fils, je veux aujourd'hui te consacrer à Lui d'une manière solennelle.”

Ma mère me conduisit alors à l'église, elle me fit agenouiller à côté d'elle au pied de l'autel et prenant une de mes mains dans les siennes, elle pria. A mesure qu'elle priait, je sentais au pressement de sa main combien devait être ardente cette prière de ma mère; chaque élan de cette belle âme m'était communiqué par une nouvelle étreinte; puis je l'entendis murmurer : “Mon Dieu je vous offre mon enfant, mon Henri. Acceptez-le en sacrifice; qu'il fasse un

jour votre gloire. O ma sœur Henriette, sainte martyre, sois sa protectrice dans le ciel; donne-lui ta force, ta piété, tes vertus, ton courage. O Marie, acceptez-le pour votre enfant.”

Et à mesure que j’entendais ces paroles entrecoupées de sanglots, je sentais mon âme s’unir à celle de ma mère, je comprenais l’immensité du sacrifice.

Quand nous sortîmes de l’église, j’étais devenu un autre être. Je venais de recevoir un second baptême, le baptême des larmes maternelles.”

Henri Faraud est devenu missionnaire. N’étant encore que diacre, il est parti pour sa lointaine mission, et ce n’est qu’à Saint-Boniface, un an après son départ, qu’il reçoit le Sacerdoce.

Nous le retrouvons quelques années plus tard à l’Ile-à-la-Crosse. Le 24 août, écrit-il lui-même, les barques du district d’Athabaska arrivèrent, m’apportant une lettre. Cette lettre me fut remise par un agent de la Compagnie; des larmes avaient effacé presque la moitié de l’écriture: mon frère aîné, cœur tendre et dévoué, m’annonçait:

“Nous n’avons plus de mère, cette mère qui nous a tant aimés n’est plus.....”

“Je parcourus la lettre sans verser de larmes, mais j’en avais l’âme remplie; une pensée m’obsédait; c’est moi qui avais causé cette mort. O mon Dieu! m’écriai-je, que vos desseins sont admirables! Vous avez versé du sang, votre propre sang, pour nous laver de nos iniquités; vous nous demandez des larmes et des sacrifices; comment pourrions-nous les refuser?

“Celle qui, seule après Dieu, avait illuminé mon âme des purs rayons de son amour; celle qui seule après Dieu, avait rempli mon existence, ma mère n’était plus! Dieu seul désormais pouvait la remplacer. Je n’avais plus à regarder que le ciel.

“Le dirais-je? à dater de ce jour, il me semble que j'étais plus missionnaire que jamais, puisqu'enfin je pouvais m'écrier en toute vérité: Dieu seul, Dieu seul, à Dieu seul désormais! plus rien ne m'attache à la terre; je pourrai vivre et mourir sans joie et sans tristesse; je saurai goûter le bonheur d'être uni à Dieu, sans crainte que son amour souffre d'aucune affection terrestre.

“La plaie profonde que la mort de cette mère a faite à mon âme, ne s'est jamais cicatrisée. On peut prendre une résolution, mais le cœur n'obéit pas moins aux lois de la nature; depuis ce jour, un voile de tristesse constante enveloppe mon existence. Et il y a des gens qui prétendent que les missionnaires, qui abandonnent leur famille et leur patrie pour se dévouer jusqu'à la mort au salut des peuples païens, n'ont pas de cœur et que la religion étouffe en eux tout sentiment humain.....”

Le père Faraud se montra missionnaire infatigable, héroïque. Seul, parfois abandonné de ses guides, il franchissait des distances énormes pour gagner des âmes à Dieu. On le vit d'abord en 1848, à l'Ile-à-la-Crosse, puis en 1849, il fonda au lac Athabaska, la mission de la Nativité. Son zèle le conduisit en 1852 jusqu'au lac des Esclaves. En mai 1862, l'immense diocèse perdit les districts d'Athabaska et de Mackenzie, érigés en vicariat apostolique. Le révérend Père Faraud en fut le premier titulaire, sacré le 30 novembre 1863, par Mgr Guibert, O.M.I. archevêque de Tours, plus tard Cardinal archevêque de Paris.

### **Fort Providence**

Le premier acte de cet intrépide évêque missionnaire avait été, nous l'avons dit, de s'assurer le dévouement des sœurs Grises. Il l'avait obtenu aux conditions passées autrefois entre Mgr Taché et notre Supérieure générale. “Ensemble nous prions, nous travaillerons et nous jeûnerons.”

Les fondatrices de MacKenzie partent de Montréal le 17 septembre 1866. En ce jour mémorable, Mgr Taché, trois Pères oblats, M. l'abbé Jean-Baptiste Thibeault, grand-vicaire de Saint-Boniface, et M. l'abbé Georges Dugas viennent offrir le sacrifice de la Messe dans notre chapelle aux intentions des missionnaires. La journée se passe dans les préparatifs immédiats du voyage. Mais le jour baisse et nous voici à l'heure du départ. Bien ému est l'adieu! Les missionnaires se rendent à l'église pour les prières de l'itinéraire présidées par notre vénéré Père Bonnissant. Six carrosses attendent dans les allées les six missionnaires qui y montent avec notre Mère Slocombe et onze de leurs compagnes. Il fait sombre. Quelques fanaux accrochés aux arbres éclairent les groupes de religieuses, de vieillards, de parents et d'amis présents. L'émotion est silencieuse. A la portière, les missionnaires échangent des sourires..... encore un dernier adieu et les voitures disparaissent, amenant nos voyageuses à la gare. A peine ont-elles pris place sur le train que Mgr Bourget, escorté de trente jeunes gens en uniforme militaire, s'avance vers les missionnaires, les bénit et leur dit: "Allez, mes filles, au sacrifice en attendant un jour meilleur au ciel." Voyant notre révérende Mère générale, Sa Grandeur la félicite et la remercie du bonheur qu'elle lui donne en envoyant des religieuses de son diocèse travailler à la gloire de Dieu et au salut des âmes dans ces régions glaciales.

La locomotive s'ébranle, on donne un dernier signal, le train disparaît emportant le cri douloureux des parents; les missionnaires, elles, gardent le sourire.....

Si Lacordaire a eu raison de dire que la valeur morale des hommes se mesure à leur capacité de sacrifice, celles qui s'en vont —nos missionnaires du Mackenzie— doivent être valeureuses!

Le voyage par chemin de fer entre Montréal et Saint-Paul, Minnesota, dut être relativement facile, mais il res-

tait à parcourir en charrettes, la deuxième étape conduisant à Saint-Boniface. Ce voyage ayant déjà été décrit dans notre histoire, nous nous bornerons à dire ici que nos voyageuses, arrivées à Saint-Boniface le 13 octobre, y passèrent l'hiver dans l'intimité de la famille religieuse.

Il leur tardait cependant de voir se lever le jour du grand départ. Nos sœurs savaient que Mgr Faraud avait remonté les sept cents kilomètres du lac Athabaska au lac La Biche, dans le seul but de les attendre à cette dernière mission et de les conduire lui-même du lac La Biche à la Providence. Aussi déplorèrent-elles divers contre-temps qui les retinrent plus qu'il n'était prévu.

“Toute la prairie avait brûlé ce printemps-là, écrit Mgr Taché, et les bœufs n'entendaient pas voyager sans manger; il fallait attendre que l'herbe eût repoussé. D'autre part le temps fut exceptionnellement mauvais, et les chemins plus inabordables que jamais. Une seule brigade a perdu deux cent cinquante bœufs ou chevaux, morts de misère et des morsures des maringouins.”

De la Rivière-Rouge au lac La Biche, c'était le long chemin de terre, par bœufs et charrettes sans ressorts, via Partage-la-Prairie, Qu'Appelle, Carlton, Fort-Pitt, chemin coupé de mille torrents et de petites rivières qu'on s'ingéniait à traverser par divers expédients.

Insérons ici le récit du voyage relaté par notre chère sœur Adéline Audet-Lapointe. A toutes nos vaillantes missionnaires arctiques du présent comme du passé, nous l'offrons en hommage d'admiration et de reconnaissance.

#### JOURNAL DU VOYAGE DE NOS SOEURS

Lapointe, Brunelle, Michon, S. Michel-des-Saints et Ward  
DE SAINT-BONIFACE A MACKENZIE

Nous quitions Saint-Boniface le 8 juin 1867, sous une rosée de bénédictions célestes, car nous eûmes une pluie battante toute la journée. C'était au point que nous avions

de la peine à nous arracher de la vase et de la boue; ma sœur Ward entr'autres avait besoin d'un bras vigoureux pour l'en retirer.

Cette pluie torrentielle nous retint trois jours à Saint-François-Xavier, et elle durait encore lorsque nous en repartîmes. Pénible était la marche, vous le pensez bien, aussi pénible le repos. Souvent, nous arrivions le soir, pour passer la nuit dans un bas-fond marécageux, ayant à préparer nos lits sur la terre nue. C'eût été peu en soi; mais nos couvertures, aspergées toute la journée, n'étaient guère propres à nous préserver de la fraîcheur des nuits. Arrière toutes les délicatesses! Il semblait naturellement que pareil état de choses eût dû nuire à nos santés. Mais grâces en soient rendues à jamais à Celui pour qui seul nous nous sacrifions, Il nous garde comme la prunelle de son œil; pas une de nous n'éprouva la plus petite indisposition.

Souffrir de l'incommodité de la pluie, et quelquefois du froid, car dans ces pays les changements de température sont fréquents, cela nous paraissait peu de chose; mais nous éprouvions nécessairement de longs retards: les torrents étaient devenus de grandes rivières et les rivelets changés en torrents impétueux. Ne trouvant aucune place guéable et n'ayant dans ces déserts, ni barque ni canot pour les traverser, nous subissions parfois un arrêt de deux à trois jours dans les lieux où nous aurions pu, en temps ordinaire, passer en quelques minutes. Nous éprouvions cependant dans ces circonstances un certain plaisir à voir comment nos conducteurs savaient se tirer des mauvais pas. En quelques instants, nos petits chars de voyage, enveloppés d'une grande peau de parchemin, étaient lancés sur la rivière et devenaient barques de gros transports. On attachait une corde à chaque extrémité, et les hommes, sur les deux rives, hâlaient tour à tour. Après le gros bagage, les sœurs passaient avec précaution car la moindre inadvertance aurait pu nous faire prendre un bain à l'eau



froide et boueuse. Avouons-le, nous aurions fort mal réussi dans ces différentes évolutions, si la Providence ne nous eût ménagé le secours de nos compagnons de voyage, les révérends Pères A. Lacombe et Leduc, O.M.I. Dieu qui connaît leur dévouement à notre égard les en récompensera.

Vous décrire un de ces passages, c'est vous les raconter tous. Nous en rencontrâmes plus de cent, grands et petits, durant ce voyage qui dura du 8 juin au 31 juillet. Vous pouvez, par là, juger de ses agréments.

C'était déjà le 30 juillet, et d'après les conventions, nous aurions dû arriver au lac La Biche, pour le 15, au plus tard. Nous savions par des nouvelles reçues au Fort Pitt, que Mgr Faraud nous attendait depuis le 25 juin. Nous pouvions avoir fait un voyage inutile, car il était permis de supposer que, les barges de la Compagnie étant déjà parties, Monseigneur se serait trouvé dans la triste nécessité de les suivre. Pourtant nous espérions arriver au lac La Biche, le lendemain; c'est pourquoi nous nous levions à une heure du matin, et, à trois heures, nous nous mettions en route. Nous aurions voulu voler, tant nous avions hâte d'arriver; mais nous traversions une vaste forêt, par un chemin tortueux, où des ornières profondes et vaseuses nous permettaient à peine d'aller à pas de tortue. Ainsi se passa la matinée. Nous venions de prendre une légère réfection; remontées en voiture, nous avançons à pas lents dans un morne silence, la tête baissée, nous demandant encore si nous pourrions arriver, quand, tout à coup, en sortant d'un détour ténébreux, nous voyons accourir deux cavaliers à bride abattue. Leur air martial et leur costume nous les firent prendre de prime abord, quasi pour des ennemis. Heureux moment de surprise qui nous causa tant de joie! Ce n'étaient autres que notre évêque et le révérend Père Vègreville, qui, en désespoir de cause, poussaient à notre rencontre, résolus à ne pas désespérer avant de nous

avoir trouvées. Descendre de voiture et nous jeter aux pieds de notre vénéré pasteur pour recevoir sa bénédiction, fut l'affaire d'un instant. Peu de temps après, nous nous jetions entre les bras de nos sœurs du lac La Biche, qui, elles aussi, n'avaient que trop partagé les peines de Monseigneur au sujet de notre long retard.

Quelques jours de repos en si bonne compagnie paraissaient utiles, même nécessaires, après un tel voyage; mais qui arrive trop tard doit se hâter de gagner du temps.

Le 3 août donc, à trois heures du matin, nous étions sur pieds. Après la bénédiction solennelle du Très Saint-Sacrement, nous nous arrachions aux embrassements de nos sœurs et nous mettions à la voile... Dès la première nuit, nous fûmes favorisées d'une pluie abondante. Comme nous avions une bonne tente, elle ne nous atteignit pas. Le vent ayant chassé les nuages, le lendemain, nous serpentions agréablement sur un petit bras de rivière entouré de grands arbres, que dorait le soleil levant. A huit heures, Monseigneur offrit la sainte Victime et nous distribua le Pain des voyageurs. Fortifiées, nous pouvions désormais, à l'exemple d'Elie, marcher quarante jours et quarante nuits sans nous arrêter.

Hélas, malgré notre esprit de foi, comme l'eau était trop basse, le guide nous signifia de le débarrasser de nos personnes. Monseigneur qui dirigeait la marche à travers la forêt, nous frayait un chemin au milieu des grandes herbes qui, saturées d'eau par la pluie précédente, se déchargeaient sur nos robes et les rendirent si lourdes que nous n'avancions plus qu'à grand'peine. En allant au petit pas, nous fîmes ce jour-là, environ six milles. Ayant assez goûté au plaisir de la promenade, sur l'invitation du guide nous reprîmes nos places dans la barque. Les forces ne répondent pas toujours au courage; nous n'en pouvions plus!

Le lendemain, oubliant l'épreuve de la veille, nous cautions, nous nous divertissions, autant que la position le

permettait quand, tout à coup on crie: "Halte-là, on ne va pas plus loin!" Nouvelle difficulté: à partir de ce lieu jusqu'à l'entrée de la grande rivière La Biche (rivière Athabaska) environ soixante milles plus bas, ce ne sont que de petits rapides rocailleux, où l'eau trop basse ne permet plus de naviguer à pleine cargaison. Que faire? Descendre d'abord avec la moitié de sa charge, puis retourner prendre l'autre, c'eût été probablement le plus facile, mais les Sauvages voyageurs déclarèrent sans détour que, s'ils descendaient, ils ne remonteraient plus, car ils étaient fatigués du long retard. Dès lors, il ne nous restait plus que deux partis également pénibles: ou bien laisser la moitié de notre bagage, qui nous avait causé tant de dépenses, de fatigues et de soucis, ou bien se résoudre à marcher. Le premier parti nous répugnait trop, nous essayâmes le second. Il ne s'agissait plus, comme la première fois, de cheminer deux ou trois heures dans des prairies humides, mais bien deux ou trois jours, tantôt dans une forêt épaisse, tantôt sur des rives escarpées, nous enfonçant à chaque pas dans la vase, traversant mille ruisseaux et nous égarant dans les fourrés d'arbres secs et sans issue.

Les difficultés, les obstacles n'étaient pas pour nous, car Monseigneur nous précédait, une hache à la main, choisissant les passages les moins difficiles, abattant les arbres sur notre passage, jetant des ponts sur les ravines. Mais peu aguerries à la marche, nous étions vraiment hors d'haleine. Nous allâmes pourtant toute la matinée, parcourant, y compris les détours, environ quinze milles. Comme nous avions entièrement perdu de vue la rivière, nous ignorions si les voyageurs étaient devant ou derrière. Quoi qu'il en fût, n'en pouvant plus, nous nous arrêtâmes pour nous reposer. Nous allumâmes un grand feu, et, peu après, nous entendîmes nos gens criant, se débattant et traînant avec peine leur barque. Sans être bien valeureuses, nous étions cependant arrivées les premières.

Les hommes firent halte, prirent une forte réfection, et se disposèrent à repartir. Sœur Ward ne pouvant plus marcher, je leur proposai de la prendre à bord. Ils y consentirent, à condition qu'elle invoquerait les Grands-Esprits pour faciliter la marche. A peine Sœur Ward se fut-elle embarquée que la barque passait presque partout sans toucher. Ceci allait fort bien pour les voyageurs; mais nous, qui venions par derrière, hâtant le pas à travers les broussailles, nous ne pouvions pas même les suivre de l'œil. A force de crier, nous nous fîmes entendre, la barque s'arrêta; nous avons marché encore six milles. Bon gré, mal gré, il fallut nous recevoir. Les hommes durent porter le bagage sur leurs épaules, en sorte qu'en deux ou trois heures, nous avons fait à peine un demi-mille. Comme tout le monde était fatigué, nous campâmes un peu plus tôt que de coutume.

Le sommeil repose et la nuit porte quelquefois bonheur. Nous eûmes toute la nuit, une pluie battante; les éclairs sillonnaient les nues, et les tonnerres faisaient trembler la terre autour de nous. Le matin, nous nous levâmes, les jambes raides, la fièvre dans tous les membres. Dieu avait cependant pourvu aux besoins de ses enfants, car la tempête de la nuit avait fait croître temporairement les eaux, en sorte que, inspection faite, notre guide nous dit que nous pouvions tous nous embarquer. A partir de là, en effet, la barge flotta le plus souvent, et, dans les places les plus difficiles, les hommes parvenaient facilement à la dégager. Nous fûmes cependant obligées de marcher encore de temps en temps, mais ces courses ne dépassèrent jamais la mesure de nos forces.

Un jour, nous arrivâmes au Grand Rapide, endroit où d'énormes roches forment une île sur la rivière Athabaska, laquelle ainsi divisée, lance ses eaux en cascades vertigineuses. La seule vue de ces gouffres fait frémir. Impossible de passer là! Il fallait aborder l'île juste à l'endroit où le

courant se divise. Notre guide parvint à amarrer la barge entre deux énormes pierres. Tout l'équipage ayant mis pied à terre, les hommes transportèrent le bagage sur leurs épaules jusqu'à l'autre bout de l'île, environ un demi-mille. Restait à remorquer la barge, et nos guides ne parvenaient pas à la faire bouger. Alors, gravement, Mgr Faraud vint nous inviter à prêter notre concours. On nous attela deux à deux à des colliers et — Dieu aidant sans doute — la barge fut traînée jusqu'à l'autre bout de l'île où on la chargea de nouveau pour continuer le voyage. Voyez-vous cinq sœurs Grises attelées? N'est-ce pas un joli coup d'œil?

Un jour, nous grimpâmes sur une colline afin de cueillir des poires sauvages, que la nature sert ici aux voyageurs avec abondance. Or, tandis que nous les dégustions avec reconnaissance, la barque, elle, se précipita dans un rapide... à peine l'eûmes-nous aperçue que déjà le fer de la quille frappant avec violence un roc à fleur d'eau, éclata en morceaux, fit entendre un bruit sinistre et secoua la barge violemment. Nous tombâmes au milieu des houles... Nous eûmes peur... Cette alerte mit fin à toutes nos bravades. Ce fut du reste notre dernière épreuve sur cette rivière Athabaska.

A partir de McMurray, nous couchâmes dans la barge au lieu de camper sur la rive. Monseigneur s'étendait entre les ballots, ayant un côté de poêle pour matelas et une caisse pour oreiller. On nous avait réservé l'entrepont, mais comme il n'était pas assez long ni assez large, nous nous jetâmes pêle-mêle, les pieds de l'une servant de chevet à l'autre.

Le 13 août, le beau lac Athabaska présenta sa vaste superficie parsemée d'îlots couverts d'arbres verts. Nous respirâmes à l'aise dans l'espoir d'arriver à la mission de la Nativité, la plus ancienne du Vicariat du Nord. Poussées par un vent favorable, nous y arrivâmes au bruit répété des décharges de mousqueterie.

Ai-je besoin de vous dire que nous y fûmes l'objet d'un scrupuleux examen? Les Sauvages n'ayant jamais vu de religieuses, demandaient ingénument si elles disaient la messe, si elles confessaient... un d'entre eux s'agenouilla pour recevoir notre bénédiction.

En arrivant à cette mission, nous devînmes sacristines et décoratrices: Mgr Clut, auxiliaire de Mgr Faraud (évêque d'Arindèle), devait être sacré évêque le 15 août. Les révérends Pères Eynard et Tissier, O.M.I. faisaient le rôle d'évêques-assistants et le consécrateur n'eut pour servent que le Frère Salasse. Cependant la cérémonie fut si touchante qu'elle restera gravée dans notre souvenir. Nous eussions passé là plusieurs jours, mais la terrible voix du guide se fit entendre: "Marche... Marche..." et nous partîmes.....

Bientôt, entraînés par la majestueuse rivière des Esclaves, nous y entrâmes comme dans un nouveau monde. Plus de rochers, plus de rives escarpées, mais une masse d'eau presque aussi considérable que le Saint-Laurent, coulant à pleins bords et sans bruit, à travers des forêts. Les journées parurent courtes au milieu de cette magnificence. Une journée! et nous voici aux chutes successives où l'eau, interceptée dans son cours par des pics énormes, se divise en mille canaux, s'élève en bouillonnant et retombe avec fracas au bas des cataractes (rapides du Fort Smith, longs de seize milles, derniers obstacles à la navigation jusqu'à l'océan glacial.) En approchant de ces gouffres affreux, la frayeur s'empara de nous. Heureusement, notre guide qui passa dans ces lieux plus de cinquante fois, y lança sa barque d'une main sûre. Il fallut cependant y faire quatre portages.

Le lendemain nous arrivâmes à la rivière au Sel, chez le patriarche Beaulieu. C'est un Métis montagnais, qui, par sa bonne conduite, s'est attiré l'estime et l'affection des

Sauvages. Ce n'est pas sans émotion que nous vîmes ces pauvres enfants des bois, réunis là pour nous attendre, et, groupés dans leur petite chapelle, assistant avec une piété angélique à la messe célébrée par leur Evêque. Comme ils avaient manifesté le désir d'entendre chanter les sœurs, nous tînmes grand orchestre; mais après l'instruction, ils nous régalerent à leur tour d'un magnifique cantique en leur idiome, dont le chant en accord parfait nous remplit d'admiration. Nous eussions volontiers consenti à prendre dans ce lieu quelques jours de repos, mais l'impioyable voix criait encore: "Marche! Marche!"

Nous marchâmes si bien qu'après deux nuits et deux jours, nous arrivâmes à la mission Saint-Joseph, au grand lac des Esclaves. Le révérend Père Gascon, O.M.I., seul depuis des années, nous reçut à bras ouverts, dans sa pauvre demeure. Son regard plein de larmes se portait de Monseigneur à nous, et de nous à Monseigneur. Il paraissait ne pas croire à la réalité. Il se convainquit bien vite que nous n'étions pas des êtres fantastiques. Il eût désiré nous garder plusieurs jours. Mais Monseigneur voulant profiter du beau temps, hâta le départ. Le révérend Père, par ses prières et par ses larmes, obtint, comme autrefois sainte Scholastique, que le ciel s'irritât... un vent violent souleva avec fureur les eaux du lac et nous obligea à une halte de deux jours. Alors, la voix se fit plus douce pour nous encourager à marcher.....

Le grand lac des Esclaves est une véritable mer intérieure et, comme les vents y règnent en souverains, notre marche fut lente, bien lente, entremêlée de haltes forcées. Le 27 août, nous allâmes par un vent douteux; vers le soir, il s'apaisa..... si bien que l'espoir d'arriver plus tôt nous détermina à passer la nuit sur la barge. Hélas! le vent changea, le ciel se couvrit, la pluie tomba... et notre barque alla échouer sur un roc à fleur d'eau. Impossible de reposer.....

A peine l'étoile du matin reparut-elle que notre guide se reconnut. Il éveilla les rameurs, amarra la barge, pour déjeuner à une petite île à l'entrée du fleuve MacKenzie. *Deo gratias!* Encore quelques heures et nous serons chez-nous... Elles nous parurent longues car ce ne fut qu'à trois heures de l'après-midi que nous aperçûmes le drapeau flottant sur l'Evêché. Bientôt, le paysage se dessina mieux, et nous vîmes sur la rive nombre de personnes, s'agitant et tirant du fusil pour nous souhaiter la bienvenue. Nous entonnâmes un *Magnificat* solennel.

C'est au chant du cantique de la Reine du Ciel que nous fûmes reçues par le révérend Père Grouard, O.M.I., les Frères Alexis et Boisramé et les Indiens, sur cette terre étrangère désirée, devenue notre patrie, notre chez-nous, notre tombeau!

Nous entrâmes à l'église pour remercier Jésus de la protection visible qu'il nous avait accordée durant ce long et périlleux voyage qui venait de se terminer si heureusement.

Depuis notre arrivée, nous sommes heureuses. Les sacrifices se multiplient; mais c'est ce que nous sommes venues chercher, de sorte que cela n'a pas lieu de nous surprendre.

Adieu, bonne et bien aimée Mère; ce papier plus heureux que vos missionnaires va se rendre au beau chez-nous. Nous le suivrons en esprit, ou plutôt, nous le devancerons, car nous voyagerons plus rapidement que lui.

Adieu chères Sœurs de la Maison-Mère, nous ne nous reverrons probablement plus sur cette terre d'exil. Veuillez accorder aux missionnaires de l'Extrême-Nord un souvenir quotidien auprès de Jésus et de la châsse de notre Vénérable Fondatrice.

Ainsi allait-on vers le pôle en 1867.



Oui, nos missionnaires arrivèrent au Fort Providence, malgré la réflexion de Mgr Grouard, qui ne put s'empêcher de trouver l'entreprise téméraire. N'avait-il pas dit en apprenant que les sœurs Grises allaient se rendre au Mac-Kenzie: "Quelle audace! Comment de pauvres femmes pourront-elles venir dans ces pays perdus, chez des Sauvages dont la conversion est à peine entamée! Mais arriveront-elles jamais? Supporteront-elles ces hivers épouvantables, sans pain? Nous, les hommes, on se réchappe en tirant un lièvre, un rat-musqué. Mais des sœurs!!! Alors qu'on a vu des explorateurs, si bien approvisionnés pourtant par leurs gouvernements, réduits à manger leurs engagés."

Nos sœurs missionnaires mesurèrent du premier regard le champ offert à leur courage et à leur abnégation. Elles trouvèrent un bon nombre de Montagnais, Loucheux, Plats-Côtés-de-Chiens, Peaux-de-Lièvres, Couteaux-Jaunes, Esclaves, encore plongés dans les ténèbres du paganisme et de l'idolâtrie.

Chez eux, le vieillard, la femme et l'enfant étaient traités avec barbarie. On se débarrassait du nouveau-né en le tuant, voire même en le mangeant. Une mère, regardant avec dédain sa fille qui vient de naître, lui dit: "Ton père m'a abandonnée, je ne prendrai pas la peine de te nourrir". Elle l'emporte donc hors de sa hutte, la couvre d'une grande peau, l'étouffe et la jette dans les broussailles. "Ton père est mort, dit une autre à son petit enfant; qui te nourrira? J'ai, pour ma part, assez de misère." Creusant un trou dans la neige, elle y enterre l'enfant et continue son chemin.

Notre sainte religion a beaucoup amélioré ces coutumes barbares sans toutefois les faire disparaître totalement.

On se demandera peut-être de quelle manière nos missionnaires ont procédé pour civiliser ces enfants des bois?

Elles les ont d'abord attirés, en pourvoyant à leur nourriture et à leurs vêtements, en les instruisant, en les élevant. La tâche était ardue; il ne se trouvait aucun précédent d'éducation pour la faciliter. Il fallut apprendre à l'Indien que le travail n'avilit pas, que les heures de peine peuvent être offertes à Dieu comme les heures de plaisir, que la voie du chrétien est celle de la croix. Il fallut surtout aider ces pauvres Indiens, s'intéresser vraiment à eux, partager leur détresse. Un sauvage disait à un Père: "Vous autres, vous êtes nos amis parce que vous ne nous trompez pas et que vous vivez avec nous comme des frères." Oui, c'est bien là ce que font nos missionnaires, mais qui dira leurs dures privations!

Dans ces régions arctiques, l'hiver dure de sept à huit mois, et le thermomètre marque souvent 60 degrés de froid. Pour se garantir contre ces rigueurs, il n'y a encore dans presque toutes les missions que les poêles à bois. Une sœur disait avoir traîné elle-même jusqu'au couvent, les troncs d'arbres que le Frère Oblat venait d'abattre dans la forêt. Quand la bûche était dans le foyer, cette même religieuse se levait d'heure en heure pour alimenter et surveiller le feu. Malgré cela, on trouvait le matin la provision d'eau changée en glace et l'on se lavait avec de la neige.

Au réfectoire, guère plus de confort. Jamais de pain ni de lait, mais l'alternance du poisson sec et du caribou. Heureuse encore si, la pêche d'automne ayant été abondante, on n'était pas réduite à la ration, car à la seule mission de la Providence, par exemple, le personnel consomme une moyenne de 40,000 poissons par an. Quant au caribou, sa viande fraîche n'est pas trop désagréable au goût, mais pour la conserver, on doit la faire sécher comme le poisson.

En été, quelques fruits sauvages — framboises et atocas — augmentaient la ration quotidienne, mais il fallait les gagner! Aller faire cette cueillette à deux ou trois milles dans les bois à travers les broussailles, les halliers

de ronces, tourmentées par les moustiques, et cela à la tombée du jour, quand déjà le labeur quotidien avait épuisé les forces. Tout de même, cette collation supplémentaire aidait à passer la nuit. "Que de fois aussi, raconte une autre de nos missionnaires, n'ai-je pas mangé des feuilles de roses pour tromper mon estomac. En hiver, il fallait jeûner sans adoucissement. Le tourment de la faim me tenait parfois éveillée des nuits entières. Etant cuisinière, la tentation me venait souvent d'aller me rassasier à l'insu de tous; mais entamer les portions du lendemain, c'était imposer à mes sœurs une privation plus grande. Je luttais donc jusqu'au matin alors que, descendant en moi, le Pain Eucharistique m'apportait la force de souffrir une journée de plus."

Une autre privation bien dure aussi est celle qu'on nomme "le jeûne des lettres". Jusqu'à ces dernières années, le service de la malle ne parvenait dans ces contrées que deux ou trois fois l'an. Qu'on juge dès lors des anxiétés d'une missionnaire qui, ayant appris par un courrier la maladie grave d'un père ou d'une mère, devait ensuite attendre quatre ou cinq mois les nouvelles suivantes. Quelles alternatives de crainte et d'espoir!

Il y avait vingt-six ans que la fondation subsistait et progressait, lorsque Mère Stubinger en parlait ainsi, dans son rapport:

"Le cœur se serre, se dilate, puis se serre encore dans de pareilles circonstances; il faut y passer pour le comprendre. Du premier coup d'œil, la santé de nos sœurs m'a paru assez bonne; mais depuis j'ai constaté le contraire. Nos missionnaires sont admirables de courage, de générosité, de gaieté, même au réfectoire où elles ont à pratiquer une grande mortification. Deux plats invariables leur sont offerts, trois fois par jour: du poisson et des patates. Ce n'est que dans des cas exceptionnels qu'on y passe un dessert avec du riz, des pommes sèches, ou des fruits

sauvages. Il n'y a presque plus de chasse dans le pays. Durant les quinze jours que j'ai passés ici, on a tué dix outardes. Le poisson même fait défaut; les rivières et les lacs s'épuisent. Pour faire la provision d'hiver, il faut aller à quarante milles. Cette provision doit être de vingt et un mille poissons au moins. Cela peut suffire pour vivre mais non pour se rassasier. Pour combler la mesure, les sauterelles ont fait leur apparition; elles achèvent de détruire tout le jardin potager. Groseilliers, gadeliers, fraisiers, framboisiers, ont été rasés en dix jours, ainsi que les légumes: oignons, choux, navets. On a épuisé tous les moyens pour les chasser, aucun n'a réussi. J'ai plus d'un crève-cœur, chaque jour, en voyant ce fléau dévastateur, ravir à nos sœurs l'absolu nécessaire."

Longtemps après son retour à la Maison-Mère, on voyait Mère Stubinger s'attrister parfois au réfectoire, et pleurer en se souvenant des privations de nos sœurs missionnaires. Sœur Ward écrit en 1885:

"La récolte de patates est bien minime. Le champ d'orge a été entièrement dévasté par les sauterelles, ainsi que le blé. Nous en avons semé une très petite quantité vu que la récolte avait été saisie par la gelée; quelques épis ont pu être sauvés. La glace a interrompu la pêche, cependant nous mangeons du poisson trois fois par jour. Pas un seul morceau de viande. C'est un carême anticipé, quoi donc! et qui se prolongera longtemps. Nous n'en souffrons pas toutefois, nous mangeons notre poisson de si bon appétit que nous courons risque de mourir de vieillesse. Les légumes du jardin ont eu le même sort que le blé et l'orge. Notre chère sœur Brunelle, après leur avoir prodigué des soins quasi maternels a eu la consolation de récolter une carotte. Il ne reste que les oignons qui ont été trouvés trop mauvais par les sauterelles."

Et les chenilles?

"Toutes nos semences étaient terminées vers le 24 mai

1879 ; nous nous réjouissions que tout fût fini si tôt, lorsque le révérend Père Lecorre vint nous annoncer que des milliers de chenilles se répandaient dans nos champs d'orge. Elles paraissaient vers les dix heures du soir et se retireraient dans la terre au lever du soleil. Elles ont dévoré toute l'orge des deux champs."

Plus d'orge, donc, plus de soupe, ni de café, pour l'année qui s'ouvrait. Car l'orge servait à la fois de soupe et de breuvage, sans sucre, il va de soi. Le sucre est encore article de luxe dans le Nord. C'est à cette soupe que faisait allusion le révérend Père Supérieur de la Providence, en jetant sur son journal du 21 août 1903 cette petite note :

"Il ne reste plus de poisson sec, et la rivière ne peut nous fournir à peine qu'un repas par jour. Il faut vivre à la soupe."

Les sacrifices, prix des âmes, donnent à la missionnaire la consolation d'assister chaque jour au développement de ses petits Indiens. Le bonheur des missionnaires, on l'a dit encore, n'éclôt pas du sol glacé, ni du souffle des tempêtes. La pensée suivante de l'une des nôtres nous transporte à la vraie hauteur, à la vraie source du courage joyeux : "Au point de vue humain, écrit-elle, l'éducation de quarante enfants, semblerait peu de chose, comparée aux œuvres si prospères de nos autres missions. Et pourtant, en réfléchissant sur la valeur d'une âme, nous estimons à un haut prix le peu de bien que nous pouvons faire à celles qui nous sont confiées dans ce pauvre pays, et qui seraient, sans les missionnaires, privées de la connaissance de la vérité, ou plongées dans l'erreur. La valeur d'une âme ! Voilà le levier d'action."

Nos missionnaires tiennent aussi à donner aux enfants indiens une bonne éducation afin qu'ils puissent porter plus tard la connaissance de notre sainte Religion à leurs frères. Au point de vue social, leur apostolat a eu d'heu-

reux fruits. Plusieurs des élèves de Fort Providence, MacKenzie, firent honneur à la mission par leur conduite et leur vie exemplaire.

A MacKenzie, comme ailleurs, on ne néglige pas non plus les malades du dehors, ceux qui habitent ça et là, dans le rayon du fort. Chaque jour, une sœur prend sous sa mante: cachets, bistouris, charpie, eau chaude, et s'en va, dans la neige, distribuer, de loge en loge, de cabane en cabane, d'ulcère en ulcère, le remède et le sourire de la charité.

Extrayons de la notice biographique d'une de nos missionnaires ces quelques lignes :

“Sur cette terre d'exil et de privations, sœur Marie-Anne Lemaire porte un cœur ardent et généreux. Sa haute réputation de savoir-faire, reconnue par le Gouvernement, lui vaut d'être fréquemment appelée au chevet de malades résidant parfois à deux et trois jours de marche du couvent, pour des opérations chirurgicales. Jamais elle ne calcule avec ses forces. Qu'on en juge par le fait suivant. Sœur Lemaire était depuis huit jours alitée par un rhumatisme inflammatoire quand un Sauvage vint la quérir pour sa femme malade. Que faire? Elle consulte Mgr Joussard qui approuve son désir de porter secours. On entre la traîne dans la maison et sœur Lemaire y est soigneusement installée; puis, oubliant sa souffrance, elle part en sécurité, entre les mains de la bonne Providence. A son retour, une vie de plus était sauvée.”

Pour nous, remercions Dieu de ce qu'il a demandé à notre Institut tant de sacrifices héroïques; réjouissons-nous de ce qu'il les a obtenus; demandons-lui de bénir les travaux de nos missionnaires et de leur susciter de nombreuses imitatrices. Mais rappelons-nous aussi que l'héroïsme simple et obscur n'est pas le plus facile ni le moins grand. Seule le discerne et l'explique, la foi qui l'inspire.

## Protectorat de Lawrence

Revenant des régions arctiques, considérons maintenant le dévouement moins éclatant mais non moins méritoire de la sœur Grise dans un centre civilisé.

En 1867, Mère Jane Slocombe accepte la fondation d'une mission à Lawrence, Mass. (Etats-Unis) proposée par le révérend Père H.D. Taaft, o.p. curé de la paroisse de l'Immaculée-Conception de cette ville.

On dit qu'aux grandes âmes, l'obstacle sert de point d'appui; fonder sur la pauvreté n'est donc pas pour effrayer une volonté courageuse. Toute l'énergie de notre Mère se dresse devant cette difficulté: elle décide la fondation pour les premières semaines de l'année suivante. Donc le 29 janvier 1868, nos sœurs Marie-Anne Brennan, supérieure, Estelle Lanthier, Emérance Caron-Turgeon, Ann-Jane Moffatt et Marie-Anne Bousquet allaient prendre la direction de l'Orphelinat "Protectorat de Marie-Immaculée."

Le bon Père Taaft, gravement malade, voulut être conduit jusqu'à la plus proche fenêtre de la "petite maison rouge" avoisinante de l'Orphelinat afin de saluer l'arrivée des sœurs. "Je puis maintenant, dit-il, chanter mon "*Nunc Dimittis*"; mon plus grand désir se réalise. Cette œuvre, dirigée par les sœurs de la Charité, ne pourra faire autrement que de fructifier." Il mourut quelque temps après.

Dès ce 29 janvier, vingt-trois orphelins furent hospitalisés. Le 9 février avait lieu la bénédiction de la maison par sa Grandeur Mgr Williams, évêque de Boston. La cérémonie, qui dura trois heures, se déroula en présence d'une affluence sympathique et sous les yeux satisfaits de très honorée Mère Jane Slocombe qui s'était rendue à Lawrence pour la circonstance. Le Protectorat est une solide construction en brique à quatre étages mesurant 114 x 40 pieds, dimensions vastes pour l'époque. Nos sœurs en auront la

régie interne; un Comité formé sous le nom "d'Amis Catholiques" pourvoira au temporel, tandis que les Révérends Pères Augustins s'acquitteront du ministère et se montreront en toute circonstance, les protecteurs dévoués de l'Oeuvre.

Comme toute institution prospère, le Protectorat de Lawrence évoluera avec les années. En 1901, la construction d'une aile lui permet d'augmenter le nombre de ses protégés, d'hospitaliser des dames âgées et des malades. Durant quelque temps, il voit même des postulantes circuler dans les salles, faisant ainsi un premier essai de vie religieuse avant de se rendre à la Maison-Mère.

1917 voit l'inauguration de l'enseignement ménager, puis on procure aux chères orphelines, l'avantage de poursuivre des études supérieures à l'école des Religieuses de Notre-Dame de Namur où, assez souvent les premiers prix leur sont décernés. En somme, le Protectorat de Marie-Immaculée est l'une de nos maisons d'éducation, non seulement les plus prospères mais les mieux adaptées à la formation de l'enfant.

Ont été inscrits dans ses registres depuis la fondation: 7261 enfants, 4131 infirmes ou dames âgées. (statistiques de 1941)

### **Couvent Bethléem**

Le Couvent Bethléem de Montréal: encore une fondation due à l'initiative de Mère Jane Slocombe. Cette institution porte au front le nom et les titres d'un homme noble, généreux et bon: l'honorable Charles-Séraphin Rodier, membre du Conseil Législatif, ex-maire de Montréal. Il eut l'honneur de recevoir dans sa demeure le Prince de Galles, devenu notre roi sous le nom d'Edouard VII, le prince de Joinville et le prince Alfred d'Angleterre.



M. Rodier fut commissaire du Hâvre de 1841 à 1849; président des Quartiers de Sessions de la Paix; directeur de la Banque Jacques-Cartier, commissaire pour les indemnités de 1837 — 1838.

Lorsque ce fervent chrétien demanda aux sœurs Grises de prendre la direction de son œuvre, l'édifice du carré Richmond n'existait pas encore. On débuta, à vrai dire, sur le même emplacement, mais dans deux maisonnettes contigües, très modestes d'apparence, riches, cependant, d'un beau passé religieux: de 1843 à 1851, elles avaient logé les révérends Pères Jésuites revenus au Canada.

Nos sœurs Julie-Louise Fournier-Painchaud, supérieure, Delphine Labelle et Rachel Lecompte en prirent possession le 1er août 1868. "Le Bienfaiteur, écrit alors la chroniqueuse, a de grandes vues sur son Oeuvre. Pour le moment, nos sœurs s'occupent des orphelins et du service des pauvres."

On doit avouer qu'après soixante-dix ans, l'objectif est resté le même, et c'est heureux puisque le pauvre et l'orphelin resteront toujours la meilleure part de notre héritage familial. Cependant, depuis la construction du couvent de pierre (1871), Bethléem aura plus d'une fois mérité le nom de pensionnat, tant par son programme d'étude que par les succès de ses élèves. La Salle d'Asile des débuts a évolué, comme tant d'autres, en classe maternelle. Le service des pauvres y est toujours en honneur; science et charité fraternisent à Bethléem.

Oui, le noble M. Rodier avait raison de rêver pour son Couvent non pas des succès tapageurs mais une œuvre solide, durable et féconde.

## CHAPITRE IX

RÉÉLECTION DE MÈRE JANE SLOCOMBE — FONDATION DE NOS MISSIONS DE SAINT-JEAN ET DE CHAMBLY — ZOUAVES PONTIFICAUX — HÔPITAL SAINT-BONIFACE ET PENSIONNAT DE WINNIPEG — DÉMISSION DE MÈRE JULIE DESCHAMPS, ASSISTANTE GÉNÉRALE — HISTORIQUE DE LA CROIX ROUGE — TRANSLATION DE LA MAISON MÈRE AU MONT SAINTE-CROIX — MALADIE ET DÉCÈS DE MÈRE JANE SLOCOMBE — ACCIDENT DE SHANNONVILLE, ONTARIO — MÈRE URSULE CHARLEBOIS REVIENT DE SAINT-BONIFACE

1868 - 1872

Le 5 octobre 1868 s'ouvrait notre deuxième Chapitre général. Mgr Ignace Bourget y avait délégué comme président, M. Joseph-Alexandre Baile, supérieur provincial de Saint-Sulpice et notre propre supérieur ecclésiastique. Au début de ces assises, les élections constituaient le Conseil comme suit :

Très honorée Mère Jane Slocombe, supérieure générale  
Mère Julie Deschamps, première assistante  
Mère Elizabeth McMullen, deuxième assistante  
Mère Elizabeth Dupuis, maîtresse des novices.

Cette réélection de vénérée Mère Slocombe mit en joie la Communauté entière. N'avait-elle pas, au cours de son premier terme d'administration, pleinement réalisé le souhait de Mgr Bourget : "Soyez une vraie Mère" ? Convaincue cependant de son incapacité, elle écrivait à ses filles :

"Puisque vous m'avez réélue malgré mon indignité, vous voudrez bien coopérer au bien de notre Institut. Toutes, nous avons une influence dans un sens ou dans un autre. Montrons surtout par nos actes, que nous comprenons notre sublime vocation de sœurs de la Charité."

“Vraiment, nous n'avons qu'à bénir et à remercier Dieu qui veut bien se servir de nous pour opérer quelque bien dans son Eglise. La Maison-Mère exige actuellement une vitalité surnaturelle d'autant plus puissante qu'elle croît davantage.”

Oui, notre cher Institut grandissait, très lentement, mais sûrement, et la divine Providence allait précisément, en cette année 1868, l'appeler sur deux nouveaux champs d'apostolat: Saint-Jean et Chambly, P.Q.

### Hôpital Saint-Jean

“Bâtie sur la rivière Richelieu dont elle est la perle, la ville de Saint-Jean était prédestinée à devenir un centre considérable, écrit un historien. Les avantages que lui procurent actuellement les réseaux de chemins de fer, son fleuve les lui assurait déjà dans des temps très anciens. C'est là que passaient les expéditions des tribus indigènes contre leurs ennemis; ne l'a-t-on pas appelé la rivière des Iroquois? Par là aussi, sont venues quelques attaques de la Nouvelle-Angleterre contre la Nouvelle-France.”

Actuellement, la ville de Saint-Jean compte trois paroisses canadiennes-françaises. La plus ancienne, Saint-Jean, fut détachée de Saint-Luc en 1828. Erigée canoniquement en 1831, elle est devenue, en 1934, le siège épiscopal de Son Excellence Mgr Anastase Forget, premier évêque du diocèse de Saint-Jean-de-Québec. Les deux autres paroisses: Notre-Dame-Auxiliatrice et Saint-Edmond, datent respectivement de 1906 et de 1930. Centre industriel important, cette ville est fière de ses trente manufactures et de sa population: 12,500 âmes profondément attachées à leur Foi et animées d'une grande charité.

C'est dans ce cadre historique, au milieu de cette population au cœur d'or que nos sœurs Zoé Beaudry, supérieure, Marie-Julie Gaudry, Aglaé Lamy-Caron et Philomène Cardinal allaient se dévouer le 10 décembre 1868. Mère

Jane Slocombe allait elle-même les y installer, à la demande du bon curé M. Fortunat Aubry et de Madame Jean-Baptiste Tugault qui avait versé un premier don de \$12,000. pour la création de cet hôpital.

Les trois cloches de l'église annoncent l'arrivée des fondatrices. Monsieur le Curé, le maire Laberge et la mairesse, M. et Madame Langelier, M et Madame Monette les accueillent à la gare. Après un premier hommage d'adoration au Dieu du Tabernacle, on les conduit en carrosse aux portes de l'hôpital où les dames de la paroisse leur ont préparé un excellent dîner. Monsieur le Curé daigne présider le repas auquel assistent fraternellement les sœurs de la Congrégation de Notre-Dame, puis la visite de la maison laisse pressentir aux nouvelles venues ce qu'il faudra déployer de dévouement et d'ingéniosité pour la rendre un peu convenable. Mais le travail n'a jamais déconcerté une sœur Grise!

Le lendemain, 11 décembre, une fête toute religieuse réunit les fidèles à l'église. Une messe en l'honneur du Saint-Esprit, précédée de l'hymne *Veni Creator* est chantée en action de grâces de la venue des sœurs. Après l'Evangile, Monsieur le Curé, s'inspirant largement de sa joie, commente les paroles du psaume 117, 24. "C'est le jour que le Seigneur a fait, réjouissons-nous et tressaillons d'allégresse." La bénédiction de la maison, le salut solennel et la bénédiction du Très Saint-Sacrement mettent le sceau aux vœux des visiteurs.

Le 11 mai 1869, nos sœurs recevaient la plus grande des visites, celle de Jésus au Saint-Sacrement. Il venait habiter avec ses Epouses et ses préférés: les pauvres et les malades. Tous les curés des paroisses avoisinantes assistent avec une cordiale sympathie à cette prise de possession eucharistique. Le 13 mai, les chroniques enregistrent la première Messe et l'organisation de la Salle d'Asile. Et voilà nos sœurs lancées dans les œuvres: instruc-

tion de l'enfance, assistance des pauvres, visite des malades à domicile et organisation de l'hôpital.

La salle d'Asile fut, dans la suite, cédée aux religieuses enseignantes mais les pauvres et les malades n'ont jamais désappris le chemin de l'hôpital.

Depuis la vaste construction de 1922 — œuvre de regret-tée Mère Elodie Mailloux, économe générale, de l'Architecte Alphonse Piché et de l'entrepreneur Alphonse Deschamps — l'institution a multiplié et amélioré ses différents services. En plus de la chirurgie et de la médecine générale, elle a son département de Tuberculeux et son hospice pour vieillards des deux sexes, soit un total de 250 lits. L'assistance et la visite des pauvres à domicile y sont aussi des mieux organisées. Son Ecole d'Infirmières remonte à 1923.

### Hospice de Chambly

Continuons de longer les rives du Richelieu pour nous arrêter à Chambly dont les paroissiens désirent, eux aussi, une institution de Charité. Leur bon Curé, messire Amable Thibault, vient en faire la demande à nos Mères et ne manque pas de leur proposer les avantages matériels de la fondation: Une riche demoiselle, Clémence Sabattée, offre une maison de 40 pieds à deux étages et une annexe. Outre les 30 arpents sur lesquels s'élève la propriété, la future mission jouira de 12 arpents de terre en prairie et d'un capital de 1000 louis placé à rente. De son côté, Eusèbe Fréchette promet un don de 500 louis.

Les débuts seront en effet des plus rassurants au point de vue humain; mais notre surnaturelle Mère Slocombe songe plutôt aux avantages spirituels et c'est pour la gloire de Dieu comme pour le bien des âmes qu'elle accepte, et son Conseil aussi, la fondation dont les pierres d'assise seront nos sœurs Rose Coutlée et Antoinette Lemay.

Le 22 avril 1869 marque le début de l'œuvre. Dès ce jour, l'Hospice Saint-Joseph reçoit des dames âgées et des enfants, longue théorie d'indigents qui se prolongera d'une génération à l'autre, toujours assurée de l'invariable dévouement de la sœur Grise. Comme la plupart de nos missions, Chambly possède aussi son service des pauvres à domicile.

L'Hospice de Chambly a connu plus d'une épreuve matérielle; "il a passé par l'eau et par le feu", mais son œuvre survit et elle a, croyons-nous, orienté plus d'une âme vers le bien.

### Les Zouaves Pontificaux

L'âme si catholique de Mère Jane Slocombe très affectionnée aux intérêts de la Sainte-Eglise, devait embrasser avec ardeur la cause de son auguste Chef. Aussi, le départ de trois cents zouaves canadiens pour Rome rencontrera sa plus vive sympathie. La Maison-Mère est engagée dans de grandes dépenses causées par sa prochaine translation au Mont Sainte-Croix; qu'importe! quand le Père est menacé, les enfants doivent lui porter secours. Et notre Mère collabore le plus largement possible à l'organisation du Denier de Saint-Pierre à Montréal. Voyons par cette lettre datée du 18 juillet 1869, un autre aspect de sa générosité envers le Saint-Siège:

Mon cher zouave Etienne,

J'ai reçu avec plaisir votre petite lettre du 1er juin dans laquelle vous exprimez votre reconnaissance pour ce que ma communauté a eu le bonheur de faire pour vous qui lui êtes, soyez-en persuadé, bien cher, d'autant plus que vous êtes dans le service de notre très Saint-Père le Pape. Je ne suis pas surprise que vous vous trouviez si heureux parmi les zouaves pontificaux, malgré toutes les privations que vous devez subir, car il n'y a pas de plus

grand bonheur, il me semble, que de se sacrifier pour le service de Notre-Seigneur et de la Sainte-Eglise.

Oh! estimez-vous plus heureux que si vous étiez roi ou empereur car vous l'êtes en effet. Je prie Notre-Seigneur de vous conserver dans ces bonnes dispositions, de vous combler de ses grâces et de vous ramener au pays si c'est sa sainte volonté.

Je voudrais vous venir en aide d'une manière plus efficace, cependant; par M. Larue, p.S.S. à Rome, que je vous prie d'aller voir et à qui j'écris, vous recevrez le secours que je puis vous donner.....

Et lors du vingt-cinquième anniversaire du Pontificat de notre vénéré Pie IX, notre Mère veut que les prières pour le Pontife-Roi soient plus nombreuses et plus ferventes. Un hommage spécial lui est adressé.

De son côté, Mgr Bourget lance une belle circulaire rappelant à tous l'obligation de s'associer aux maux qui affligent l'Eglise et le monde entier. Il fait écho dans tous nos cœurs.

### **Pensionnat de Winnipeg**

Depuis son élévation à l'épiscopat, Mgr Taché s'était montré le promoteur de l'éducation. Des écoles avaient surgi sur la rive orientale de la Rivière-Rouge et le long de l'Assiniboine, mais les catholiques du Fort Garry (Winnipeg) n'en avaient pas encore.

Le 1er mai 1869, avec l'autorisation de nos Supérieures, Sa Grandeur délégua nos sœurs Theresa McDonnell—Ste-Thérèse et McDougall comme institutrices aux enfants de cette localité. A cause de certaines difficultés avec le propriétaire, Monseigneur acheta l'immeuble et y célébra la première messe le 15 juin 1869. En même temps, il nomma le révérend Père J. McCarthy O.M.I. desservant du Fort Garry, avec résidence à Saint-Boniface.

En 1873, la chapelle du couvent était trop petite; Mgr Taché fit construire l'église et le presbytère. Celui-ci se trouvait au rez-de-chaussée et devenait la résidence permanente des Oblats: les révérends Pères Albert Lacombe et Beaudin.

L'église, à l'étage supérieur, fut bénite en 1874. Ce jour-là, les révérendes sœurs des Saints Noms de Jésus et de Marie remplaçaient les sœurs Grises au pensionnat Sainte-Marie.

### **Démission de Mère Julie Deschamps, assistante générale**

On se souvient qu'à l'époque de sa réélection, notre Mère Slocombe "s'attendait à la visite de la Croix". En voici une qui va l'atteindre au plus intime: le 24 août 1869, sa chère Assistante, accablée d'infirmités physiques, suppliait le Conseil d'accepter sa démission. Après avoir été sa Supérieure vénérée, Mère Julie Deschamps était devenue son bras droit, sa conseillère de tous les instants; et voilà qu'elle allait lui manquer au moment où son expérience semblait indispensable pour les travaux du Mont Sainte-Croix. Mais Dieu le voulait ainsi! habituée à élever son cœur au-dessus des créatures et des événements, au-dessus de tout ce qui aurait pu troubler sa paix, notre Mère Slocombe s'inclina et, sous la présidence de M. Alexis-F. Truteau, administrateur du diocèse, le Conseil procéda à l'élection d'une remplaçante. Sœur Ursule Charlebois, alors supérieure locale à l'Hospice Saint-Joseph, réunit les suffrages et devint assistante générale.

### **Hôpital Saint-Boniface**

L'historique de l'Hôpital Saint-Boniface trouvera ici sa place puisque les chroniques mentionnent sa fondation à la date du 5 août 1871.



Depuis un quart de siècle déjà, c'est-à-dire depuis leur arrivée, nos sœurs soignaient les malades à Saint-Boniface; mais cette année 1871 vit l'inauguration du premier hôpital régulier... une miniature d'hôpital: il ne comptait que quatre lits! C'était suffisant pour l'époque. L'année suivante, il était incorporé et reconnu officiellement sous le nom de "Les Sœurs de la Charité de l'Hôpital Général de Saint-Boniface".

Et depuis bientôt quatre-vingts ans, l'hôpital a grandi, progressé, évolué sous les bénédictions divines: ses cinq cents lits le classent maintenant au rang des principaux hôpitaux du Canada. Signalons quelques dates marquantes de son histoire:

Achat de la propriété de M. Henry-J. Clarke, ex-premier ministre du Canada.

1886 — Second agrandissement.

1893 — Nouvelle construction qui porte la capacité à 126 lits. Au vingt-deuxième anniversaire de sa fondation, l'hôpital porte déjà à son actif l'hospitalisation de 28,844 patients.

1894 — Réception du premier interne, Docteur Conklin. A cette époque, le docteur Ferguson, célèbre en Europe comme en Amérique, pratique la majeure partie de ses opérations à l'Hôpital Saint-Boniface. A l'instigation de cet éminent chirurgien, une salle d'opération avec galerie-observatoire est aménagée, et trente-deux étudiants assistent à son inauguration.

1897 — Ouverture de l'Ecole des gardes-malades laïques.

1899 — Quatrième agrandissement de l'hôpital; aménagement d'une annexe appelée "Saint-Roch", pour les malades contagieux.

1905 — Reconstruction de l'aile sud sur des proportions plus vastes: l'Hôpital Saint-Boniface disposera à l'avenir de trois cents lits.

1912 — Réinstallation des Laboratoires, Rayons-X, Buanderie, centrales électrique et hydraulique.

1916 — Démolie en 1914, l'aile centrale s'est relevée plus vaste, plus moderne et presque imposante avec sa façade de pierre aux lignes architecturales. On la bénit en 1916.

1914-18 — Au cours de la "grande guerre", l'Hôpital Saint-Boniface hospitalise 14,000 blessés militaires.

1922 — Les cas de contagion sont installés dans une construction nouvelle plus vaste et plus moderne, pouvant hospitaliser simultanément cent malades; c'est maintenant l'hôpital Saint-Roch.

1924 — Aménagement d'un dispensaire régulier.

1925 — L'Université du Manitoba reconnaît l'Hôpital Saint-Boniface comme "Hôpital enseignant".

1928 — Construction de la résidence des gardes-malades. 170 étudiantes s'y installent dans des locaux confortables et pratiques.

1938 — Construction d'un dispensaire contigu à l'Hôpital.

Et voilà la maisonnette de 1871 devenue le plus vaste hôpital de notre Institut!

### **L'Hôpital-Général projeté du Mont Sainte-Croix**

Le chapitre IV de ce volume mentionne qu'en 1861, notre Communauté avait acquis le terrain du Mont Sainte-Croix en vue d'y établir la Maison-Mère. Faute d'argent, ce projet fut longtemps ajourné; mais le 18 décembre 1868, très honorée Mère Jane Slocombe pouvait écrire à M. Michel-Etienne Faillon, p.S.S.:

"Enfin, j'ai le plaisir de vous annoncer que nous sommes définitivement décidées à bâtir notre nouvel Hôpital sur le terrain de la Croix Rouge. Nos moyens pécuniaires ne nous permettent pas d'entreprendre et de conduire ces

travaux avec toute la célérité désirable, mais du moins, nous commençons à faire tirer et transporter la pierre.”

“C’est sur les fonds de la divine Providence dont saint Joseph est le trésorier, que nous comptons. A cette intention, une lampe brûle tout le jour en son honneur, devant sa statue.”

“L’intérêt que vous nous avez toujours porté, très honoré Père, nous fait compter sur le secours de vos prières.”

“Toutes, nous sommes tristes à la pensée de quitter le foyer de nos premières Mères, mais nous ne pouvons y demeurer plus longtemps vu l’exigüité du local. Le bon ordre et le bien des pauvres réclament ce changement opportun.”

“J’aurai prochainement, je l’espère, la consolation de vous annoncer que les travaux sont commencés et se poursuivent. Oh! je m’attends à bien des épreuves, des difficultés, des ennuis de toutes sortes. Mais ne faut-il pas que la croix se trouve au Mont Sainte-Croix? L’édifice sera-t-il solide s’il n’est pas fondé sur la croix! Je me résigne donc à l’avance et je m’abandonne.”

“En vous priant, très honoré Père, de recommander cette affaire au Père Eternel et à notre vénérable Mère d’Youville, je vous supplie de ne pas oublier nos besoins spirituels qui sont aussi bien grands.”

Votre pauvre et reconnaissante fille en N.S.

Sœur Slocombe

Commencé le 28 avril 1869, le nouvel Hôpital-Général est terminé à l’automne 1871 et la bénédiction en est fixée au 6 octobre. Mais avant de nous y transporter, retraçons en quelques lignes la genèse de la croix rouge dressée sur cette propriété.

### La Croix Rouge

Elle fut érigée en 1752 pour marquer le lieu de sépulture d’un criminel. A cette époque, la Justice s’affirmait par de

cruels châtiments. Ainsi, ce meurtrier subit le supplice de la roue et son corps fut enterré sur le chemin public vis-à-vis la maison de ses victimes —située en face de notre chapelle actuelle.

Ce chemin, devenu la rue Dorchester, dut être élargi et l'on recula la croix sur le terrain avoisinant qu'on désigna ensuite sous le nom de "Terrain de la Croix-Rouge", ou "Mont Sainte-Croix", car il était situé sur un monticule. Lorsque notre Institut fit l'acquisition de cet immeuble, on transporta la croix, après l'avoir peinte et réparée, à l'angle sud-est (Guy et Dorchester) où elle est demeurée jusqu'aujourd'hui.

### Translation de la Maison Mère au Mont Sainte-Croix

Assistons maintenant à la bénédiction solennelle de notre nouvelle demeure.

Deux cents invitations ont été lancées pour cette fête. Sa Grandeur Mgr Alexandre Taché, O.M.I. se trouvant à Montréal, y répond personnellement. Quarante-trois prêtres, y compris nos Pères de Saint-Sulpice, les révérends Pères Jésuites et Oblats de Marie-Immaculée, des Frères de la Doctrine Chrétienne, deux sœurs Grises de Saint-Hyacinthe, cinq de Québec, sept religieuses de la Congrégation de Notre-Dame, deux de la Présentation, de la Providence, de Sainte-Croix, de Sainte-Anne et des Saints Noms de Jésus et de Marie partagent notre joie.

A notre vénéré Pasteur, Mgr Ignace Bourget, appartient de présider la cérémonie; il est assisté de M.M. Victor Rousselot, p.S.S. et Louis-David Charland. Après le chant du *Veni Creator*, Sa Grandeur prononce l'allocution suivante:

Mes sœurs,

Il y a deux siècles que la croix plantée par la Mère d'Youville, arrosée par ses sueurs et par celles de ses dignes

collaboratrices, a été pour vous, le lieu le plus cher du monde.

Peu à peu, les bâtiments élevés par cette Mère, étaient devenus insuffisants; la famille avait grandi extraordinairement, les œuvres s'étaient groupées autour de cette Croix. Depuis les enfants trouvés jusqu'aux vieilles misères, tous s'y étaient abrités, et y avaient trouvé des cœurs compatissants pour adoucir leur douleur, des mains vigilantes pour panser leurs plaies, quelquefois si hideuses et si dégoûtantes.

Ces œuvres si nombreuses vous ont obligées à quitter le berceau qui vous a vues naître; et aujourd'hui, il faut lui dire adieu. Cet adieu est cruel à vos cœurs, car il est pénible pour vous, mes chères sœurs, de quitter ces lieux sanctifiés par votre fondatrice et par vos sœurs, de quitter ces lieux où se sont opérés tant de sacrifices et où tant de sublimes vertus ont été pratiquées.

Mais consolez-vous, mes sœurs, la terre de bénédiction que vous quittez, vous la retrouverez sur cette montagne, et la croix plantée par vos Mères y sera transportée. Du lieu que vous quittez, se sont étendues au loin vos missions. C'étaient des branches de l'arbre béni, branches devenues de grands arbres, qui, à leur tour, détachent de leurs branches pour leur faire prendre racine ailleurs.

Aujourd'hui, c'est l'arbre tout entier transplanté et vous n'auriez point consenti à quitter cette demeure si vous n'aviez été certaines de trouver ici la croix; la même croix, arrosée par la Mère d'Youville, entourée de ses œuvres, avec l'avantage de les faire avec plus de perfection. Ce jour peut être considéré comme un jour où la Communauté prend une nouvelle naissance; comme l'aigle, vous renouvellerez votre jeunesse, vous vous élèverez dans l'air, par vos vertus et vos mérites.

La croix de Jésus-Christ, qui vous a multipliées, embrasera vos cœurs d'une plus grande charité; vous pren-

dzrez un nouvel essor, vous ferez de nouveaux et plus généreux sacrifices. Les enfants exposés trouveront ici plus d'espace; les orphelins, les infirmes, les vieillards décrépits habiteront le palais de la charité, et vous, mes chères sœurs, vierges, filles du Calvaire, engendrées sur le Calvaire, le sang de Jésus-Christ qui a coulé sur vous, vous fera affronter les travaux, supporter les fatigues, endurer les privations avec amour, joie et persévérance.

Le sang de Jésus-Christ qui, dans un instant, coulera sur l'autel et qui vous fait, mes chères sœurs, braver les épidémies, la mort même, pour accomplir les œuvres qui vous sont confiées, vous fera mourir avec bonheur en entrevoyant la couronne que vous a préparée le divin Rémunérateur. Vous implorerez les grâces qui fertiliseront le champ qui vous est confié.

Le monde, par ses crimes, demande vengeance au Ciel: vous serez victimes d'amour et d'expiation pour les pécheurs, victimes dévouées pour toutes les misères. Et de cette sorte, votre Institut prospérera, grandira, étendra ses rameaux jusque dans les glaces du Nord, pour y prendre racine comme ailleurs et réjouir par des fruits abondants les regards de votre Mère d'Youville qui, du haut du ciel, vous contemple avec amour, et vous encourage par les exemples de vertu qu'elle vous a laissés en héritage.

Je bénis toutes les âmes qui forment votre Communauté, je bénis toutes celles qui viendront s'associer à vous. Je bénis et je prie le Seigneur de bénir les âmes de vos sœurs qui vous ont devancées dans la patrie céleste, et dont les cendres désirent vous rejoindre pour ne former qu'une même famille avec vous toutes, mes chères sœurs.

L'allocution terminée, la procession se met en marche pour la bénédiction. Notre très honorée Mère et Mère Assistante précèdent la Croix. Durant le parcours, on chante les litanies des Saints, le Miserere et d'autres psaumes. Au retour, Sa Grandeur commence le Saint-Sacrifice de la

Messe durant laquelle le chœur chante *O Crux Ave, O Cor Amoris, Salve Regina*.

A l'heure du diner, tous les invités ont leur place: les prêtres à la salle de Communauté, les laïques dans une autre pièce, et les religieuses étrangères au réfectoire de nos sœurs.

La journée se termine par un salut solennel et la bénédiction de Jésus au Saint-Sacrement. Le soir, plusieurs de nos sœurs reprennent le chemin du vieux foyer presque désert.

Le lendemain, 7 octobre 1871, il y avait cent vingt-quatre ans que notre Vénérable Mère d'Youville et ses compagnes avaient pris possession de l'hôpital des Frères Charon; Mère Slocombe voulut que ce même jour, les précieux restes de notre Vénérable Fondatrice fussent transportés dans notre nouvelle Maison-Mère, qu'on venait d'élever au Mont Sainte-Croix, afin qu'elle en prît possession la toute première comme elle l'avait fait le 7 octobre 1747.

Le corps de notre Vénérable Mère fut respectueusement sorti de sa châsse et déposé sur une table. A une heure de l'après-midi, disent les chroniques, il fallut voir s'éloigner pour toujours de ce premier berceau de notre famille religieuse, les restes mortels de Celle qui avait été le fondement de notre Institut, qui l'avait protégé par sa prudence, son énergie et sa bravoure poussées jusqu'à l'héroïsme.

Arrivé au Mont Sainte-Croix, le corps porté par Mère Slocombe, supérieure générale, Mère Assistante McMullen, nos sœurs Elizabeth Dupuis, Catherine Fréchette, Elmire Thibodeau-Brault, Zoé Beaubien-Normant et Adeline Audet-Lapointe, fut déposé avec respect dans la chambre mortuaire. Auprès de cette précieuse relique, Mère Slocombe s'empressa de déposer sur une table, le livre des Constitutions et la statue de la Sainte-Vierge, devant laquelle notre Vénérable Fondatrice avait pris ses premiers engagements.

Les sœurs se rendirent ensuite à la chapelle pour y chanter un *Magnificat* en actions de grâces.

Quelques-unes de nos sœurs durent, le cœur brisé, séjourner pendant quelques jours encore à la "vieille maison" de la Pointe-à-Callières. Meubles et lingerie étant transportés, le 14 octobre, un samedi, les vieillards déménageaient à leur tour. Ce nouveau départ fut douloureux; l'annaliste le fait pressentir dans les lignes suivantes :

"Nous sommes sur le point de quitter une demeure sanctifiée pendant cent vingt-quatre ans par les travaux, les sacrifices, les vertus de notre vénérée Mère et de nos heureuses devancières dans la patrie. Le cœur pleure en pensant que nous laissons ce berceau béni de notre enfance religieuse, témoin de tant de vertus pratiquées à l'ombre de ses murs.

"C'est la maison par excellence; elle garde le souvenir de la consécration à Jésus, celui des jours de joie et des jours de deuil; elle a vu couler nos larmes sur le cercueil de nos chères disparues. C'est devant ces autels que nous avons fait monter nos prières et vu grandir nos espérances d'une vie meilleure."

L'arbre souffre d'être transplanté. Mais quand la racine est vivace et que la sève est riche, il pousse avec plus de vigueur, étend ses rameaux plus loin, et peut couvrir ainsi de son ombre protectrice un plus grand nombre de malheureux.

Une trentaine de sœurs résidentes à la "vieille maison" se sentent bien isolées au milieu du désordre occasionné par le déménagement. Mère Slocombe demeure avec elles, afin d'assister à la dernière messe, célébrée le 28 octobre, durant laquelle nos sœurs font entendre des chants appropriés.

Enfin, à neuf heures, sonne l'adieu final: Jésus-Hostie, porté par notre Père André Nercam, quitte l'humble tabernacle. Nos sœurs l'accompagnent en procession jusqu'à



la voiture qui doit le transporter au Mont Sainte-Croix. Une seconde voiture fait escorte. N'est-ce pas encore Jésus souffrant et agonisant, en la personne de notre sœur Henriette Blondin? Mère Slocombe et sœur Célerine Payette-Meunier, sa fidèle infirmière, prennent place à ses côtés. Le docteur Schmidt accompagne la mourante, tant le danger est imminent.

Nos sœurs les suivent du regard, puis, restées seules, réalisent le silence, l'abandon de la grande enceinte déserte. Une dernière fois, elles pénètrent dans la crypte, récitent un *De Profundis*, puis franchissent lentement le seuil du cloître tant aimé. Arrivées au Mont Sainte-Croix, leur premier hommage s'adresse à Jésus-Hostie, chacune voulant implorer la bénédiction divine pour commencer, sous ce nouveau toit, une vie nouvelle de ferveur et d'immolation.

L'installation fut sans doute laborieuse, et plus d'une fois, les cœurs durent se gonfler au souvenir d'un passé récent; néanmoins, l'on se sentait encore "à la Maison-Mère", donc sous le toit toujours cher à l'âme religieuse.

"La Maison-Mère est la maison du Chef; non seulement du chef invisible qui en est la raison d'être; mais de celui ou de celle qui représente son amour, sa lumière, sa sagesse."

"La Maison-Mère, c'est le phare dont le Gardien voit de loin et de haut toutes les barques au large: cinquante, soixante, jusqu'au fort Aklavik; le Gardien n'en perd aucune de vue. Il connaît la vitesse, la puissance, la couleur de chaque voile, le nom de chaque rameur, le cœur de chaque pilote."

"Il sait que les récifs et les courants des passions humaines sont plus dangereux que ceux de la mer: il prévoit, il éclaire, il oriente."

"La Maison-Mère est la gardienne des traditions, des coutumes; la grande agence de liaison entre les enfants

dispersées; celle qui maintient l'unité, non moins nécessaire à la famille religieuse qu'à la grande famille de l'Eglise."

"Toute sa force, toute sa tendresse, toute sa vigilance, tout l'amour qu'on a pour elle, toute la joie qu'elle donne se trouvent dans son nom magnifique. Elle est la Maison, elle est la Mère."

"Les jeunes grandissent à son ombre; les faibles viennent y chercher abri; et beaucoup d'ouvrières, leur journée finie, viennent s'y préparer pour le voyage du ciel. La Maison est toujours ouverte, toujours accueillante; elle sait s'agrandir sans que l'effort paraisse. Viendrait-on du bout du monde, après vingt, trente ans d'absence, les visages peuvent être inconnus, mais le cœur ne l'est pas, ni le sourire; on se sent toujours l'enfant de la maison."

(René Bazin)

Nous reconnaissons bien là notre Maison-Mère, n'est-il pas vrai? Mère Slocombe la gouverne dans l'esprit de simplicité et de charité. C'est la Mère qui veille sur chacune de ses enfants et fait concourir au bien général les aptitudes diverses. Elle a la sûreté de vue qui adapte le moyen à la fin, la personne à la fonction; elle possède cet esprit de surnaturelle charité qui pourvoit aux besoins des âmes et des corps afin qu'en toutes choses, Dieu soit glorifié; elle sait ne rien perdre des traditions, tout en les adaptant aux nécessités de son époque.

Sous l'œil vigilant de cette Mère accomplie, on commençait le 22 novembre — nous sommes toujours en 1871 — l'exhumation des cent trois sœurs enterrées à la Pointe-à-Callières, pour les transporter dans la crypte du Mont Sainte-Croix.

Ce travail terminé, la famille entière se trouvait réunie. Elle comptait — outre les défuntés — 214 sœurs professes, 23 novices, 20 postulantes et 26 missions. C'était bien peu après cent trente-trois ans d'existence, dira-t-on; alors que

de toutes récentes communautés se développent si rapidement. Oui, les Communautés religieuses canadiennes du XXI<sup>ème</sup> siècle progressent normalement au sein d'une Eglise organisée — et certes, il faut en bénir Dieu! — tandis que la nôtre naquit "en pays de mission", dans un siècle de guerre, et fut ligotée, pour ainsi dire, dès son berceau afin qu'elle ne grandît pas trop vite. "Douze administratrices", donc douze professes seulement, avait spécifié la Charte de Louis XV. Plus tard, l'autonomie de nos Communautés-sœurs étaient venue ralentir notre propre recrutement en multipliant les noviciats de sœurs Grises.

Mais dans le recul du temps, ces circonstances providentielles n'ont rien de regrettable. Le début très lent que Son Excellence Mgr Ildebrando Antoniutti, délégué apostolique, appelait naguère "notre siècle de fondation" nous aura valu une formation sérieuse, profonde; il nous aura créé un esprit et des traditions qui demeureront à jamais le plus sûr garant de notre survivance et de notre ferveur.

Enfin, cette année 1871, déjà mémorable pour nous, allait se terminer par une célébration unique: le centième anniversaire de la mort de notre Vénérable Mère d'Youville. Dès le 21 décembre, on transporte ses restes vénérés à la chambre mortuaire. Le lendemain, Sa Grandeur Mgr Larocque chante un Service pour toutes nos sœurs défuntes. Douze prêtres y assistent. Puis, le 23 décembre se lève. Outre nos missionnaires, trois de nos sœurs de Saint-Hyacinthe, dix religieuses de la Congrégation de Notre-Dame et quatre de la Providence viennent partager avec nous ce jour d'action de grâces qui débute par une profession religieuse. Mgr Alexandre Taché, O.M.I., arrière-neveu de notre Vénérable Fondatrice, préside, assisté de nos Pères Mathurin-Clair Bonnissant et André Nercam. Les nouvelles professes sont nos sœurs Henriette Grandmont, Athalida Prévost-Ste-Elizabeth, Hermine Allard—Saint-Charles et Sophie Clément.

Au cours de la cérémonie religieuse, Monseigneur prononce une très belle allocution sur l'anniversaire du jour : hymne d'action de grâces à Dieu qui a si visiblement béni notre Institut; hommage d'admiration à la Mère instrument docile de la Providence dans l'Oeuvre de notre fondation; chant de reconnaissance aux bienfaiteurs, nos Pères de Saint-Sulpice, dont la sollicitude envers nous n'a jamais failli.

Les messes se succèdent jusqu'à dix heures, puis Sa Grandeur se rend au noviciat où la communauté réunie l'acclame par un hommage de félicitation à l'occasion de son titre récent d'archevêque. A peine le chœur achève-t-il les versets du *Laudate* que Mgr Ignace Bourget entre, accompagné de M.M. Jules-Claude Delavigne, Tanguay et Aubry : c'est le couronnement de la fête. Un banquet retient tous nos hôtes, puis la journée se termine par la bénédiction du Saint-Sacrement présidée par M. Joseph-Alexandre Baile, supérieur de Saint-Sulpice.

### Décès de Mère Slocombe

Les fatigues et le surcroît de travail occasionnés par notre installation au Mont Sainte-Croix avaient altéré la santé de notre Mère Générale. Ce changement de local avait présenté pour elle, plus d'une difficulté : il avait fallu contracter des dettes; il avait fallu surtout, se concilier les propriétaires avoisinants qui voyaient d'un mauvais œil l'installation d'une Maison de Charité dans leur quartier aristocratique.

C'est pour vaincre ce préjugé que la pacifique Mère modifia le plan primitif en donnant à l'entrée centrale une apparence moins unie. Ce portique en pierre de taille, ces colonnes massives, très ordinaires aujourd'hui, mais quasi luxueuses pour l'époque, calmèrent les mécontents.

Mais que d'autres soucis incombaient à notre Mère ! Que de jours passés sur le chantier auprès de l'architecte et de

l'entrepreneur! "Cette religieuse à l'âme contemplative a les capacités d'un homme d'affaires, disaient ceux-ci; elle s'applique à la combinaison d'une serrure comme aux plus importantes négociations." Tous les employés lui sont connus: les jardiniers qui se redressent à son passage, les peintres qui la saluent du haut de leur échelle, les domestiques qui n'attendent jamais en vain son bon sourire et son cordial encouragement.

Et c'est cette Mère à l'âme si sympathique qu'on ne peut s'empêcher d'aimer et de vouloir suivre, cette âme dont tous les actes chantent l'*Excelsior* que le Père céleste s'apprête à nous ravir!

L'heure de la séparation approche; mais jusqu'au bout, Mère Jane Slocombe se donne à Dieu et à ses Filles. Elle élève tout à la fois, l'édifice matériel et celui dont parle la Sainte Eglise au jour de la Dédicace: pierres vivantes travaillées et polies par sa main maternelle, si étroitement jointes par sa charité!

Nous sommes au printemps de 1872. L'heure de la retraite annuelle a sonné et notre Mère redouble de dévouement pour ses filles; malgré ses souffrances physiques, elle veut les voir toutes. Heureuses retraitantes! elles reçoivent les dernières recommandations de l'incomparable Supérieure; elles les garderont comme son testament et comme leur préparation immédiate au sacrifice.

Cependant, l'état de santé s'aggrava. Le médecin consulté déclare l'engorgement du foie et après quelques soins urgents, les Mères assistantes conseillent à la vénérée malade un séjour à Châteauguay. Son infirmière l'y accompagne. Mère Slocombe en revient cependant bientôt pour suivre la procession de la Fête-Dieu et son énergie parvient à calmer les inquiétudes. Hélas! en la fête du Sacré-Cœur, nouvelle crise: les souffrances deviennent indicibles. Notre médecin accourt et se montre alarmé au point d'appeler en

consultation deux collègues qui confirment son propre diagnostic : on est en présence d'une maladie mortelle.

Quelle angoisse étreint tous les cœurs ! Mère Assistante générale offre les honoraires de onze messes en l'honneur de Notre-Dame-de-Pitié ; les domestiques en payent cinq tandis que la secrétaire alerte toutes nos missions. Également prévenu, Mgr Bourget rend visite à la chère malade et la communie de sa propre main après lui avoir adressé ces quelques mots :

“Ma fille, voilà Notre-Seigneur qui vient vous visiter comme il visitait autrefois Marthe et Marie. Il vous apporte la guérison et les grâces nécessaires pour vous soumettre à sa sainte Volonté. Ce bon Sauveur vient avec la même puissance qui a ressuscité Lazare. Il vous a fait tant de grâces ; il s'est uni à vous si souvent ; recevez-le avec confiance et amour.”

Après le *Confiteor*, notre Mère fait en ces termes les réparations d'usage : “Je vous demande pardon, mes sœurs, des peines que j'aurais pu vous causer. Si je vous en ai fait quelquefois, ce n'était pas avec cette intention, mais pour votre plus grand bien. Je remercie la Communauté de m'avoir reçue et de la charité qu'elle m'a témoigné...” La vénérée Mère n'en peut dire davantage ; ses filles sont aux sanglots.

Peu après, le médecin revient au chevet de sa patiente mais ne dit mot. C'est elle qui, voyant son embarras, lui demande :

- Comment me trouvez-vous, docteur ?
- Bien malade, Madame !
- Vais-je mourir ?
- Oui, Madame.
- Combien de jours me donnez-vous encore ?
- On ne compte plus les jours, mais les heures seulement.”

Trop impressionné, l'homme de l'Art se retire sans prononcer un mot de plus tandis que Mère Slocombe murmure : “Mon Dieu, que votre Volonté soit faite !”

On procède aux préparatifs de l'Extrême-Onction. Les sœurs des missions arrivent consternées. M. Baile, notre bon Père Supérieur, commence les prières mais les larmes entrecouperent les réponses de l'assistance. Notre Mère, regardant ses filles, leur demande de dominer leur émotion pour répondre aux prières liturgiques, puis, ayant reçu les onctions, elle leur dit: "Mes chères sœurs, je vous donne aujourd'hui une grande leçon; il faut toujours être prêt à mourir. Aidez-moi à remercier le bon Dieu des grâces qu'il m'a faites depuis que je suis née! Oh! j'ai de grandes actions de grâces à Lui rendre! Il a été si bon, si bon pour moi, Jésus!"

Le Docteur vient rendre une dernière visite à la mourante.

— Docteur, ce ne sera pas long, maintenant, je suppose?

— Ça achève!

— Que le bon Dieu soit béni! Merci, docteur, de votre charité pour moi.

Le Docteur ne peut y tenir, il sort aux sanglots, en murmurant à mi-voix: "Quelle femme admirable!"

Père Nercam vient ensuite renouveler une dernière ab-solution à la chère mourante. Avant de se retirer, il dit: "Je vais vous bénir, ma Mère." — "Et mes sœurs, mes pauvres sœurs, bénissez-les, mon Père, afin que le bon Dieu leur accorde la grâce de faire mieux que je n'ai fait moi-même."

Oui, répond le Père, je vais les bénir en votre nom, et pour vous, ma Mère. Après avoir été la servante et l'épouse de Notre-Seigneur ici-bas, vous vous en allez au ciel pour l'aimer et le posséder." — "Oh! réplique-t-elle, en joignant les mains, je suis une pauvre servante, une servante inutile."

Elle prend alors son crucifix et l'élevant assez haut pour le faire voir à toutes ses sœurs, elle dit: "Voilà mon Espérance, mon unique Soutien! Je n'ai plus que Lui, Lui

seul me reste....." Elle le regarde amoureusement en disant: "Mon bon Maître!"

A ce moment, la cloche annonce l'heure du souper, mais aucune des sœurs ne voudrait s'éloigner. Par respect pour la Règle, notre Mère fixe alors ses yeux mourants sur chacune et dit: "Bonsoir, mes sœurs; priez Dieu qu'on se revoie!"

Nos sœurs se retirent par obéissance, mais pour revenir une heure plus tard. La chère mourante demeure paisible, sans une plainte, calme et forte. Autour de ce lit règne un religieux silence. De temps en temps, notre Père Nercam répète des invocations auxquelles notre Mère s'unit.

C'est l'heure de la prière du soir.... Nos sœurs font un mouvement comme pour dire à leur Mère qu'elles sont là.... elle leur envoie un regard de compassion, mais ne dit mot.... Dix minutes s'écoulent.... la mourante promène un regard sur toutes ses filles, un dernier regard, la respiration faiblit, notre Père Nercam lève la main pour l'absoudre, et le Cœur de Jésus reçoit l'âme de notre bien-aimée Mère. Elle expire le 22 juin 1872, dans la 53ième année de son âge et la 33ième de sa vie religieuse.

Nous n'essayerons pas de retracer la douleur de nos sœurs. Les sentiments trop intenses ne s'expriment pas. Ses filles la pleurent cependant comme pleurent ceux qui ont foi en la résurrection future; l'adieu n'est jamais éternel entre nous, âmes religieuses!

En l'absence de l'Assistante générale, que cette rude épreuve va atteindre dans ses visites officielles de l'Ouest, Mère Elizabeth McMullen, deuxième assistante, annonce par télégramme et par une circulaire, le décès de la Mère tant regrettée:

"Depuis les premiers jours de son entrée dans la maison jusqu'au dernier de sa vie religieuse, notre chère Mère fut pour toutes les sœurs un modèle vraiment accompli de toutes les vertus d'une Epouse de Jésus-Christ, joignant



à ses dons de l'âme dès qualités d'esprit et de cœur très précieuses. Dieu l'avait préparée sans doute à être l'un des principaux soutiens de notre Institut. Ainsi, douze années après sa profession, elle était élevée à la charge de Maîtresse des Novices, qu'elle remplit pendant dix ans à l'entière satisfaction et à l'avantage de la Communauté qui crut ne pouvoir faire un plus digne choix que celui de sa personne pour remplir la charge si lourde et si importante de supérieure générale de l'Institut. Combien nous aurions été heureuses de vivre de longues années encore sous le doux gouvernement d'une supérieure dont le zèle et le dévouement ne laissaient rien à désirer! Mais nous n'étions pas dignes, il faut le croire, de posséder plus longtemps au milieu de nous cette Mère vénérée. Le fruit était mûr pour le ciel. L'ange de la mort est venu le cueillir de la part du divin Maître, laissant pour consolation à ses pauvres filles les beaux exemples de ses vertus et la douce espérance que leur Mère, qui les aimait ici-bas, veillera sur elles du haut des cieux, avec une sollicitude toujours maternelle, en attendant que, chacune à son tour, nous allions l'y rejoindre."

Notre deuil suscita nombre de sympathies précieuses et d'éloges sincères. Sa Grandeur Mgr Ignace Bourget fut le premier à s'y associer; puis vinrent d'autres témoignages, tel celui de M. Joseph-Alexandre Baile, supérieur de Saint-Sulpice, qui se dit "frappé au cœur" par la disparition de notre Supérieure générale.

"Votre Mère a fait un bien immense à sa Communauté, écrivait-il, mais nous comptons peut-être trop sur elle. Le bon Dieu nous l'a enlevée afin que l'on se fie davantage à sa Providence."

"Vous perdez une Mère, écrivait le révérend Père Woods. La Mère Slocombe est du nombre de ces personnages qu'on ne rencontre qu'une fois, mais dont on ne perd jamais le souvenir."

“De même qu’il n’y a qu’une Mère d’Youville, affirmait à son tour M. André Nercam, p.S.S. de même il n’y a qu’une Mère Slocombe.”

Enfin, “La Minerve”, journal de l’époque, annonçait en ces termes la pénible nouvelle :

“Avec une vive douleur, nous apprenons la mort de la révérende Mère Slocombe, supérieure générale des sœurs Grises, décédée en leur Hôpital-Général de Montréal, le 22 juin, à l’âge de 52 ans.”

“Douée d’un esprit cultivé, d’un cœur généreux, d’une délicatesse exquise, Mère Slocombe était aimée et vénérée non seulement par les membres de sa digne famille religieuse, par les pauvres de l’Hôpital, mais par le public montréalais. Tous reconnaissaient en elle l’idéal de la sœur de Charité. Mère Slocombe gouvernait sa Communauté avec la sagesse et le zèle d’une vraie supérieure quand la mort est venue presque soudainement la ravir à l’affection de ses sœurs. Les regrets sont unanimes et les témoignages de sympathie affluent à la Maison-Mère des sœurs Grises.”

Il fallait cependant songer aux funérailles fixées au 25 juin. M. Baile, supérieur de Saint-Sulpice, officia assisté de MM. Alexandre Deschamps et Gendreau. M. Arsène Barbarin, p.S.S. avec quelques membres de la chorale de Notre-Dame, chantèrent le service funèbre. On comptait une assistance de cinquante prêtres représentant l’Evêché, Saint-Sulpice, les Jésuites, les Oblats, les Curés de nos différentes missions.

Toutes les Communautés religieuses de la ville étaient représentées : quarante religieuses de la Congrégation de Notre-Dame, des délégations de nos Maisons de Saint-Hyacinthe et de Québec ; des sœurs de la Providence, de Sainte-Anne, de la Miséricorde, des Saints Noms de Jésus et de Marie, de la Présentation de Saint-Hyacinthe, des délégations des religieuses de l’Hôtel-Dieu de Montréal et des Dames du Sacré-Cœur.

On remarquait aussi dans la nef l'élite de la société montréalaise. Notre chapelle provisoire ne put contenir la foule.

Et quand le cortège s'achemina vers notre Hospice Saint-Joseph, où les restes mortels de notre Mère disparue devaient reposer provisoirement, l'instant fut solennel; bien des larmes coulèrent.

“La sagesse et la bonté étaient dans toutes ses œuvres; aussi, tous la bénissent, parce que la crainte de Dieu est dans son cœur, et la clémence sur ses lèvres.” (Proverbes, 31, 26, 30)

### Shannonville

La Communauté était encore absorbée dans sa douleur profonde quand un télégramme, signé par M. Bridges, invitait huit sœurs de la Charité à aller prendre soin des blessés de Shannonville, Ontario.

Le 21 juin, cinq wagons du Grand Tronc Pacifique déraillant avaient provoqué l'explosion de la chaudière. Un grand nombre de passagers furent ébouillantés, quelques-uns blessés, d'autres tués. Transportés à Belleville, dans une maison d'école déserte, cinquante-deux blessés attendaient depuis six jours des secours urgents.

Mère McMullen, après avoir demandé l'avis de notre Supérieur ecclésiastique, convoqua ses sœurs à se rendre sur le champ de la souffrance et leur dit ces quelques mots: Notre Mère Slocombe, trop tôt disparue, nous a souvent recommandé de ne pas nous épargner au service des membres souffrants de Notre-Seigneur; une nouvelle occasion se présente d'imiter sa grande charité, saisissons-la.”

Nos sœurs Elmire Brault, Madeleine Pagnuelo-Dalpée, Julie Casgrain-Baby, Eulalie Perrin, Justine Séguin-Quesnel, Jane Page et Lucie McBean partaient au soir du 27 pour Belleville. Leur arrivée fut des plus heureuses. Elles allèrent saluer le Curé de l'endroit qui les

présenta aux blessés. Eux, de s'écrier en les apercevant: "Que nous sommes contents de vous avoir comme infirmières, venez nous parler du bon Dieu et nous préparer à la mort."

Les Dames de l'endroit, la plupart protestantes, avaient jusque-là montré un dévouement digne d'éloges en pourvoyant à leur nourriture et à leurs vêtements, mais leurs plaies n'avaient pas été pansées; c'est dire que la gangrène y faisait déjà son travail.

Nos sœurs eurent forte besogne à désinfecter les plaies, mais les bonnes dispositions de ces braves gens, presque tous canadiens, hommes de chantier et employés du Grand Tronc, encouragèrent leur dévouement par leurs bonnes paroles: "Si vous étiez venues plus vite, leur disaient-ils, les autres ne seraient pas morts mangés par les vers."

Cependant, la Maison-Mère dut leur envoyer du secours dans nos sœurs Marie-Louise Berthelet, Mary Kennedy, Ernestine Collette - Marie de la Présentation et Henriette Grandmont. Nos infirmières eurent la consolation de guérir les plaies de leurs blessés, à l'exception d'un seul qui mourut.

Le 2 août, leur mission était terminée. L'une d'entre elles écrivait: "Que le bon Dieu daigne bénir cet acte de dévouement de la Communauté et en appliquer le mérite à l'âme de notre regrettée Mère Slocombe, si ce secours lui est nécessaire, sinon, qu'il lui octroie un degré de gloire accidentelle."

### **Retour de Mère Ursule Charlebois**

Un autre retour, douloureux celui-là, vu les circonstances, fut celui de Mère Ursule Charlebois, assistante générale. Partie le 24 avril 1871 pour visiter nos missions de l'Ouest, c'est à Saint-Boniface qu'elle apprit la mort de sa Supérieure générale. On réclamait sa présence à Mont-

réal. Dès le 29 juin, elle quittait le Manitoba accompagnée de sœur Mathilde Hamel. Le 9 juillet, Mère Charlebois franchissait pour la première fois le seuil de notre Maison Mère au Mont-Sainte-Croix.

Quelle arrivée! Ne plus revoir la Mère qui faisait la force et la gloire de la Communauté! L'Assistante avec ses sœurs purent à peine échanger quelques mots dans cette première entrevue; leurs regrets s'exprimèrent par les larmes.

Atterrée par une perte aussi imprévue, la Communauté devait cependant songer à élire une nouvelle supérieure.

Mère Assistante et les Administratrices fixèrent le prochain Chapitre général au 20 août. Dans l'intervalle, toutes les sœurs devaient réciter chaque jour le *Veni Sancte* et l'*Ave Maria*, et vivre de manière à attirer les bénédictions du Ciel sur notre Institut.

## CHAPITRE X

ELECTION ET MONOGRAPHIE DE MÈRE ELIZABETH DUPUIS  
— DÉCÈS DE M. OLIVIER BERTHELET — JUBILÉ D'OR  
SACERDOTAL DE SA GRANDEUR MGR BOURGET — NOTRE  
MANUEL DE PIÉTÉ — SACRE DE MGR CHARLES-EDOUARD  
FABRE.

1871 - 1873

Le Chapitre général nécessité par la nomination d'une nouvelle Supérieure générale eut lieu le 26 août 1872, sous la présidence de Sa Grandeur Mgr Ignace Bourget assisté de MM. Mathurin-Clair Bonnissant et André Nercam, p.S.S.

Les suffrages des électrices s'affirmèrent comme suit:  
Très honorée Mère Elizabeth Dupuis, supérieure générale  
Mère Ursule Charlebois, 1ère assistante générale  
Mère Elizabeth McMullen, 2ème assistante générale  
Sœur Suzanne Versailles, Maîtresse des Novices.

Pour la première fois, on élit aussi une troisième assistante en la personne de Mère Honorine Pinsonnault.

Très honorée Mère Elizabeth Dupuis entre en charge. Pour pouvoir apprécier davantage l'élue de Dieu, replaçons-la un moment dans le cadre où elle a vécu jusqu'ici: pharmacienne, supérieure locale et Maîtresse des Novices. Voyons-la, petite de taille, avec sa démarche religieuse, sa complexion frêle mais énergique, son extérieur austère: c'est l'extérieur. Les témoins de sa vie apprécieront davantage son caractère pétri de bonté, d'esprit de travail, de fidélité au devoir, de zèle pour en donner l'exemple. Mais jetons d'abord un regard rétrospectif sur le milieu où s'écoulèrent ses premières années.

Saint-Roch de Québec fut le lieu de naissance de notre Mère; elle y reçut la grâce du baptême le 19 octobre 1831.

Au foyer de ses parents, Jean Dupuis et Dame Angélique Goyette, la foi était un patrimoine et la bienfaisance une tradition. Aussi, voyons-nous la fillette de dix ans, entraînant sa jeune sœur par la main, se rendre régulièrement les dimanches et jours de fête à l'Hôpital-Général de Québec et servir les pauvres à table. Leur enfantine compassion trouvait alors, paraît-il, des mots exquis à l'adresse des indigents.

Cette charité ravit sans doute le Cœur de Jésus, et comme c'est par la croix toujours qu'Il s'attire les âmes, il la leur envoie lourde, écrasante. Alors que tout semblait bonheur et sécurité au foyer, les enfants perdent à la fois leur père si bon et leur mère tant aimée. Le vide se creuse affreux sous leurs pas mais la Providence leur suscite un protecteur des plus dévoués en la personne de leur tuteur, un Monsieur Dufresne.

La bienfaisante lumière de l'épreuve a-t-elle montré aux deux orphelines le néant des biens terrestres? Il semble que depuis cette époque, elles ne songent plus qu'à la vie religieuse; mademoiselle Elizabeth veut suivre Mère d'Youville: la charité l'attire. Profitant d'un voyage à Montréal, elle demande son admission à notre Maison-Mère et l'obtient pour le 26 juin 1849. Sa cadette deviendra, quelques années plus tard, religieuse de la Congrégation de Notre-Dame.

Le caractère souple et docile de sœur Elizabeth Dupuis s'adapte vite à la régularité du noviciat; elle y apporte une ferveur qui durera autant que sa vie religieuse. Comprenant que l'esprit de foi ennoblit les plus humbles travaux, elle s'exerce au recueillement, à l'oraison et ne cesse de progresser dans la voie du renoncement et du sacrifice. Aussi, le jour de la profession la trouve-t-il prête et si heureuse de se donner irrévocablement! Reconnaisante envers Dieu de sa vocation, elle ne l'est pas moins envers la Communauté qui l'admet dans ses rangs au matin de ce 28 août 1851.

Dès lors, sœur Elizabeth Dupuis se montre véritable sœur de Charité. Accueillante, toujours calme, la pharmacienne qu'elle est devenue excelle dans l'art de dorer ses pilules d'une cordiale sympathie. Sa visite quotidienne aux malades leur est un réel réconfort tant elle met de patience et d'intérêt au récit maintes fois renouvelé de leurs ennuis physiques. Raconter sa souffrance, n'est-ce pas déjà un soulagement? Cette compassion, d'ailleurs, ne reste pas stérile. Comptant pour peu ses pas et ses fatigues, la généreuse sœur les prodigue. Avec une égale sollicitude, elle surveille la santé des sœurs novices; aussi, bon nombre de celles-ci lui durent leur persévérance.

Sept années durant, sœur Elizabeth Dupuis a soulagé les corps; elle va maintenant être constituée gardienne de leur bien-être moral: une obédience l'élite supérieure à notre Hospice Saint-Henri. A cette tâche nouvelle, son amour du devoir apporte la même générosité, la même exactitude. Elle dirige sa maison plutôt par ses exemples que par ses paroles: toujours la première à la Règle, à la prière, au travail mais aussi aux récréations qu'elle désire le plus joyeuses possible.

Aux activités de la Supérieure succède le calme du Noviciat doublé de la redoutable responsabilité de la formation des jeunes recrues. Façonner les âmes sur le modèle de notre Vénérable Mère d'Youville devient son unique ambition. Elle sait toutefois adapter sa direction à chaque cas particulier tout en revenant toujours sur la vie d'oraison. Après cette union à Dieu, elle insiste sur l'amour du travail, de la pauvreté, et sur la fidélité aux petites choses. Ne peut-on pas attribuer à ce soin des détails, l'ordre et l'exquise propreté dont Mère Dupuis avait le secret? Que de fois on la vit enseigner à ses novices la manière de ranger les meubles, de conserver les livres, de fermer les portes sans bruit! Artiste des âmes, elle savait que "la plus minime partie bien faite influe sur la perfection du tout."



Une maison religieuse qui ne reluit pas de propreté n'est pas digne de ce nom, disait-elle souvent. Mais c'était surtout à la chapelle que Mère Dupuis aimait la perfection des détails. Démarche, mouvements, génuflexions : tout l'être devait exprimer la foi et l'adoration.

Le 26 août 1872, Mère Elizabeth Dupuis était élue supérieure générale. Voyons son attitude devant cette charge à la fois si noble et si redoutable. Mère sait que "la valeur d'une famille religieuse ne se mesure pas sur le nombre des sujets ni sur la multiplicité ou le succès de ses œuvres, mais sur la vertu, la sainteté de ses membres, sur leur esprit de foi, de charité, de surnaturel dévouement". Aussi, veut-elle maintenir dans son Institut le foyer de vie surnaturelle que ses devancières y ont allumé. Son gouvernement sera marqué de sagesse et de prudence, de force et de douceur dans l'esprit de notre Vénérable Mère d'Youville : esprit de charité comme l'exprime si bien sa première circulaire :

Mes bien chères Sœurs,

Depuis le jour où le Seigneur, dans ses décrets divins, m'appelait à succéder à notre digne et regrettée Mère Slocombe, j'aurais voulu vous remercier des prières que vous avez adressées au Ciel pour moi. Mais les séances prolongées de notre Chapitre Général m'ont empêchée de remplir ce devoir qui me tenait tant au cœur. Je vous en remercie donc aujourd'hui, mes chères Sœurs, et je suis assurée que vous voudrez bien me continuer ce précieux secours dont j'ai tant besoin.

Le 26 août, jour à jamais mémorable pour l'Institut et pour moi en particulier, je devenais, quoique très indigne, votre Mère. Plusieurs d'entre vous ignoraient encore mon élection, et déjà, je vous affectionnais toutes, non seulement comme mes sœurs en religion, mais comme mes filles en Notre-Seigneur.

En acceptant la charge que le bon Dieu, dans ses décrets adorables, vient de m'imposer, mes faibles épaules sembleraient trouver le poids trop lourd, mais mon cœur se refuse à croire que mes chères Filles seront un fardeau pour moi. Je croirais vraiment en cela faire injure à votre piété filiale et aux témoignages de bonne volonté et de soumission que vous m'avez exprimés, soit par lettres, soit de vive voix, lesquels m'ont grandement consolée. Toutefois, je sens tout le poids de ma charge, et mon indignité à succéder à celle que la mort vient de nous enlever. Ah! si du haut du ciel où nous aimons à voir cette bonne Mère, elle me léguait en héritage ses vertus et ses qualités, comme autrefois le prophète Elie montant au ciel, au bienheureux disciple, son manteau mystérieux, emblème de ses vertus!

C'est à vous, mes chères sœurs, de m'obtenir par vos prières la réalisation de ce vœu de mon cœur, afin qu'à l'exemple de notre regrettée Mère Slocombe, je sache gouverner notre Institut avec sagesse et prudence, force et douceur. Je n'ajouterai pas de demander aussi que, comme elle, je vous aime toutes dans l'amour de Notre-Seigneur, car pour ce sentiment, il me semble qu'il est bien vif et bien sincère en mon âme; je dirai plus: si j'aime celles qui sont près de moi, j'affectionne encore davantage celles de nos sœurs que l'obéissance retient éloignées de la Maison Mère.

Priez aussi notre Vénérable Fondatrice que je gouverne dans son esprit, l'Institut qu'elle a formé avec tant de soin, et le maintienne ainsi à la hauteur de sa mission comme nos devancières l'ont fait jusqu'à présent.

En vous renouvelant donc, mes chères sœurs, l'assurance de mon parfait dévouement à votre égard, et de ma sincère affection, je me souscris dans l'amour de Jésus et de Marie,

mes bien chères sœurs,

Votre toute dévouée Mère,

Sœur Dupuis.

Notre nouvelle Supérieure générale considérait l'œuvre des sœurs de la Charité comme un mandat divin qu'il faut remplir avec respect et fidélité; comme un art, le premier de tous, "l'art de régir les âmes", comme un don que chaque religieuse doit demander à Dieu, en s'exerçant à le conquérir.

"Cette œuvre, disait-elle, ce n'est plus une affaire individuelle; c'est une campagne collective, au succès de laquelle toutes les volontés de la Communauté ont une part d'action, de responsabilité, de mérite. Et elle ajoutait: Rien, sans le secours de Dieu; agissons et prions; pas d'action sans la prière."

Après la prière, l'union des âmes; c'est l'unité d'efforts vers une seule fin; c'est le *cor unum*, si recommandé par notre Mère Fondatrice. C'est en un mot l'héritage sacré que toutes nos Supérieures générales ont recueilli comme testament pour en faire leur programme.

Ce programme, Mère Dupuis l'accomplit à la lettre: toujours maîtresse d'elle-même jusque dans ses plus grands embarras; jamais une différence de ton dans le son de sa voix, d'empressement dans ses mouvements, tant elle se regarde comme l'intermédiaire de la volonté de Dieu, volonté qu'elle cherche à connaître par la prière et non par cette anxiété qui trouble et la paix intérieure et le jugement.

A l'exemple des saints, notre Mère considère l'oraison comme l'exercice le plus important de la vie religieuse. N'a-t-on pas écrit: "Une religieuse sans oraison est une religieuse sans raison"? La multiplicité des occupations n'est pas non plus un motif de nous dispenser de l'oraison; au contraire, c'est un motif de plus de la bien faire. Plus nous avons d'affaires à traiter, plus aussi nous devons réaliser le besoin de calme, de présence d'esprit, plus nous avons besoin de l'assistance divine. "Mûrissons devant Dieu le plan de nos entreprises et la décision de nos actes," aimait-elle à répéter.

Notre Mère Dupuis attachait la plus grande importance à nos exercices spirituels, véritable nourriture de l'âme. Les bien faire, c'est augmenter de jour en jour la lumière surnaturelle et la force contre les ennemis de notre salut; tandis que les négliger serait nous soustraire à l'influence du Saint-Esprit.

Cette bonne Mère souhaitait à ses filles l'amour de nos saintes règles et leur observation exacte. "Que dans aucune circonstance, la crainte de déplaire ou le désir de faire plaisir ne nous incline à les transgresser, écrivait-elle. La Règle est un dépôt qu'il faut transmettre intact à celles qui nous suivront. Mais observons nos règles pour des motifs surnaturels: accroître nos mérites, donner le bon exemple, témoigner à Dieu notre amour. Rappelons-nous que nos moindres règles, comme les plus importantes, sont l'expression de la volonté de Dieu. Qui ne voudrait donner à Dieu cet hommage de notre volonté unie à la sienne, et qui oserait enfreindre sa loi et dédaigner ses grâces?"

A souvent regarder le ciel, on n'en comprend que mieux les choses de la terre! L'amour des pauvres avait aussi dans le cœur de notre Mère une large place. Elle ne se lassait pas d'inspirer à ses religieuses la charité envers les membres souffrants de Jésus-Christ: "Appréciez votre titre d'hospitalière, leur disait-elle, comme le plus glorieux qu'on puisse avoir, et mettez votre joie à en remplir les fonctions. En entrant dans la salle, pénétrez-vous de cette pensée qu'il y a autant de Christ qu'il y a de pauvres; ce sont les membres souffrants de Notre-Seigneur que vous soulagez; quel honneur! Et comme votre mission, parfois, si pénible à la nature, est précieuse aux yeux de la foi! Vivons de foi; soyons des âmes de foi."

Toutes les sœurs étaient l'objet de la constante sollicitude de notre Mère, mais les malades avaient des droits spéciaux à sa commisération. Elle se plaisait à les visiter, à les consoler, à les soulager elle-même, et elle le faisait

avec d'autant plus de succès qu'elle connaissait par expérience les épreuves de la maladie. Elle ne reculait devant aucun moyen pour leur procurer la santé. Mais si Dieu semblait exiger le sacrifice de ses chères sœurs, notre Mère ne voulait céder à personne le soin de les disposer au dernier passage. Assise à leur chevet, elle leur parlait avec onction, et quand la mort les avait ravies à sa maternelle affection, la Supérieure offrait à Dieu les oraisons les plus ferventes, les recommandait instamment aux prières de la Communauté et mettait à profit les dévotions établies par l'Eglise.

La sainte Eglise! comme notre Mère lui était dévouée! Comme elle s'estimait heureuse de se dire "fille de la sainte Eglise!" On la voyait manifester un profond respect pour le moindre détail du culte divin, pour chaque rubrique de la liturgie!

Son recueillement habituel ne l'empêche nullement de se montrer bienveillante et polie, oublieuse d'elle-même et condescendante aux besoins de ses sœurs. Ses exhortations particulières pénétraient jusqu'au plus intime de l'âme, communiquant cet esprit de foi, de confiance et d'abandon dont on la sentait tout imprégnée. Notre Mère, si scrupuleusement observatrice du silence, ne craignait pas de prodiguer longuement ses consolations à celles de ses filles que visitait l'épreuve. Et de quelles discrètes prévenances n'entourait-elle pas les jeunes, afin d'adoucir leurs premiers pas dans le rude sentier du renoncement!

La gratitude n'est pas moins remarquable en Mère Dupuis; de là les attentions délicates que, sans sortir des limites de l'esprit religieux, son cœur témoigne à tous ceux qui lui rendent service.

### **Décès de M. Olivier Berthelet**

Réunissons ici les témoignages de reconnaissance de nos anciennes Mères à la mémoire de l'honorable Olivier Ber-

thelet, qui décédait le 26 septembre 1872, un mois après l'élection de notre Supérieure générale. Quelle douce tâche que celle de rendre hommage à la bienfaisance! Nos chroniques de 1872 reproduisent d'abord cet article de "La Minerve":

"Il vient de disparaître du milieu de notre société un homme dont on ne peut prononcer le nom sans rappeler le souvenir des grands actes de charité dont il a rempli sa longue carrière et qui a rendu d'immenses services à la religion. Sa mémoire sera longtemps tenue en vénération dans toutes les Institutions de charité de notre ville, qui perdent en lui un bienfaiteur dont la charité ne se lassait jamais. M. Olivier Berthelet, Commandeur de Pie IX, a passé sa longue vie en faisant le bien, en venant au secours de toutes les douleurs, de toutes les misères. On était certain de le trouver partout où il y avait du bien à faire et des malheureux à secourir."

"Ce grand citoyen, que tous les pauvres de Montréal, tous les admirateurs de ce qu'il y a de grand regrettent, naquit à Montréal en 1799, du mariage de M. Pierre Berthelet et de Mademoiselle Viger de Boucherville. Pendant quelques années il se livra au commerce et accrut la belle fortune que lui avait laissée son père. Vers 1832, les habitants de Montréal l'envoyèrent les représenter dans l'assemblée législative du Bas-Canada. Plus tard, en 1838, il fut élu membre du Conseil Spécial par Lord Gosford, mais il refusa d'accepter cette charge."

"Depuis vingt ans, on peut dire que M. Berthelet s'est consacré exclusivement à des œuvres de charité, dont le nombre se trouve inscrit en caractères ineffaçables dans l'histoire des institutions religieuses de Montréal. Sa charité sortait du cercle ordinaire des bonnes œuvres, et était proportionnée à son amour, à notre religion et à son pays, noble sentiment qui l'entraînait très loin dans cette voie et le poussait à se mettre au service d'une si noble cause."

Ses actes de bienfaisance aux différentes communautés de Montréal ne se comptent pas. Notre vieil Hospice Saint-Joseph et son église ont été élevés grâce à sa générosité.

En présence d'une foule toute à l'admiration et à la gratitude, les restes mortels de cet homme de bien reçurent des hommages auxquels la reconnaissance nous fit un devoir de joindre les nôtres.

Les obsèques de M. Olivier Berthelet ont été célébrées le 28 septembre à l'église Notre-Dame. La Communauté était représentée par quarante sœurs Grises, et des groupes d'orphelins et d'orphelines. Le 3 octobre, l'Hospice Saint-Joseph rendait un juste tribut de gratitude à son bienfaiteur. M. Alexandre Baile célébra la messe de Requiem à laquelle assistèrent Sa Grandeur Mgr Bourget et nombre de nos Pères de Saint-Sulpice. Nos sœurs chantèrent. Avec quelle confiance elles appelèrent sur cette grande âme le repos et la lumière éternels!

Après avoir chanté le *Libera*, Monseigneur récita les prières de l'Eglise sur la fosse de M. Berthelet, creusée au-dessous du sanctuaire de notre chapelle Saint-Joseph de la rue Cathédrale. Lors de l'expropriation de cette église, ses restes mortels furent transportés à notre crypte de la Maison-Mère.

### Jubilé de Monseigneur Bourget

Cette année 1872 marquait le Jubilé d'Or sacerdotal de Sa Grandeur Mgr Ignace Bourget. La grande fête devait se dérouler à Notre-Dame le 29 octobre; mais sachant que les Communautés religieuses ne pouvaient toutes y participer, Monseigneur s'assujettit à se rendre dans chaque institution. C'est ainsi que, le 16 octobre 1872, à deux heures de l'après-midi, nous avons l'honneur de recevoir le vénéré Jubilaire.

En montant les degrés de notre portique, déjà Sa Grandeur avait lu notre salut de bienvenue: "*Benedictus qui*

*venit in nomine Domini!*" Le Pontife traverse le couloir du parloir entre deux haies de petits asiliens portant armes..... Suivons notre illustre visiteur: sous la première arcade, on voit les armoiries de Sa Grandeur et on lit ces mots: Salut à notre Père. En contournant, nous voyons cette autre parole emblématique: *Elegi eum Dominus ad sacrificandum sibi*: Le Seigneur l'a choisi pour lui offrir un sacrifice.

Le personnel de toutes nos missions aligné fait escorte au Jubilaire. Près du corridor de l'infirmerie des sœurs, les doyennes de la Communauté semblent dire: *Corona dignitatis senectus*, la vieillesse est une couronne d'honneur. (Prov. Ch. 16, 31) Lui-même a pu tout à l'heure jeter les yeux sur ces autres paroles: *Deus dedit honorem senectutis*. Dieu vous a donné l'honneur de la vieillesse. Une couronne qui se balance dans la salle du noviciat annonce le lieu de la réunion. Déjà de longues files de religieuses attendent. C'est de là que le Jubilaire verra défiler tous ceux qui l'ont salué sur son passage.

Arrêtons-nous y un instant, pendant que notre Mère conduit le vénérable Prélat au siège préparé. Nous voyons au-dessus de la porte d'entrée un triangle se détachant d'un fond blanc. Le Père Eternel se retrouve toujours dans la pensée de celles qui ont reçu de leur Fondatrice cette dévotion. Et les millésimes d'or: 1822 - 1872 sont accompagnés de ces mots: Grâces soient rendues au Père Eternel d'avoir accordé un demi-siècle de sacerdoce à notre Pasteur et Père! L'éclatante blancheur des lis qui entourent cette inscription et la suivante: *Tu es sacerdos in aeternum*, redisent à leur manière la dignité du prêtre. L'aspect de Sa Grandeur justifie ces mots inscrits au-dessus de son trône: *Plenus dierum in Domino*. Il est plein de jours dans le Seigneur. Deux palmes significatives se croisent sur ces paroles.



Il est temps de vous présenter les prêtres qui accompagnent Sa Grandeur : M. le grand-vicaire Alexis Truteau, M. le chanoine Étienne-Hypolite Hicks, nos Pères Mathurin-Clair Bonnissant, André Nercam, Damien-Henri Tambareau, p.S.S., Ferdinand-Frédéric-Marie Lapointe et Théodore Fleck, s.j., Jean-Baptiste Allard missionnaire, et MM. les abbés Poulin, Primeau, Pelletier et Dufresne.

Devant ce grand Evêque, ce héros jubilaire dont la cour se compose de pauvres, d'infirmes, de délaissés, la Mère Dupuis s'avance avec respect, accompagnée de son Assistante, pour offrir à Sa Grandeur l'hommage de notre Communauté et le don de pièces d'or.

Mgr Bourget parut touché de ces démonstrations filiales, et après avoir remercié nos Mères, dit d'un ton ferme et pénétrant : "J'ai toujours bien aimé la Communauté des sœurs Grises !" Ce témoignage d'approbation de la part de Monseigneur envers une Communauté qu'il connaît depuis cinquante ans, a provoqué des larmes de reconnaissance.

Chaque catégorie de nos hospitalisés va maintenant se présenter devant Sa Grandeur. Ce sont d'abord nos Franciscaines qui passent silencieuses, en offrant humblement deux cierges ornés, souvenir de leurs travaux. Le bon Evêque les félicite de leur humilité et de leur dévouement.

A la suite s'approchent les vieillards ; le plus jeune d'entre eux prend la parole et exprime le bonheur de tous pendant qu'un autre présente un rochet au Prélat ; il dit : "Vous, Monseigneur, qui avez revêtu tant de pauvres dans votre vie, permettez qu'un pauvre à son tour vous offre ce vêtement."

"Merci, bons Messieurs, de votre offrande et de vos vœux, répond Monseigneur. Vous êtes ici dans le vestibule du ciel en attendant de vous ranger au pied du trône de Dieu." Les vieilles dames passent à leur tour tandis qu'une orpheline traduit leurs sentiments ; elles félicitent Monseigneur de sa longue carrière sacerdotale, la désirent plus longue

encore et offrent bien volontiers leur vie au Seigneur pour conserver la sienne.

Monseigneur répond avec effusion de cœur, exprimant encore une fois toute sa reconnaissance et il ajoute: "J'ai souvent attribué à vos mérites le succès de bien des œuvres." Il les bénit et elles passent.

Les petits de la Crèche portés par nos Franciscaines et employées ne peuvent parler, mais leur présence dans cette maison rappelle à Monseigneur les 17,903 enfants reçus dans cette maison depuis que notre Mère d'Youville a adopté le premier. Ici le compatissant Evêque paraît sensiblement affligé: "Un jour, dit-il, les filles de Mère d'Youville sont alarmées au sujet de cette œuvre. Le Gouvernement refuse de leur accorder l'humble soutien que jusqu'alors il avait donné. On se consulte. On met d'un côté les faibles ressources de la maison, de l'autre ce qu'il faut pour la subsistance de ces pauvres enfants. On se dit: Nous ne pouvons les nourrir, mais nous les garderons et nous nous priverons de pain." En disant ces mots, Monseigneur regarde nos anciennes sœurs, il se sent ému, les larmes coulent..... heureuses larmes qui tombent sur un dévouement héroïque! Il bénit les petits... Des orphelins plus âgés s'avancent à leur tour. "Nous voudrions, dit l'un d'entre eux, baiser les pieds de Votre Grandeur qui a daigné venir jusqu'à nous. En reconnaissance, daignez, Monseigneur, accepter la riche chasuble brodée en or qu'on a laissée tomber entre nos mains." Monseigneur les bénit en les remerciant de l'offrande et des paroles sympathiques qui ont attendri son cœur. Ils font place aux grandes orphelines qui se disent heureuses de venir se grouper pour former la couronne de reconnaissance et d'affection filiale que l'Hôpital-Général doit au Pasteur dont la vie n'a été que dévouement et affection paternelle. "En retour, affirment-elles, nous prions l'Enfant-Jésus, dont nous vous offrons ici l'image, de répandre ses bénédictions sur le temple que notre Evê-

que élève à sa gloire." Monseigneur l'accepte avec empressement et dit: "Je vous félicite de la pensée que vous avez eue de m'offrir un Enfant-Jésus; j'ai tant besoin de lumière et de force: sa vue me dira toujours où les chercher et à qui les demander."

Voici maintenant un double régiment enfantin: des zouaves et des garibaldiens. Ecoutons-les:

Monseigneur,

Voici des garibaldiens que vos zouaves ont vaincu et même convertis; vous allez le voir: A genoux, garibaldiens! criez: Vive Pie IX! (ils crient: Vive Pie IX!) Criez: Vive Monseigneur, le Père des zouaves! (ils répètent ce cri)

Si Monseigneur a besoin de zouaves plus tard, Sa Grandeur en trouvera dans notre régiment d'aujourd'hui.

L'aimable figure de l'Evêque s'anime et semble se transformer. Il sourit avec bonté, il est ému, et dit: "J'ai toujours le souvenir de nos zouaves présent à la mémoire. Croyez-moi, il sera béni le peuple qui a voulu répandre son sang pour la cause de Dieu. Elles seront bénies les familles qui n'ont pas refusé de sacrifier leurs enfants pour cette noble cause."

Au loin on entend un orchestre: ce sont les aveugles de Nazareth qui offrent, avec leurs vœux harmonieux, de belles fleurs. Vient ensuite la phalange des enfants de nos salles d'Asile; l'un d'entre eux est heureux d'avoir appris que le divin Jésus a dit: "Tout le monde doit ressembler aux enfants!"

Suivent les orphelins de Saint-Patrice interprétés par un petit orateur s'exprimant en anglais. "L'enfant de l'Irlande est reconnaissant de retrouver sur une terre étrangère des pères spirituels qui, comme le bon Monseigneur Bourget, les aiment et les chérissent."

"Comme vos pères, répond Sa Grandeur, soyez fermes dans votre foi, et vous serez de dignes fils de saint Patrice."

Une députation de l'Hospice Saint-Joseph se félicite de vivre tout près de la demeure de l'Evêque et remercie Monseigneur de ses bienfaits. Sa Grandeur les reconnaît comme ses plus proches brebis, leur recommande de toujours bien chanter les louanges de Dieu dans leur beau sanctuaire qu'il aime tant.

Le long défilé s'arrête.....

Avant de quitter l'assemblée, Monseigneur résume les divers incidents de cette grande manifestation. Il a une pensée délicate pour les filles de Mère d'Youville et il termine par ce mot: "Aimons-la cette religion qui ne laisse aucune souffrance sans la soulager, aucun bien sans l'opérer, aucune grande œuvre sans l'accomplir."

Ayant une dernière fois donné sa bénédiction, il quitte notre Maison-Mère laissant ses enfants remplis de bien douces émotions, bénissant Dieu de leur avoir donné un saint pour évêque.

Les fêtes jubilaires se prolongèrent. Le 29 octobre, en l'église Notre-Dame, Monseigneur chanta une messe solennelle à laquelle chaque communauté religieuse, chaque société, chaque corps de métier devait figurer. Quelques sœurs Grises représentèrent la Communauté.

L'année 1872 allait bientôt disparaître emportant avec elle ce glorieux jubilé si bien célébré grâce à la sollicitude de M. le grand-vicaire Truteau. Vers la mi-novembre celui-ci envoya à la Communauté, comme souvenir jubilaire, une brochure des circulaires de Mgr Bourget, ainsi qu'une photographie de Sa Grandeur; nos sœurs furent très sensibles à cette délicate attention.

Le 28 décembre, une lettre de faire-part annonçait le décès de cet excellent prêtre, M. Truteau. Notre vénérable Evêque en fut particulièrement affecté; nos sœurs lui exprimèrent leur sympathie et offrirent pour le digne disparu des suffrages nombreux et fervents. Elles assistèrent aussi à son service célébré le 2 janvier 1873.

## Notre Manuel de Piété

L'an 1873 apporta à chaque membre de l'Institut le précieux cadeau de notre "Manuel de Piété" rédigé par notre vénéré Père Mathurin Bonnissant, p.S.S.

La religieuse ne doit pas se borner à pratiquer extérieurement sa Règle, il lui faut surtout s'inspirer de son esprit. "Cet esprit de la Règle, qui seul donne la vie aux œuvres les plus saintes, nous dit l'auteur dans sa préface, est parfois plus négligé que les actes extérieurs. On respecte, par exemple, les règles du silence et de la modestie, et on ne fait que peu d'attention au recueillement intérieur qui en est la fin; on se reprocherait de manquer au service des pauvres, et on ne pense pas toujours d'y apporter l'esprit de foi et de charité, qui fait le mérite de cette action. Ces oublis empêchent l'âme de rendre à Dieu la gloire qui lui est due, et la frustrent d'un grand nombre de mérites."

Notre manuel tend à intensifier cette pureté d'intention. Aux prières et exercices en usage dans notre Institut, il joint des avis et instructions sur la manière de s'en bien acquitter.

Voici la lettre de remerciement de la Communauté à l'adresse de Père Bonnissant après la distribution du précieux Manuel :

Hôpital Général, Montréal, 27 janvier 1873

Très honoré et bon Père,

Depuis le jour où notre Révérende Mère a fait la distribution du Manuel de Prières propre à notre Institut, nous avons pu l'apprécier, le goûter et reconnaître qu'il avait surpassé nos espérances.

L'attention avec laquelle vous avez rédigé ce précieux ouvrage a été vivement sentie par celles qui en étaient l'objet, et nous aimons à vous exprimer toute notre reconnaissance pour ce nouveau témoignage de bienveillance et de touchant intérêt que vous venez de donner à notre Ins-

titut. Jamais nous ne perdrons le souvenir de votre charité si humble et si dévouée.

Ce Manuel, résultat de votre travail et de votre sollicitude toute paternelle, dans lequel nous retrouvons toutes nos obligations religieuses, sera pour nous ce que le Bréviaire est au Prêtre: il nous suivra partout pour nous aider dans la pratique des vertus de notre saint état, comme pour nous encourager aux jours difficiles.

Nous espérons, très honoré Père, que ce pain de l'âme que vous venez de nous distribuer nous sera profitable à toutes et que Notre-Seigneur en retirera toute la gloire que vous vous êtes proposé de Lui procurer en exécutant ce travail.

Puissions-nous, très honoré Père, par notre fidélité et notre ferveur, obtenir la faveur de vous conserver encore bien longtemps pour le bien de notre chère Communauté et pour celui de chacune de nous en particulier, c'est ce que nous allons nous efforcer de mériter.

Veuillez agréer l'expression de la sincère reconnaissance de celles qui sont si heureuses de se souscrire

Très honoré et bon Père,

Vos respectueuses et obéissantes filles en N.S.

Les Sœurs Grises.

Il a été décidé en Chapitre général que ce Manuel serait lu en commun une fois l'an. Mais une sœur Grise fervente devrait en faire son livre de chevet et se montrer avide d'y puiser le véritable esprit de Mère d'Youville.

### **Sacre de Monseigneur Fabre**

1873 devait enregistrer un autre événement important pour le diocèse de Montréal. Le 23 avril, une circulaire annonçait, pour le 1er mai suivant, le sacre de M. le chanoine Edouard-Charles Fabre comme coadjuteur de Mgr Bourget, avec droit de succession au Siège épiscopal de

Montréal. Après trente-six ans de labeur et de responsabilité, notre vénéré Pasteur venait de demander à Rome ce soutien désormais nécessaire à son grand âge et à ses infirmités.

La nouvelle de cette élection fut accueillie avec enthousiasme et révéla les sympathies que le futur évêque s'était acquises parmi les fidèles du diocèse. Il fut sacré dans l'église des Révérends Pères Jésuites sous le titre d'Evêque de Gratianapolis. Six sœurs y représentèrent la Communauté.

Une esquisse de sa carrière sacerdotale nous fera quelque peu connaître les qualités du nouvel Evêque.

Mgr Fabre appartenait à une famille essentiellement religieuse et patriotique. Son père, Edouard-Raymond Fabre, était un excellent et vertueux citoyen. Sa mère, née Luce Perrault, méritait l'honneur de devenir la mère d'un évêque.

La vocation d'Edouard se dessina dès l'enfance. A neuf ans, il entra au Collège de Saint-Hyacinthe et y fit de brillantes études. En 1843, il partit pour Paris où il séjourna dix-huit mois chez un oncle, au milieu d'une société distinguée. Les plaisirs de la vie parisienne et les séductions du monde si dangereuses pour un jeune homme de dix-sept ans, ne purent étouffer la voix de Dieu qui l'appelait à son service. Voici un extrait de la lettre qu'il écrivait à sa mère le 24 juin 1844 pour lui annoncer son intention d'entrer dans l'état ecclésiastique :

Ma chère Mère,

..... Nous célébrerons cette semaine la Saint-Jean-Baptiste. J'espère que dans quelques années, je pourrai célébrer le saint sacrifice de la messe pour la prospérité du Pays, pour l'union des Canadiens, pour obtenir toutes les grâces qu'on doit demander en pareil jour.

Ma chère Mère, vous voyez que je veux vous parler d'une chose bien importante. Connaître et suivre sa voca-

tion sont deux choses bien essentielles pour le bonheur de cette vie et surtout pour celui de l'éternité.

C'est ici que votre cœur de mère va parler plus que jamais. De tout temps j'ai aimé l'état ecclésiastique. Quand j'étais à Saint-Hyacinthe, on prétendait que ces idées changeraient si je voyais le monde. Eh bien! voilà quinze mois que je suis à Paris, il me semble que j'ai vu autant de monde qu'il est possible d'en voir honnêtement. Je suis allé à six théâtres; loin d'y avoir pris goût, j'ai constaté que tout bon catholique ne devrait jamais y aller; j'ai assisté à plusieurs soirées et j'ai entendu des conversations de tout genre; malgré cela, mes dispositions ne sont pas changées. Je suis persuadé que Dieu a permis que je connaisse le monde afin que je fusse en état de diriger les autres plus tard..... Oh! unissez votre voix à la mienne afin que j'obtienne cette faveur. Faites comprendre à mon père que Dieu lui ayant permis d'élever quatre enfants, il ne doit pas trouver mauvais que ce même Dieu en demande un pour le service de ses autels. Et vous-même ne serez-vous pas heureuse d'assister au sacrifice de la messe offert par votre fils aîné?"

Inutile de dire l'émotion de Madame Fabre devant une telle ouverture. Quant à monsieur Fabre, qui n'avait voulu qu'éprouver la vocation de son fils, il se rendit de bonne grâce à l'évidence, et fut heureux de constater dans l'âme de son fils des sentiments qu'il savait apprécier.

Le jeune clerc entra le 18 octobre 1844 au séminaire d'Issy où il eut pour confrères des jeunes gens destinés à illustrer l'épiscopat de France tels que: Mgr de la Tour d'Auvergne, archevêque de Bourges; Mgr Lavigerie, évêque d'Alger; Mgr Hugonin, évêque de Bayeux; Mgr Thomas, évêque de La Rochelle; Mgr Soubiranne, évêque de Sébaste, et Mgr Leuillieu, évêque de Carcassonne, ami intime de Mgr Fabre et préconisé avec lui au même consistoire.



## CHAPITRE XI

FONDATION DU COUVEN'T DE CHIPEWYAN — FONDATION DE L'ÉCOLE DE FORT-TOTTEN — JUBILÉ D'OR DE MÈRE McMULLEN — DÉCÈS DE MÈRE ROSE COUtlÉE — FONDATION DE L'HOSPICE DE LONGUEUIL — QUATRIÈME CHAPITRE GÉNÉRAL DE NOTRE INSTITUT.

1874 - 1877

L'année 1874 enregistre dans notre histoire une fondation particulièrement émouvante, la deuxième des missions du MacKenzie. Cette année-là, Mgr Clut, O.M.I., coadjuteur de Mgr Faraud, ayant passé l'hiver à la Nativité d'Athabaska, apprit d'une manière positive qu'un ministre protestant viendrait sous peu y ouvrir une école. L'erreur allait donc fausser les petites intelligences indiennes avant même que l'Évangile ait pu les éclairer de sa vraie lumière! Longtemps, l'Évêque pria, réfléchit, cherchant un moyen de conjurer le danger. Des religieuses! il lui fallait des religieuses pour ouvrir une école catholique. Mais à une telle distance, comment en obtenir de Montréal avant une année? Mgr Faraud alors en France, pouvait moins encore intervenir; Mgr Clut tenta d'appeler deux sœurs de Fort Providence. Ce ne serait qu'un emprunt, juste le temps de recourir à la Supérieure générale pour obtenir un consentement subséquent. Le zèle de l'Apôtre eut beau y mettre toute sa persuasive éloquence, la supérieure de Providence demeura perplexé. Fonder une mission sans l'autorisation majeure, c'était une grave contravention à nos saintes Règles. Mgr Clut insistait, suppliait, et pauvre sœur Adeline Lapointe hésitait entre le désir de nouvelles conquêtes apostoliques et la crainte d'encourir les sanctions de la Maison-Mère. Quelles heures d'angoisses! comme elle devait se sentir loin de tout appui moral! Enfin, sur le conseil de Père Pierre-Emile Grouard,

supérieur de Fort Providence, il fut décidé que la Supérieure elle-même, accompagnée de sœur Saint-Michel-des-Saints et de Domitilde Letendre, partirait par la première occasion.

Le 30 juin, toutes trois montèrent sur une barge à destination d'Athabaska. Le Père Grouard, gravement malade, s'embarqua aussi pour se rendre en France dans l'espoir d'y recouvrer la santé. En passant à Montréal, le futur évêque se chargeait d'annoncer la nouvelle fondation et d'en plaider la cause. L'on prit vingt jours à franchir les 480 milles qui séparent Providence d'Athabaska, traversant le Grand Lac des Esclaves et longeant la rivière du même nom, pour atteindre l'embouchure du lac Athabaska, où le poste de la Nativité porte aujourd'hui le nom de Chipewyan. Impatients d'accueillir les fondatrices, Mgr Clut et le Père Laity n'eurent à leur offrir pour demeure qu'un hangar prenant jour de tous les côtés.

Au soir de ce 19 juillet 1874, le Couvent des Saints-Anges était fondé, mais allait-il survivre? Confiantes en la Providence divine, nos sœurs ne songèrent pour le moment qu'à leur installation. Comment faire de cette mesure une demeure tant soit peu habitable? Résolûment, on se servit d'une fourche, puis d'une pelle, et enfin d'un balai; le reste s'explique sans commentaire. Huit jours plus tard, l'école ouvrit ses portes à une quinzaine d'enfants montagnais et cris, dont deux internes seulement, sans doute parce que les quatre murs n'en pouvaient loger davantage. Cependant, la nouvelle de la fondation parvenue à Montréal n'y avait rencontré qu'une sévère désapprobation. Notre très honorée Mère Elizabeth Dupuis écrivit à sœur Lapointe: "Vous avez agi contre nos Constitutions." Mérité, attendu, le blâme fut accepté sans un mot de réplique; mais qu'il fallut de soumission pour s'incliner devant l'irrévocable décision: "Retournez à Fort Providence"! L'hiver approchait; impossible pour des femmes de voyager dans ces

contrées en pareille saison. Forcément, le départ fut retardé au printemps, tandis qu'à la Maison-Mère, une lettre de Mgr Faraud et les supplications du Père Grouard intercédèrent pour la mission naissante. "Dussé-je me mettre à genoux, avait promis ce dernier, je ne reviendrai pas avant d'avoir obtenu l'approbation." L'indomptable héroïsme missionnaire vainquit enfin le Conseil général et le vingt-et-un octobre, Mère Dupuis signait l'acte officiel de fondation; bien plus, elle promettait deux recrues pour le printemps suivant.

Quel soulagement, quelle joie pour la pauvre sœur Lapointe! Qu'importaient maintenant, l'isolement, la faim, le dénuement total: leurs sacrifices portaient désormais la sanction de l'obéissance, et la bénédiction divine reposait sur le petit couvent des Saints-Anges.

L'hiver s'écoula dans l'attente des futurs compagnes: sœurs Valentine Brochu et Alphonsine Fournier, avec la bonne Virginie Bernier, devenue plus tard sœur Auxiliaire sous le nom de sœur Bruno. L'on sait les interminables lenteurs des voyages du Nord à cette époque! Ayant quitté Montréal dès le printemps, sœur Fournier écrivait après plusieurs longues étapes:

26 juillet — "Ce matin, nous partîmes de l'Ile-à-la-Crosse où nous avons dû attendre durant trois semaines, partageant la pauvreté mais aussi la fraternelle affection de nos sœurs. Les adieux furent un nouveau moment de douleur; les cœurs se gonflèrent, les larmes coulèrent. D'un autre côté, nous étions heureuses de nous remettre en route vers notre lointaine mission.

27 juillet — Lever à trois heures du matin. Heureusement, notre guide nous a éveillées une demi-heure plus tôt, car en criant: "Levé, levé!" tout le monde embarque. Nous traversons aujourd'hui le lac Clair, puis celui du Bœuf.

28 juillet — Lever à 2.30 heures du matin. Nous ne perdons pas de temps! La caravane doit franchir d'ici à ce soir, le lac et la rivière LaLoche.

2 août — Une nouvelle difficulté se dresse ce matin sur notre route: impossible de trouver des charrettes pour le transport de nos malles, et nous sommes en face d'un portage de dix-huit milles. Il faut pourtant avancer! Abandonnant nos bagages à la Providence de Dieu, nous chargeons nos sacs à main dans l'unique charrette disponible et, dès quatre heures du matin, nous entreprenons à pied les dix-huit milles à parcourir dans le bois. Dès dix heures, nos jambes ne veulent plus marcher; un instant de repos, puis courage et en avant! Vers trois heures p.m. nous tombons épuisées au bout du portage.

3 août — Nous avons mille peines à nous lever tant nos jambes sont raides et tout notre corps courbaturé. Pour nous remettre en train, nouvelle déception: pas de place pour les sœurs dans la barge. Les guides nous laissent campées sur la grève au milieu de deux cents sauvages dont la vermine nous fait frissonner de répugnance. Jour et nuit, ils dansent et jouent du tambour tandis que, blotées sous notre tente, nous tremblons de peur.

8 août — Enfin, nous repartons à travers de nouveaux portages, car l'eau est trop basse pour les barges. Nous allons entre deux montagnes qui coupent le vent. Il fait une chaleur torride; sœur Brochu gémit, je m'en amuse et j'en fais autant. Cher Athabaska, que tu es loin!

10 août — Un gros rapide à sauter. La première barge le traverse assez facilement, la nôtre suit, puis la troisième qui vient nous frapper avec violence. Les hommes perdent le contrôle de la manœuvre, l'embarcation tourne en tous sens et après d'effrayantes secousses, échoue sur des récifs. Jamais je n'ai eu tant peur!"

Et le journal continue sur ce ton parfois plaisant, le plus souvent tragique, jusqu'à ce qu'enfin, à la date du 13 août, l'on touche les rives de l'exil, rives pittoresques du lac Athabaska dont la nappe d'eau, large de cent cinquante milles et plus, s'étend au nord de l'Alberta à 485 milles

d'Edmonton. Fondée en 1847 par le Père Alexandre-Antonin Taché, O.M.I., plus tard évêque de Saint-Boniface, la mission de la Nativité prospérait lentement sous la direction du Père Laity, O.M.I. lorsqu'y arrivèrent nos sœurs. Celles-ci apportaient de Montréal une obédience nommant sœur Saint-Michel-des-Saints supérieure du couvent. La petite communauté s'organisa et chacune reçut ses attributions: sœur Valentine Brochu devint hospitalière des dix fillettes; sœur Alphonsine Fournier cumula la classe avec le soin de huit garçons; à Virginie Bernier revint l'emploi de cuisinière. Quant à sœur Adeline Lapointe, elle retourna à Fort Providence avec Domitilde Letendre.

Qui nous racontera les années d'héroïsme qui suivirent? Jalouses de garder le secret de leurs immolations, les pionnières d'alors comme les missionnaires d'aujourd'hui ne faisaient guère connaître à la Maison-Mère que les consolations de leur apostolat. Ainsi racontent-elles que les premiers examens scolaires de leurs élèves émerveillèrent les protestants eux-mêmes. Elles relatent la mort édifiante d'un petit Indien de douze ans, Jean-Baptiste Etlec, à qui sœur Saint-Michel-des-Saints demandait: "Que ferais-tu en arrivant au ciel, si le bon Dieu était absent? — Je l'attendrais, et quand Il arrivera, je lui dirai: Jésus, je viens rester avec toi dans ta maison." Et cette autre répartie pleine de foi d'un Sauvage dont la femme venait de mourir: "Je ne veux pas avoir de la peine parce qu'elle est partie avec le bon Dieu."

Mais sous la plume des missionnaires se déroulent parfois des scènes navrantes. "Cet hiver — 1888 — la famine a atteint sa limite extrême. Nos Sauvages en vinrent à faire bouillir le cuir de leur loge pour le manger. Ceux qui n'avaient pas même de loge dévoraient la babiche de leurs raquettes et buvaient du bouillon d'écorce de bouleau. Les chasseurs épuisés tombaient morts dans les bois; plu-

sieurs furent trouvés à demi dévorés par les loups. D'un camp composé de vingt-huit personnes, onze adultes et neuf enfants sont morts. Une femme survivante se dirigea vers un camp voisin pour implorer secours. A travers les bois, malgré la violence du froid et les tempêtes, jeûnant toujours, elle atteignit, après neuf jours de marche, l'habitation de son beau-frère. Celui-ci partit aussitôt avec ses deux fils, pour donner au moins la sépulture aux malheureuses victimes. Mal informés du lieu de campement, à bout de forces et de provisions, ils marchèrent longtemps pour atteindre enfin une loge où se mourait une famille entière. Plusieurs parmi ceux-ci eussent probablement survécu avec un peu de nourriture, mais les visiteurs eux-mêmes n'avaient plus rien. Ces braves bûchèrent une provision de bois, firent un grand feu, creusèrent la neige pour y recevoir les cadavres, puis touchèrent la main des victimes en signe d'adieu, les exhortant à se soumettre à la volonté du Grand Maître. Les trois hommes repartirent vers leur propre campement, mais, épuisés, ils s'affaissèrent à leur tour et moururent gelés dans la forêt."

"Au couvent, continue la narratrice, la Providence n'a pas encore manqué, de sorte que si nos chères sœurs de Montréal venaient prendre un congé de pointe sur les roches d'Athabaska, nous pourrions faire les honneurs du festin; bien maigrement puisque nous n'avons pas une once de graisse, mais enfin, vous verriez figurer au menu: viande sèche, poisson sec, et même des crêpes que nous faisons avec la moelle des os, lorsque la bonne fortune nous apporte un peu de viande fraîche." Elle ose ajouter qu'un certain soir, l'un des enfants de la mission se plaint de ne pouvoir dormir, parce qu'il a trop faim. Or, il est à présumer qu'avant de laisser souffrir leurs chers enfants indiens, nos sœurs devaient se rationner les premières.

Les chroniques relatent, en effet, que de toutes les missions du Mackenzie, Athabaska fut celle qui connut les

jeûnes les plus longs, les tempêtes les plus désastreuses et les travaux les plus durs. Avant la construction du premier couvent élevé en 1881, et successivement agrandi en 1898 et en 1904, les fondatrices vécurent sept années dans le hangar provisoire de la fondation. (1) Or, ce hangar ne connut pas d'autres sièges que des planches sur des tréteaux; il ne posséda jamais qu'un seul lit où dormait l'une des sœurs tandis que ses compagnes s'étendaient sur la table ou sur le plancher.

Si le couvent des Saints-Anges semble avoir été le plus riche en immolations, il fut peut-être aussi le plus fécond en fruits surnaturels. En 1913, le Père céleste cueillait un de ces fruits bénis, un petit Montagnais du nom de Pierre Paquet. En 1909, étant encore dans sa famille, il fut gravement malade. Ses parents, le croyant perdu, promirent de le donner aux Pères Oblats s'il recouvrait la santé. Son état s'améliora si rapidement que le fait fut considéré comme miraculeux. Pierre fut alors amené au couvent où son obéissance et sa piété se posèrent immédiatement en modèle. Terrassé de nouveau par la maladie, il disait :

— Si je guéris encore, je deviendrai Oblat de Marie Immaculée.

— Que préférerais-tu néanmoins, ou mourir ou devenir Oblat ?

— Mourir, parce que, même Oblat, je pourrais encore offenser le bon Dieu.

Un jour, après avoir avalé une potion très amère, il dit encore :

— Quand ce serait encore plus mauvais, Jésus n'avait pas mieux sur la croix.

Au cours d'une conversation avec le Père, Pierre lui demanda :

---

(1) En 1942, s'élève à Chipewyan une solide et spacieuse construction en pierre et brique destinée à remplacer le couvent de 1881 tombant de vétusté.

— Voit-on le bon Dieu dans le purgatoire?

— Non, mon enfant, on l'entrevoit au jugement; puis on ne le voit plus qu'au ciel.

— Alors, moi, je ne veux pas aller dans le purgatoire; j'aime mieux souffrir plus longtemps sur la terre et aller au ciel tout de suite.

Le bon Dieu dut se rendre à ce désir, car l'enfant souffrit beaucoup. Entré en agonie, il eut comme une vision terrible qu'il essayait de repousser, puis le calme l'enveloppa tout entier et il mourut doucement.

Les prédilections divines semblent s'être prolongées sur la famille du petit Pierre. L'une de ses nièces, élève comme lui du couvent des Saints-Anges, obtint la faveur d'être admise dans notre Communauté. Au mois d'août 1930, Madeleine Paquet arrivait à notre Maison-Mère pour commencer sa probation. Le postulat et la première année de noviciat s'écoulèrent sans encombre pour la petite Montagnaise; puis en février 1932, un état de langueur mal caractérisé la confina à l'infirmerie. Au mois de juin suivant, on l'opéra pour une sinusite; ce fut une porte ouverte à la tuberculose qui minait l'organisme. Le premier septembre, sœur Madeleine Paquet prononçait ses vœux; on la croyait à la mort, ce n'était pourtant pas encore la fin. Pleinement maître de cette âme, Jésus allait y achever son œuvre avant de la couronner; quelques notes intimes de la chère enfant nous en laissent entrevoir les merveilles:

1 septembre 1932: jour de ma profession

Jésus est venu avec sa lourde croix et m'a demandé si j'étais prête. J'ai répondu oui, faites de moi ce que vous voudrez, je suis prête à souffrir.

5 septembre

Jésus, tu le sais, ma joie est d'aimer la souffrance. Mes petites sœurs novices sont venues me voir. Malgré que j'avais le cœur bien gros, j'ai ri avec elles puisqu'il ne faut pas montrer ses peines quand les autres sont joyeuses.



15 septembre

Courage, Madeleine; livre-toi comme une victime à ton Jésus. Abandon!

23 septembre

Je prends la résolution de ne pas regarder à la porte quand il passe une sœur, surtout quand c'est une sœur que j'aime.

30 octobre — Christ-Roi

Ce matin, je me suis offerte en victime d'amour à Jésus et je suis sûre qu'il m'a entendue.

19 novembre

Je suis en religion pour me renoncer et je suis beaucoup contente de le faire.

sans date

Parfois, tous les péchés de ma vie m'apparaissent à la fois comme un torrent noir qui va m'engloutir. Alors, il fait si noir en moi que je ne vois plus la miséricorde. Je me sens perdue, j'appelle à l'aide et aucune voix ne répond. Alors je dis: c'est une épreuve et je l'accepte. Personne ne saurait croire ce que je souffre en ces heures-là. Je suis triste jusqu'au fond de l'âme.

Notes significatives pour quiconque a l'expérience des voies de Dieu! Faut-il s'étonner après cela qu'au sortir d'un entretien avec celle qu'il connaissait intimement, Son Excellence Mgr Gabriel Breynat, O.M.I. ait dit à notre très honorée Mère: "Vous avez là un ange. De toute ma vie sacerdotale, je n'ai pas rencontré chez une enfant aussi jeune, une telle intimité avec Dieu. Cette enfant ne perd pas la présence de Dieu." C'était sans doute cette divine présence qui rayonnait de toute sa personne car elle avait une délicatesse de sentiments surprenante pour une enfant des bois. L'âme débordante de gratitude pour notre Communauté, cette petite Indienne devenue l'Epouse du Roi des cieux mourut le 18 janvier 1933.

Auprès de Pierre et de Madeleine, figure le petit Georges, enfant prodige que l'on nomme encore à Chipewyan "le petit voleur du bon Dieu." Georges était montagnais. Confié à nos sœurs, à dix mois, après la mort de sa mère, le petit nourrisson n'eut pas plutôt assez grandi qu'il réclama le bonheur de faire sa première communion. Plus d'une fois, il tira par sa ceinture Mgr Joussard et lui demanda: "Dis, Monseigneur! Quand tu vas me donner Jésus?" Monseigneur répondait: "bientôt" et exhortait le petit à être "bien sage". Sage il l'était, mais le "bientôt" n'arrivait pas assez vite. Aussi, qu'imagina le petit? Profitant d'un moment d'absence de la sœur sacristine, Georges grimpa sur l'autel, ouvrit délibérément le tabernacle et se communia lui-même. Surpris par une religieuse qui, à ce moment, entrait au sanctuaire, l'enfant veut descendre: il tombe, mais se relève aussi vite, radieux.

— Georges, pourquoi as-tu fait cela?

— Parce que Monseigneur n'a pas encore donné Jésus à Georges, Georges l'a pris.

Le chérubin, voleur d'Eucharistie, ne devait guère survivre à ce grand bonheur. Il mourut à quatre ans. Comme il souffrait beaucoup et gémissait duocement, une sœur lui dit:

— Georges, demande donc à Jésus de prendre ton bobo.

— Non, répond le pauvre. Déjà, il a trop de bobo, Jésus. Il fait pitié. Non, non, pas capable de donner mon bobo à Jésus.

Et ce fut la dernière parole du petit martyr montagnais.

### **Ecole de Fort Totten**

Tandis qu'à Chipewyan, se levaient lentement les clartés de la foi, la sainte obéissance désignait nos sœurs Rose Clapin, Auxélie Chénier—Lajemmerais, Céline Allard et Philomène Drapeau comme fondatrices d'une nouvelle mission. Fortes de la bénédiction de Sa Grandeur Mgr Grace, évêque de Saint-Paul, Minnesota, et protégées par le Major William Forbes, agent des Indiens et parrain du futur

établissement, nos sœurs quittèrent Montréal le 24 septembre 1874, à destination de Fort Totten, dans le Dakota Nord. Fonder aux Etats-Unis devait être sûrement plus doux que d'affronter la rigueur des régions arctiques; après un voyage facile en chemin de fer, les fondatrices allaient sans doute, trouver un climat tempéré, un confort relatif au sein d'une population civilisée. Non, Totten était, en 1874, un fort des plus modestes où régnaient encore la polygamie, le paganisme et toutes les misères physiques et morales de la sauvagerie.

Le voyage, long de cinq semaines, s'effectua dans des conditions dont voici quelques exemples: "A Jamestown, écrit sœur Celina Allard, nous eûmes la joie d'offrir au bon Dieu un bon sacrifice, celui de passer deux jours et trois nuits dans une auberge déjà occupée à capacité par une trentaine d'hommes. On nous installa pour la nuit dans un hangar élevé sur une glace vive que l'hôtesse avait recouverte de quelques sacs en guise de tapis. Pas de poêle pour nous protéger contre la neige qui s'introduisait entre les planches mal jointes et par l'unique fenêtre aux carreaux brisés. Pas de lit non plus, mais un paillason de foin étendu sur deux planches et doublé de couvertes à chevaux "pour faire reposer ces dames". Blotties au petit bonheur et grelottant de froid, nous ne pûmes dormir. Le lendemain, la maîtresse du logis eut pitié de nous et nous prêta son propre lit dont nous profitâmes à tour de rôle. La première nuit passée dans la prairie fut des plus pénibles. Quatorze voyageurs réfugiés dans une petite loge sans feu ni eau! Après avoir mangé nos provisions gelées, il fallut dormir ou plutôt trembler de froid, roulées dans nos couvertures, étendues sur la terre nue."

D'étape en étape, de sacrifices en sacrifices, on atteignit enfin Fort Totten. C'était le 2 novembre. Comme il arrive le plus souvent, la maison n'était pas terminée. Les fondatrices acceptèrent l'hospitalité du généreux Major Forbes dont la sollicitude se constituait pour l'heure, leur unique

appui humain. Au spirituel, nos sœurs allaient être encouragées par le bon M. L. Bonin, prêtre au cœur d'apôtre venu avec elles pour leur servir de chapelain tout en se consacrant à l'évangélisation des Sioux.

Dès que maçons et menuisiers eurent terminé le plus fort de la besogne, nos sœurs entreprirent de rendre leur maison habitable. Sœur Celina Allard écrit: "Tandis que je ramassais le mortier, la chaux et les ripes, sœur Drapeau improvisait sa première table de cuisine: deux planches croisées sur un baril vide. Le huit novembre, la chapelle apparaissait assez convenable pour qu'on pût y célébrer la première messe. Fortifiées désormais par la présence eucharistique, l'on pourrait supporter davantage; aussi, après avoir noté que trois semaines durant, le plancher leur servit de lit, la chroniqueuse ajoute: "Nous jouissions dans notre dénuement." Puis elle donne la description du couvent Notre-Dame des Sept-Douleurs: "Au rez-de-chaussée, à gauche, c'est la petite chapelle suivie d'une seconde pièce de 15 x 25 pieds servant de dortoir et de communauté. La porte à droite ouvre sur le parloir. La cuisine, le réfectoire et la buanderie sont aménagés dans la pièce suivante, ce qui donne lieu à d'ingénieux accommodements: la veille des jours de lessive, on cuit double ration de lard et de galette, de sorte que le lendemain il n'y a pas de cuisine; le menu de sœur Drapeau consiste à infuser le thé... et tout le personnel se prête au blanchissage. Nous n'avons pas de garde-manger; le dessous de l'escalier suffit pour ranger nos provisions: un baril de graisse, une boîte d'œufs et une caisse de thé. Nous n'avons pas de lait, mais nous aurons des légumes à l'été quand sœur Supérieure aura pu faire un jardin."

Voilà bien l'héroïsme qui s'ignore et qui trouve très naturel de se sacrifier à jet continu! Lisons encore ces quelques lignes: "Du 18 au 20 novembre, nous fîmes la récollection de notre mieux au milieu du ménage. Le 21,

on nous avait promis la sainte Messe, mais après avoir vainement attendu le prêtre jusqu'à 7.30 heures, nous allâmes à la chapelle et, agenouillées ensemble au pied de l'autel, nous renouvelâmes nos vœux. Ça ne pouvait être plus simple et pourtant, ça nous parut très solennel. Le déjeuner suivit et chacune s'en alla à sa tâche quotidienne."

Oui, c'était solennel aux yeux de la foi, cette scène de quatre sœurs Grises exilées se redonnant à Dieu pour le salut des âmes; aussi, la réponse divine n'allait pas tarder. A la Noël 1874, soixante-quatre Sioux assistaient à la messe de minuit, et le 6 janvier suivant, les fondatrices remerciaient le Ciel pour la consolation d'un premier baptême. Dans l'intervalle, garçonnets et fillettes avaient été amenés — il faudrait dire patiemment apprivoisés — à la mission. L'on en comptait déjà vingt-quatre sous la direction des sœurs.

Un nouveau centre d'apostolat était établi; il allait survivre, prospérer même spirituellement, mais toujours Fort Totten restera "la mission des Sept-Douleurs". Aucune épreuve ne lui sera épargnée: au travail surhumain et aux jeûnes fréquents se joindront les persécutions des Autorités civiles et la haine des Indiens dont l'un des chefs ira jusqu'à menacer une religieuse de son tomahawk. Totten connaîtra aussi les désastres de l'inondation et de l'incendie. En 1926, les flammes réduisirent le couvent en cendres et coûtèrent la vie à sœur Saint-Alfred qui, consciente de sa responsabilité de supérieure, s'était précipitée dans le brasier pour sauver les enfants.

Après cette conflagration, le Gouvernement américain refusa les fonds nécessaires à la reconstruction. C'est alors que les Révérends Pères Bénédictins, desservants de la mission, offrirent de prendre l'œuvre à leurs charges. A sept milles du fort, sur la réserve indienne nommée Saint-Michel, un vaste couvent de brique à quatre étages fut élevé avec les seules ressources de la charité. Sainte Thé-

rèse de l'Enfant-Jésus en accepta le patronage et depuis huit ans, "l'École de la Petite-Fleur" subsiste par miracle, ne comptant que sur les dons de ses bienfaiteurs. Pluie de roses perpétuelle qui permet de loger, vêtir et nourrir annuellement 155 petits Indiens des deux sexes, tout en les instruisant des sciences humaines et des vérités de la foi.

### **Jubilé et décès de Mère McMullen**

Le 23 février 1875, notre famille religieuse se réunissait auprès de vénérée Mère Elizabeth Forbes-McMullen dans un commun hommage de félicitations et de filiale gratitude: l'ex-supérieure de notre Institut atteignait en ce jour sa cinquantième année de profession religieuse. Sa Grandeur Mgr Edouard Fabre, évêque de Montréal, voulut bien célébrer lui-même la messe d'action de grâces dans notre chapelle. Partageant aussi notre allégresse, Saint-Sulpice était représenté par nos Pères Alexandre Baile, André Nercam, Mathurin-Clair Bonnissant, Victor Roussetot, Patrick Dowd et Péladeau qui, tous, offrirent le saint Sacrifice simultanément avec Sa Grandeur. La fête fut très pieuse, très affectueuse dans sa simplicité; ce fut une heure de pure affection filiale.

Mais au livre de la vie, alors qu'on voudrait retenir la page où l'on aime, "la page où l'on meurt est déjà devant soi!" Six semaines après cette joyeuse manifestation, le 7 avril, un mercredi, à 3 heures du soir, la vénérée Mère expirait sous les yeux de nos sœurs éplorées. Plus sensible que toute autre à ce deuil qui lui enlevait une conseillère prudente et éclairée autant qu'expérimentée, Mère Elizabeth Dupuis reçut de nombreux témoignages de sympathie. Ceux-là mêmes qui avaient bien voulu offrir au matin du récent jubilé le sacrifice d'action de grâces, revinrent en notre chapelle pour y consacrer, cette fois, l'hostie de propitiation, et implorer en faveur de la regrettée défunte.

la Miséricorde divine. La messe des funérailles fut chantée par Sa Grandeur Mgr Fabre et l'inhumation se fit dans la crypte de notre Maison-Mère.

Si la mort est une impitoyable niveleuse, la puissance du souvenir échappe néanmoins à son emprise; et c'est le privilège de la sainte Eglise —des communautés religieuses en particulier— de conserver intacte d'une génération à l'autre, la mémoire des ancêtres. Aussi longtemps que vivra notre Institut, ses chroniques garderont mémoire de la très honorée Mère Elizabeth Forbes-McMullen née le 12 février 1806, admise au noviciat en 1823 et préposée au gouvernement général en qualité de Supérieure le 2 octobre 1843.

Le deuxième volume de "l'Hôpital Général" nous a déjà fait connaître cette noble figure de sa sixième Supérieure. Rappelons seulement ici quelques faits de son administration: les fondation de Saint-Boniface et d'Ottawa, la réorganisation du service des pauvres à domicile et l'héroïque dévouement de la Communauté durant l'épidémie du typhus en 1847. Les actes révèlent la valeur morale de celui qui les pose; chez Mère McMullen, ils laissent entrevoir une âme apostolique, compatissante à la douleur et généreuse jusqu'au don total d'elle-même.

### Décès de Mère Rose Coutlée

Deux ans plus tard, nos sœurs pleuraient la disparition d'une autre Mère tendrement aimée. Après avoir succédé à Mère McMullen en qualité de Supérieure, et dépensé ses dernières énergies en la charge d'Assistante, Mère Rose Coutlée entra en elle aussi, dans le repos éternel, le 9 avril 1877. Ses six années de gouvernement — 1848-1853 — avaient compté plus d'une date remarquable: la fondation de notre maison de Québec, le premier Chapitre général de l'Institut, la première édition de nos Constitutions, etc.

Editer la sainte Règle, n'était-ce pas affermir notre famille religieuse dans une stabilité spirituelle déjà prospère?

Il fallait cependant que chaque membre y apportât l'appoint de sa fidélité. Parlant de nos saintes Règles, la vénérée Mère Rose Coutlée aimait à redire: "Ne sont-elles pas la pierre de touche de l'obéissance et la croix précieuse de tous les instants qui doit sanctifier l'âme religieuse?" Obéissance, régularité, tel dut être son vœu suprême pour ses filles. Aussi, à la suite des dates de naissance, de profession et de décès: 1814, 1832, 1877, sa croix tombale aurait pu porter en épitaphe ces deux mots que nous conservons du moins comme synthèse de ses directives et de son maternel amour.

### Fondation de l'Hospice de Longueuil

Tandis que la disparition de ces femmes remarquables privait notre Institut de deux puissants soutiens, sa vie sans cesse renouvelée s'épanouissait en œuvres multiples. 1874 avait vu naître les missions indiennes de Chipewyan et de Fort Totten; en 1876 allait s'ouvrir l'Hospice Saint-Antoine de Longueuil.

Fondée par Charles LeMoyné en 1668, sur la rive sud du Saint-Laurent, face à l'île de Montréal, Longueuil est une des plus anciennes paroisses du Canada, et la première placée sous le patronage de saint Antoine. Deux cents ans d'existence l'avait dotée de belles institutions, entre autres, celle des Frères des Ecoles Chrétiennes et celle des révérendes sœurs des Saints Noms de Jésus et de Marie. Il lui manquait encore cependant une maison de charité, lacune que M. le curé Georges Thibault cherchait depuis longtemps à combler. D'autre part, le zélé pasteur s'attristait de ne pouvoir enrayer la néfaste influence d'un pensionnat méthodiste installé dans sa paroisse à l'angle des rues Grant et Ste-Elizabeth. Or, voici qu'en 1876, un riche vieillard de Longueuil, le notaire J. Goguet veut, avant de mourir, disposer de ses biens en œuvres pies. Le 25 avril, il achète l'école protestante et, trois jours plus tard, en



remet la propriété à M. Thibault pour y faire établir une maison de charité. Heureuse solution d'un double problème jusque là insolvable.

Dès le 30 mai suivant, M. Thibault venait proposer aux sœurs Grises son futur hospice, solide construction en pierre à trois étages, mesurant 72 x 36 pieds. Le Conseil ayant accepté, réparations et aménagement commencèrent immédiatement et le 3 septembre, nos sœurs Alix Christin, Cornélie Bélanger—Séguin, Albine Dumouchel—Peltier et Marie-Anne Falardeau-S.-Jean-de-la-Croix prenaient possession de l'ancienne "école suisse". On la baptisa d'abord du nom d'Hôpital Saint-Antoine, mais bientôt, celui d'Hospice prévalut, car elle était devenue la demeure des vieillards et des orphelins. Dès la première heure, nos sœurs y avaient aussi organisé le service des pauvres à domicile. Des agrandissements successifs permirent dans la suite d'ouvrir un jardin de l'enfance et de recevoir des dames pensionnaires.

Au cours de ces soixante-six ans d'existence, l'Hospice a toujours largement ouvert ses portes et son cœur à l'indigent qui cherchait un refuge et à l'orphelin qui venait y solliciter, avec le pain matériel, l'avantage d'une solide éducation chrétienne. O large et féconde charité de notre Vénérable Mère d'Youville, puisses-tu conserver toujours cette activité qui n'a de mesure que celle des misères qui t'implorent!

Saint-Antoine de Longueuil fut la dernière fondation de Mère Elizabeth Dupuis. Le premier octobre 1877, celle-ci déposa le fardeau de ses responsabilités. Pas totalement, toutefois: en remplaçant notre très honorée Mère Julie Deschamps à la tête de notre Institut, le quatrième Chapitre général lui donnait comme première Assistante cette religieuse prudente, pacifique et si charitable en qui, durant cinq ans, la Communauté avait trouvé un modèle et une mère.

Ce troisième volume de notre histoire familiale — écriin de joies et de sacrifices, d'épreuves et de consolations, de bénédictions et de grâces — terminons-le par un hommage d'adoration et de gratitude au Père Eternel, car "l'Histoire est le tissu vivant des faits, tissu dans lequel la pensée et les actions des hommes et de Dieu s'unissent, s'entrecroisent, se mêlent, se heurtent tour à tour, en ayant toujours pour effet final de composer ce merveilleux plan providentiel où domine pleinement la souveraineté divine et se manifeste en toute évidence l'amour de Dieu pour les hommes" (S.S. Pie XI) .

FIN

# TABLE DES MATIERES

## AVANT PROPOS

### CHAPITRE I

Mère Julie Hainault-Deschamps élue supérieure générale — Sa monographie 1

### CHAPITRE II

Fondation de l'Hospice Saint-Joseph — Retour de M. Michel Faillon, p.S.S. au Canada — Tableau du Père Eternel — Epidémie de choléra asiatique — Changement du Supérieur ecclésiastique — Décès de M. Jean-Pierre Chanial, p.S.S. — Autonomie définitive des premières Fondations — Fondation du Couvent Youville à Saint-Benoît 17

### CHAPITRE III

"Avis Spirituels" de M. Faillon — Première Récollecion — Tri-duum de l'Immaculée-Conception à Toledo — M. Faillon rappelé en France — Nos Sœurs de Saint-Hyacinthe et d'Ottawa missionnaires à Saint-Boniface — Enlèvement de Sœur Ste-Thérèse — Succursale de la Crèche à l'Hospice Saint-Joseph — Moulin de Chateauguay — Retour de M. Faillon — Fondations à Sandwich, Amherstburg et Windsor — Réunion de Saint-Boniface à Montréal 35

### CHAPITRE IV

Elections quinquennales — Fête des Cinq Plaies et exposition des Saintes Reliques — Fondation de l'Hospice Lajemmerais, de l'Asile Saint-Joseph et du Couvent de Saint-Norbert — Décès de Sœur Eulalie Lagrave — Mère McMullen visite Saint-Boniface — Incendie à la mission de Toledo — La Maison Saint-Colomban — Incendie de la Cathédrale de Saint-Boniface — Décès de M. Romain Larré, p.S.S. — Acquisition du "Mont Ste-Croix" — Décès de Sœur M.-Louise Valade — Nos Constitutions soumises à l'approbation pontificale — Ecole à Saint-Henri — Hospice de Beauharnois — Institut Nazareth — Rappel des Sœurs de Sandwich, Windsor et Amherstburg 63

### CHAPITRE V

Fondation des Missions de Saint-Albert, de l'Île-à-la-Crosse et du Lac LaBiche — Bref laudatif décerné à notre Institut — Ecole de la Côte-des-Neiges — Mère Julie Deschamps, son esprit, ses vertus 102

## CHAPITRE VI

Mère Mary-Jane Slocombe, 9ième Supérieure générale de l'Institut — Sa monographie 141

## CHAPITRE VII

Notre 1er Chapitre Général — Construction de la Chapelle Saint-Joseph — Tertiaires de Saint-François — Local du Noviciat — Apostolat de la Prière — Décès de M. Joseph Carrières, supérieur général de Saint-Sulpice — Dispensaire à la Maison-Mère — Voyage de Sa Grandeur Mgr Bourget à Rome — Approbation de notre Institut — Reliques de Saint-Placide — Décès de M. Dominique Granet, supérieur provincial de Saint-Sulpice 160

## CHAPITRE VIII

Mgr Henri Faraud, O.M.I. — Fondation de nos Missions de Fort Providence, Lawrence et Bethléem 176

## CHAPITRE IX

Réélection de Mère Jane Slocombe — Fondation de nos Missions de Saint-Jean et de Chambly — Zouaves Pontificaux — Hôpital Saint-Boniface et Pensionnat de Winnipeg — Démission de Mère Julie Deschamps, assistante générale — Historique de la Croix Rouge — Translation de la Maison-Mère au Mont Saint-Croix — Maladie et décès de Mère Jane Slocombe — Accident de Shannonville, Ontario — Mère Ursule Charlebois revient de S.-Boniface 202

## CHAPITRE X

Election et monographie de Mère Elizabeth Dupuis — Décès de M. Olivier Berthelet — Jubilé d'Or sacerdotal de Sa Grandeur Mgr Bourget — Notre Manuel de piété — Sacre de Mgr Charles-Edouard Fabre 230

## CHAPITRE XI

Fondation du Couvent de Chipewyan — Fondation de l'École de Fort-Totten — Jubilé d'Or et décès de Mère McMullen — Décès de Mère Rose Coutlée — Fondation de l'Hospice de Longueuil — Quatrième Chapitre Général de notre Institut 249

---

